

44e année, No 34

Montréal, 21 janvier 1933

Le Samedi

10¢

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

Lisez notre feuilleton :

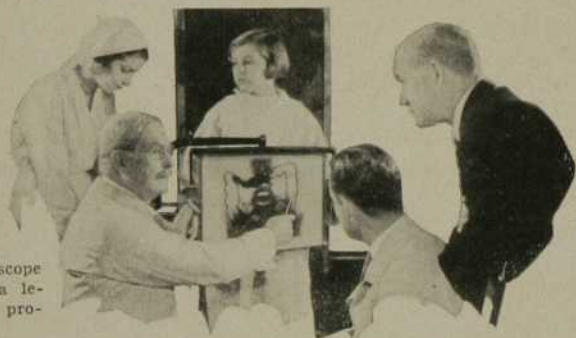
SACRIFICE D'AMOUR, par Emile Richebourg



MAUREEN O'SULLIVAN

"Elle n'eut plus besoin de laxatifs"

On peut voir au fluoroscope comment l'action de la levure fraîche conserve propres les intestins.



LE DR. FRANCESCO VALAGUSSA
Médecin honoraire de
la Famille Royale d'Italie, décrit un cas
qu'il eut à traiter

• "C. R. — ... fillette de neuf ans ... constitution délicate. Langue chargée, pas d'appétit ... constipation très prononcée ..."

Telle est la première inscription sur le bulletin de santé de l'un des nombreux patients du Dr Francesco Valagussa, spécialiste pour les enfants de réputation universelle, médecin en chef du grand hôpital de l'Enfant-Jésus, à Rome, et médecin honoraire de la Famille Royale d'Italie.

Il décrit ainsi le cas : —

"Avant que j'aie commencé à soigner cette fillette, ses parents me dirent que ses intestins ne fonctionnaient que sous l'influence de cathartiques, laxatifs et lavements. Je découvris que sa constipation était causée par la faiblesse des intestins — déterminée par l'usage constant de laxatifs.

"Je lui prescrivis le régime de la levure, trois fois par jour. Après trois semaines seulement, ses

intestins commencèrent à fonctionner régulièrement, sans l'aide de rien autre. Langue normale ... meilleure digestion, bon appétit. Elle n'eut plus besoin de laxatifs".

Mangée régulièrement, à raison de trois gâteaux par jour — avant ou entre les repas et à l'heure du coucher — la Levure Fleischmann se mêle, en les adoucissant, aux résidus alimentaires qui se déposent dans l'organisme quand les intestins montrent de la "fatigue". Elle stimule et fortifie en même temps les muscles intestinaux.

Les intestins sont entraînés, sans la moindre rudesse, à "s'aider eux-mêmes". Et c'est ainsi

que, sans recours à des moyens artificiels, violents et nocifs, les déchets toxiques qui vous donnaient la migraine, vous rendaient irritables et nonchalants, sont tout naturellement éliminés! Voulez-vous jouir d'un appétit solide, d'une bonne digestion, avoir le teint clair et éclatant? Essayez la Levure Fleischmann ... voyez ce qu'elle fera pour vous!

La Levure Fleischmann se mange telle quelle, ou dans l'eau (le tiers d'un verre d'eau environ). Aux épiceries, restaurants, fontaines de rafraîchissements, pharmacies. Pour recevoir notre brochure, écrivez au Dépt. S-1, Standard Brands Ltd., Chambre 802, Dominion Square Bldg., Montréal, P. Q.

Le DR ERWIN LAST, de Vienne, le célèbre expert des glandes, déclare: "Les cathartiques et laxatifs énergiques ne s'imposent que dans des cas spéciaux. La levure fraîche est un aliment ... et a la propriété remarquable de combattre les bactéries intestinales et de stimuler le fonctionnement des intestins."

COMMANDEZ-LA PAR SON NOM!

La Levure Fleischmann pour la santé ne se vend qu'en gâteaux enveloppés de papier d'étain, sous étiquette jaune. C'est la levure sous sa forme la plus fraîche et la plus efficace — riche en vitamines salutaires B, G et D — le genre que recommandent les médecins célèbres.

Achetez des produits fabriqués au Canada



"LES MEDECINS ONT RAISON de prescrire la Levure Fleischmann pour la constipation," écrit Mlle Felicity Ross, de Toronto, Ont. (à gauche).

"Je souffrais de mauvaise digestion et de maux de tête... mon système était lent à fonctionner. Je me suis mise à la Levure Fleischmann... Je me porte maintenant très bien et n'ai plus de constipation."



44e année
No 34

Tél.: LANCASTER 5819-6002

Montréal,
21 janvier 1933

ABONNEMENT

Canada
Un an ----- \$3.50
Six mois ----- 2.00
Trois mois ----- 1.00

Etats-Unis et Europe
Un an ----- \$5.00
Six mois ----- 2.50
Trois mois ----- 1.25

HEURES DE BUREAU
9 h. a.m. à 5 h. p.m.
Le samedi, 9 h. à midi

Le Samedi

(Fondé en 1889)

Le magazine national des canadiens

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE, Prop.
975, rue de Bullion
MONTREAL - CANADA

Entered at the Post Office of S. Albans, Vt.,
as second class matter under
Act of March 1879

AVIS AUX ABONNES

Les abonnés changeant
de localité sont priés
de nous donner un avis
de huit jours, l'empa-
quetage de nos sacs de
malle commençant cinq
jours avant de les livrer.

Tarif d'annonces fourni
sur demande.

Carnet Editorial

L'Evolution



L PARAIT que nous évoluons, lentement mais sûrement, et que c'est là une des grandes lois de la nature à laquelle nul ne peut se soustraire.

Moi je veux bien; comme il faut absolument faire quelque chose ici-bas pour passer le temps, évoluons donc si c'est dans le programme de la vie universelle. Les savants et les philosophes, ces braves types qui trouvent des explications à tout, nous disent que l'évolution de la femme est particulièrement rapide, surtout depuis quelques années, et que c'est une conséquence directe du progrès de la machinerie.

Autrefois, quand il n'y avait pas d'autos ni d'aéroplanes, ni même de chemins de fer, la vie était incomparablement moins fiévreuse qu'aujourd'hui; on avait le temps de tout faire et surtout celui de se pomponner. Les femmes avaient alors des robes extrêmement compliquées, pesantes, spacieuses, munies d'une multitude de boutons et d'une kyrielle d'agrafes. S'habiller n'était pas une mince affaire, et c'était tout une histoire aussi que de se déplacer dans un semblable appareil. Il y avait heureusement la bonne vieille voiture de famille ou le somptueux carrosse doré selon l'état de la fortune personnelle; de toute façon, la place ne manquait pas dans le véhicule.

Allez donc entasser aujourd'hui les crinolines légendaires dans les "p'tits chars" à l'heure surtout de la sortie des ateliers et des bureaux!...

* *

La circulation intense de nos jours ayant eu pour effet immédiat de réduire la place disponible dans les voitures, sur les trottoirs et dans les rues, le seul moyen de parer à cet inconvénient était de réduire également le volume individuel des personnes en circulation. C'est donc la nécessité et non pas un simple caprice de la mode qui a opéré de si grandes modifications dans le costume féminin.

La femme a réduit son chapeau, ses cheveux, la longueur de ses robes et l'épaisseur de ses bas. Elle tient beaucoup moins de place ainsi et elle a regagné en agilité ce qu'elle a perdu en ampleur. Se sentant plus alerte, elle a tout naturellement pensé à pratiquer les sports; elle fait de la natation, de la course à pied et de la boxe à l'occasion; ce dernier entraînement lui permet de ponctuer, s'il est nécessaire, la conversation familiale d'arguments touchants.

On se demande toutefois avec une légère inquiétude, ce qu'elle pourra bien encore réduire dans son costume si la circulation devient encore plus importante dans les villes, comme d'ailleurs tout le fait prévoir...

Les savants auxquels j'ai fait allusion sont cependant optimistes; au nom de la loi formelle de l'évolution ils nous disent que dans un avenir plus ou moins lointain, les conditions de la vie sur la terre seront nettement différentes de ce qu'elles sont à notre époque parce que les gens y tiendront beaucoup moins de place. Voyons un peu les grandes lignes de ce qu'ils nous prédisent.

* *

Quand les temps seront révolus, personne ne se servira plus de ses jambes pour marcher, et cela pour la bonne raison qu'on ne marchera plus. L'auto ne sera même plus qu'un souvenir; les hommes — les femmes aussi bien entendu — se déplaceront à l'aide de petits appareils aussi légers que puissants, aéroplanes d'un modèle très réduit, actionnés par la désintégration atomique et qui permettront d'aller en Europe en une demi-heure; quand on se cassera la figure, on n'aura pas même le temps de s'en apercevoir. A ce régime, il arrivera fatalement une chose qui est dans l'ordre voulu par l'évolution: de même que la fonction crée l'organe, le non emploi d'un organe amène sa disparition; l'homme qui ne se servira plus de ses jambes les verra tout doucement s'atrophier et disparaître. Il tiendra ainsi beaucoup moins de place sur la boule terrestre.

La même chose se passera pour son estomac; nos successeurs ne se serviront plus que d'une nourriture extra-condensée, entièrement assimilable

et par conséquent réduite à sa plus simple expression comme volume; un repas entier tiendra dans un dé à coudre. Le rôle de l'estomac deviendra nul et, toujours en vertu de l'évolution, il ne pourra faire autrement que de disparaître.

Notre charpente osseuse n'a de raison d'être simplement que pour soutenir les muscles dans les déplacements de notre corps; le moteur idéal de l'avenir qui évitera le moindre effort à l'homme remplacera très avantageusement son squelette qui disparaîtra; les muscles en feront autant par la suite.

Cette évolution naturelle fera sans aucun doute réfléchir l'homme qui en tirera des conclusions logiques; il se dira que les trois quarts et demi de son corps et la moitié au moins de l'autre demi-quart ne sont qu'inutiles accessoires dont il serait bien préférable de se passer. Une savante chirurgie lui permettra de se débarrasser de tout ce qui n'est pas absolue nécessité, il ne s'en portera que mieux puisqu'il supprimera de ce fait le siège de multiples maladies.

Le bienfaisant scalpel et l'évolution naturelle transformeront ainsi l'homme en quelque chose dont nous pouvons actuellement ne nous faire que difficilement une idée. L'homme de l'avenir ayant successivement perdu ses pattes, ses os et ses muscles ne sera plus guère qu'un cerveau contenu dans quelque chose qui ne rappellera plus que vaguement le genre de tête que nous avons. Ce sera le triomphe du machinisme intégral et super-léger, la prépondérance nettement établie de l'esprit sur la matière et la réduction au plus petit format possible de l'espèce humaine.

Vous m'objecterez que la vie de ces lointaines époques manquera totalement de charme et de poésie, puisque la suppression des intermédiaires aura enlevé à nos descendants tout point de contact avec les plaisirs, mais



je vous répondrai que ce sera vraisemblablement beaucoup mieux ainsi, car l'homme n'est pas sur la terre pour s'amuser; la totale histoire du passé prouve qu'il y est surtout pour s'embêter et embêter les autres, donc tout sera pour le mieux dans ce qui ne sera jamais le meilleur des mondes.

Autre chose encore: vous avez remarqué, comme moi, que les yeux, déjà, de nos contemporains tendent à disparaître par voie d'affaiblissement; on porte aujourd'hui beaucoup plus de lunettes qu'autrefois, c'est un signe des temps. Quand l'évolution humaine sera suffisante, les yeux eux-mêmes n'existeront plus; ils seront remplacés par un tout petit appareil qui mettra le cerveau directement en communication avec des rayons encore inconnus. La même chose aura lieu pour les oreilles.

* *

Enfin, et bien que la chose paraisse étrange, impossible et même folle, le cerveau sera lui-même remplacé, et très avantageusement, par une petite mécanique; bref l'humanité sera transformée en petits appareils insensibles aux émotions, n'ayant pas de cœur ni de pensée, qui n'auront de la vie que l'apparence et s'en contenteront tout de même.

La meilleure preuve qu'il en sera ainsi, c'est que de timides essais sont déjà faits en ce sens: n'y a-t-il pas des aéroplanes et des sous-marins sans pilotes, sortes de mécaniques vivantes qui se passent fort bien de cœur et de cerveau?

On affirme même que bien des gens sont également bâtis sur ce modèle...

Fernand de Verneuil

L'APPÂT HUMAIN

nouvelle par Henri Jousset



JE ne vous ai jamais raconté, me demanda James Blower, comment je servis un jour d'appât au cours d'une chasse aux crocodiles? Je crois pourtant bien vous avoir narré cette aventure...

A l'expression d'étonnement qui se peignait sur mon visage, il vit bien que je ne savais pas, et, sans plus attendre, il commença son récit en ces termes:

— J'étais venu — il y a de cela quelques années — à Saint-Domingue, où l'on m'avait fait espérer une situation de tout premier ordre. Hélas! quand je fus arrivé il me fallut déchanter. Ce qu'on m'offrait était si minime, si dérisoire, qu'après un séjour de deux semaines, je songeai très sérieusement à retourner en Angleterre.

«Un soir, pourtant, je fis, dans un cabaret où je m'étais rendu pour noyer ma tristesse, la connaissance d'un certain Harry Smithson, qui, établi depuis de longues années dans l'île, où il représentait une importante maison de maroquinerie de Londres, se trouvait être originaire du même comté que votre serviteur.

«En nous séparant, nous étions pour ainsi dire amis intimes, et Smithson m'avait offert un emploi que j'acceptai d'enthousiasme, comme vous devez le penser.

«Il s'agissait pour moi de me rendre dans la sierra de Cibao, où l'on rencontre de nombreux crocodiles, pas sur les hauteurs, évidemment, mais dans les lacs et les immenses marais qui la parsèment. J'avais mission de m'entendre avec les nègres à demi sauvages qui habitent cette partie de l'île, et de leur acheter les peaux de crocodiles le meilleur marché possible.

«Rien ne m'attachait spécialement à Saint-Domingue. Aussi mes préparatifs furent-ils poussés rapidement et le surlendemain je me mis en route, accompagné d'un négriillon qui me témoignait quelque sympathie et que j'avais baptisé du surnom de Black, parce qu'en anglais, comme vous le savez, black veut dire noir.

* * *

«Me voilà donc parti avec Black pour la sierra de Cibao, ou, plus exactement pour le mont Vanilejo, qui en est le point culminant. Il a, en effet, une hauteur de 3.140 mètres. J'avais acheté, avec les quelques sous qui me restaient, deux petits chevaux solides et trapus, qui non seulement nous portaient, mais encore portaient nos vivres: car, dans ce pays lointain, il ne faut pas s'attendre à rencontrer sur sa route des habitations où trouver de quoi se nourrir.

«Après deux jours de marche, nous arrivâmes à la lisière d'une forêt. Ce n'était pas une forêt vierge, puisque nous y découvrîmes un sentier qui serpentait vers le point de l'île que nous voulions gagner.

«La boussole d'une main, le revolver de l'autre, j'avais, suivi de Black que notre expédition intéressait au plus haut point. Outre qu'il avait les goûts aventureux, le brave garçon était né, en effet, dans ces parages et jamais il ne s'était habitué à la vie de la capitale où les gens qui l'avaient eu avant moi à leur service l'avaient brusquement transplanté.

«Nous devisions le plus tranquillement du monde, quand, tout à coup, le cheval que je montais s'arrêta brusquement.

«Je regardai autour de moi, mais n'apercevant rien de suspect, j'allongeai, sur l'échine de ma monture, une forte tape. A ma grande surprise, l'animal ne bougea pas.

«Je me tournai vers Black, dont le cheval s'était, lui aussi, arrêté, et j'allais le questionner sur cet incident imprévu, quand mon négriillon, du bras, m'indiqua un fourré épais qui barrait le sentier, à quelques mètres de nous.

«De nouveau, je regardai et ce que je n'avais pas vu tout d'abord me fit passer comme un frisson à travers tout le corps.

«Trois serpents, en effet, trois serpents monstrueux, dardaient des

têtes énormes à travers les branches dont ils avaient la couleur, et semblaient guetter notre passage pour s'élancer sur nous.

«Je vous avoue que sur le moment je n'en menais pas large, car c'était la première fois de ma vie que je me trouvais dans une position aussi critique. Pourtant, il me vint une idée: jadis, en Angleterre, j'avais fréquenté un charmeur de serpent et j'avais appris de lui les principales notions de son art. C'était l'instant où jamais de les mettre en pratique.

«Je me mis donc à siffler au grand ébahissement de Black un air très doux et quelque peu monotone. Jugez de ma stupéfaction quand je vis les serpents balancer leurs têtes en cadence au rythme de ma chanson.

«Malgré la répugnance instinctive de nos chevaux nous avançâmes, mon négriillon et moi, jusqu'à toucher les reptiles ou presque.

* * *

«Vous devez bien penser que je ne m'amusai point à jouer mon rôle de charmeur jusqu'au bout et que mon revolver nous débarrassa prestement de leur encombrant et dangereux voisinage. Black n'était pas encore revenu de sa surprise que les trois monstres, tués à bout portant, chacun d'une balle dans la tête, s'étaient écroulés sur le sol.

«Cette alerte passée, nous reprîmes notre route vers le mont Vanilejo, terme de notre expédition.

«Nous avançons prudemment, l'oreille aux aguets, le regard jeté de droite à gauche, dans la crainte d'une nouvelle surprise quand nous nous trouvâmes soudain sur le bord d'un lac.

«— Ma foi, dis-je à mon compagnon, il y a plusieurs heures que nos chevaux n'ont bu. Si nous nous arrêtons un instant pour leur permettre de se désaltérer?

«Nous mîmes pied à terre, et tandis que Black s'occupait de faire boire nos montures, puis de les attacher à un arbre voisin, je partis pour explorer les alentours.

«Je n'avais pas fait cent pas, que, tout à coup, une troupe de nègres surgit d'entre les hautes herbes me tombait dessus et qu'en un instant j'étais ligoté, bâillonné et mis dans l'impossibilité absolue de faire le moindre mouvement.

«Vraiment, pour un monsieur qui, comme moi, venait au nom d'une maison de maroquinerie de

Londres faire des propositions commerciales aux indigènes, j'étais plutôt mal accueilli.

«Je n'eus guère le loisir de faire de plus amples réflexions sur ce sujet.

* * *

«Entraîné rapidement par mes agresseurs, je fus bientôt attaché à un arbre, puis abandonné par eux dans cette triste position.

«Déjà, je me demandais quel crime j'avais bien pu commettre pour être ainsi condamné à mourir de faim, car je ne doutais pas que tel fût le sort qui m'était réservé, quand en levant les yeux, j'aperçus les nègres, armés d'arcs et de flèches, qui, juchés dans les arbres du voisinage, me regardaient en grimaçant.

«Que voulait-on me faire?

«Quel supplice me réservaient mes bourreaux?

«Un instant, j'eus la pensée qu'ils allaient me prendre pour cible et me tuer à coups de flèches, mais quand, au bout de quelques minutes d'une attente angoissante, je vis qu'ils ne bougeaient pas, je me rendis compte qu'ils s'agissaient d'autre chose.

«Un cri rauque qui troubla soudain le silence, puis la vue d'un énorme caïman, dont la tête émergeait des eaux du lac, à une dizaine de mètres du bord, me glacèrent d'effroi.

«Il me sembla au même moment que les nègres tendaient leurs arcs, se préparant à tirer sur le monstrueux reptile des flèches qui, certainement, ne lui feraient pas grand mal.

«Alors, je compris...

«Je compris que j'avais été placé là comme appât, que mes bourreaux m'avaient ainsi ligoté et mis dans l'impossibilité de fuir pour attirer le crocodile, et pour le tuer — ou essayer de le tuer — lors-
(Suite à la page 36)



«Je jugeai ma dernière heure arrivée!»



Le "Vieux nid" et ses dépendances.

SUR LE TALUS

Ma chère Yolande,

Nouvelle canadienne, par Jeannette Lapointe

DANS le "Vieux nid" qu'on me destinait, depuis tant de semaines, me voilà, hélas! bel et bien rendue, et déjà, la nostalgie de mon cher Montréal m'envahit. Que vais-je devenir dans ce village perdu des Laurentides où le progrès semble un mot obscène qu'il ne faille prononcer à aucun prix, si l'on tient, tant soit peu, à sa bonne réputation! C'est la mort, ici, tellement la vie s'écoule tranquille, ennuyeuse et plate. Ce n'est pas que, par lui-même, ce village soit laid, au contraire, jamais la nature ne m'a paru aussi magnifique qu'autour du "Vieux nid" où elle s'étale libre de l'étreinte des hauts édifices urbains. Cependant le plaisir des yeux ne saurait satisfaire, pleinement, un personnage de mon espèce, surtout lorsque ce plaisir se limite aux beautés extérieures, car tu penses bien, ma chère, que la maison n'a rien d'un palais ni même d'une villa: imagine un logis très sombre comptant trois pièces, démesurément grandes, au rez-de-chaussée, et quatre au grenier.

Ma chambre, au grenier, bien entendu, donne vue sur un immense champ d'orge. Par une merveille d'équilibre, se tiennent quoique fort piteusement les lourds meubles dont l'antiquité pourrait m'attendrir si seulement je n'avais un goût invétéré pour l'art moderne. Mais en comparaison de l'exquis appartement d'autrefois encombré

de coussins à formes diverses, de bibelots que j'estimais précieux, des meubles bas et confortables, où il faisait si bon s'enfoncer. Oh! que cette vieille demeure est laide et qu'elle m'inspire d'horreur! Si ce n'était qu'elle encore, peut-être parviendrais-je à triompher de mon répulsif ennui, en me composant une vie à mon goût, mais le puis-je avec ces agens assurément très bons, mais aux idées si en retard. Ah! ma chère amie, déjà m'apparaît le heurt inévitable de leurs caractères avec le mien, et j'ai comme la prescience des scènes futures qui éclateront de temps à autre, avec ma tante qui, depuis mon installation ici, n'a pas tari d'exclamations scandalisées, tantôt provoquées par mes toilettes ou mes bijoux; tantôt motivées par ma conduite qu'elle juge trop libre. Et dire que je dois passer trois ans de ma jeunesse en cette maison! Pourquoi faut-il que papa ait eu l'idée de ce long voyage en Europe, et pourquoi lui parti, n'ai-je, comme famille que ces deux patriarches?

Pense, Yolande, que tous les plaisirs inhérents à la jeunesse me sont refusés: tennis, théâtre, cinéma, danse. Pas la moindre note de musique, jamais de conférence!! (La radio est considérée comme une invention satanique, et ma tante a juré qu'aucun instrument n'entretrait jamais chez elle.) La même vie

insignifiante se vit chaque jour, les mêmes propos insipides s'entendent, régulièrement, se répètent, tout cela pour recommencer demain, après et toujours. Je sens que je vais périr d'ennui; par chance toutefois que je puis jouir du seul bénéfice qui m'est accordé: la marche. Et, j'en use largement, tant j'ai crainte de devenir aliénée et tant cette liberté provisoire me repose de tout et de tous.

A propos, hier, j'ai fait une délicieuse rencontre, dans l'une de ces randonnées. Il devait bien être quatre heures, et lasse d'une longue marche à travers les champs, sous un soleil ardent, je m'étais étendue à l'ombre d'un énorme chêne sur un talus dont l'herbe rase sut reposer à l'instant mon corps fatigué.

La température était magnifique et j'en savourais toute la splendeur. Le firmament, bleu, très bleu, où couraient quelques vapeurs nuages m'intéressait particulièrement et grâce à ma position horizontale, je le scrutais dans son insondable profondeur. A mes pieds, murmurait l'eau agitée de la *Bleuette*, et le vent, d'une douceur exquise rafraîchissait mon front brûlant.

Seule, en cette solitude pénétrante, j'oubliais tous mes soucis, ou plutôt, je les endormais, au souffle bienfaisant de la nature, et à ses mille voix chantantes, lorsque tout à coup, j'entendis crisser le gazon,

derrière moi, tandis qu'une voix s'élevait, irritée:

"Holà! gamin, la propriété est privée!!" Comme tu peux te le figurer, d'un seul bond, je fus debout et faisant volte-face, me trouvais en présence d'un très jeune homme, fort élégant et qui s'apercevant de son erreur, balbutiait quelque peu gêné:

"Pardon, mademoiselle, mais je croyais avoir affaire à un gosse."

Je l'interrompis aussitôt, bafouillant à mon tour, quelque chose qui passa pour des excuses, car au fait, pourtant bien involontairement, j'avais empiété sur un terrain privé, mais l'inconnu protestait maintenant, assurant que je ne causais aucun préjudice au talus, et que, d'ailleurs, propriétaire absolu du domaine il m'en permettait l'usage. Puis, sans trop savoir comment, nous sommes venus à parler d'autre chose, de lui, de moi, j'ai appris ainsi qu'il se nommait Yves — le joli nom! — qu'il était étudiant en médecine, enfin qu'il passait chaque été ses vacances ici, dans cette demeure que lui avait laissée une vieille tante en mourant. Nous avons causé une bonne heure et pour la première fois depuis un mois, j'ai ri de grand coeur. Quand j'ai fait mon mouvement de retraite, il s'est écrié, et vraiment il paraissait sincère:

— Déjà! Il ne fait pourtant pas encore nuit.

— Non, c'est vrai, lui ai-je répondu, mais on m'attend là-bas, et

déjà on doit s'impatiser de mon retard.

Puis il a voulu m'accompagner jusqu'à la maison; j'ai refusé net, malgré le vif contentement que j'y aurais trouvé, car je ne tenais nullement à une future et inévitable séquestration. T'imagines-tu, Yolande, quelle tête aurait fait ma tante en m'apercevant au bras de ce chic inconnu? Je tentais de me l'imaginer, en m'en revenant, sur la grand' route, et je souriais malgré moi. Ce n'aurait pas été si comique, cependant si la scène eût eu lieu, elle aurait été terrible et j'en frémis en y réfléchissant bien.

Pardonne-moi de t'avoir ennuyée, ma chérie; songe que le trésor de ton amitié est le seul que j'aie pu conserver de Montréal, et puis ne manque pas de m'écrire longuement, n'est-ce pas?

Baisers chauds et affectueux,

LUCIENNE

7 juillet 1932

Chère Yolande,

Depuis trois jours qu'il pleut, c'est-à-dire depuis trois jours que je suis d'une humeur massacrante.

Je ne suis pas retournée au talus, bien que mon charmant inconnu m'en ait priée, l'autre jour. J'avais bien l'intention de m'offrir de nouveau l'agrément d'une autre causerie amicale, mais je ne sais quelle inexplicable gêne m'a prise tout à coup, quand j'ai voulu m'y rendre. Une dizaine de pieds me séparaient environ du lieu convenu, et même j'apercevais la longue silhouette masculine inclinée un peu plus loin, vers la rivière; sans doute contemplait-il avec ses yeux de poète — je le soupçonne fort d'en être un — les eaux agitées de la *Bleuette*. Si je l'avais interpellé il aurait entendu et serait certes venu. Mais je n'ai pas osé, et tristement, ai rebroussé chemin. Depuis cet après-midi, la pluie n'a cessé de tomber.

Ce n'est pas très gai au Vieux nid, comme tu vois; j'envie réellement ces personnes qui peuvent dormir en plein jour. Moi, je n'ai jamais pu, et ne l'ai jamais tant regretté qu'aujourd'hui. Que pourrais-je donc faire pour tuer le temps? J'aimerais beaucoup lire, mais ici les livres intéressants brillent par leur absence.

Ton infortunée amie,

LUCIENNE

18 juillet 1932

Yolande chérie,

Après la pluie, le beau temps. Ce vieux proverbe s'est réalisé cette fois, au figuré comme au propre, et devant la joie de ce beau jour de juillet et l'allégresse qui chante en

mon cœur, j'ai peur de défaillir tant tout ce renouveau m'enivre. Sans toutefois n'en avoir jamais fait l'expérience, je ressens comme l'impression de calme heureux que doit procurer une liqueur au pouvoir magique. N'ayant dans son absorption soucis, ennuis ou déboires, il semble qu'après l'on se sente ragaillardir au point de pouvoir triompher de n'importe quel obstacle, ou encore croire que la vie daigne enfin nous sourire. Du liquide enchanteur est née une autre personnalité qui fait que le vieil homme est mort, bel et bien, et cette illusion est telle que soi-même, l'on s'étonne de ce réveil d'énergie. Telle est mon cas, ma chère amie; la température idéale enfin revenue, jointe à de clandestins mais délicieux rendez-vous, font que je ressuscite enfin à la vie, et que négligeant les petits détails ennuyeux de mes journées, je puise une nouvelle force, une sorte de jeunesse reconquise — je pensais tant l'avoir perdue — dans les quelques moments bienheureux que m'octroie le présent. Peut-être, tout cela n'est-il qu'une chimère et que bientôt à l'égal de la boisson dont l'effet s'achève, le sens de la réalité me reviendra-t-il? Peut-être, en effet, car je n'ignore pas qu'artisans de notre propre bonheur, nous... Ah! mais, je m'arrête!! J'ai douce souvenance qu'écolière, Mademoiselle Yolande abhorrait tout ce qui ressemblait tant soit peu à la philosophie.

Tout simplement, je te dirai donc que je jubile, tu entends, je jubile! et pourtant la maison conserve son vilain aspect malgré le soleil qui y entre à flot, et sous ses rayons chauds, les lares gardent leur air froid et rogue; seule je subis la métamorphose, et comme dans la chanson, vois la vie en rose, en rose. Finis les jours moroses, moroses. T'en souvient-il? C'était charmant ou plutôt c'est charmant, n'est-ce pas?

Que n'es-tu ici, Yolande, pour partager mon bonheur? A Montréal, le soleil ne doit pas être si radieux, et sur les talus, aucun jeune homme ne doit y attendre, hein? Pour une fois, je bénis mon exil, et n'envie plus pour le moment du moins, le séjour enfiévré de la métropole.

Mais, je ne veux pas te faire languir davantage, et en gentille personne, vais tout te raconter. Jusqu'à mardi, je n'avais eu aucune nouvelle de "mon" Monsieur Yves. Manquant de ce je ne sais quoi, pour créer une rencontre, j'évitais avec un soin inaccoutumé les alentours du bienheureux talus; par contre, je demeurais des heures entières, derrière le rideau de ma

chambre, à épier les allées et venues sur la grand' route. Quelques villageoises en tabliers, paniers au bras, lourds de denrées, soulevaient seules, de leurs larges semelles, la poussière blanche du chemin. Dépitée, je quittais mon poste, me sentant plus mélancolique encore. Cela était absurde, j'en conviens; pour n'avoir vu qu'une simple fois ce jeune étranger, voilà que je me chagrinais de sa "non-apparition". La haute silhouette masculine m'avait charmée, le timbre chaud de la voix juvénile, subjuguée et j'en avais une folle nostalgie tout comme de mon air natal. Maintes fois, obéissant à mon désir, je courus dans la direction de la propriété privée, mais chaque fois un invincible sentiment de timidité me faisait rebrousser chemin. Sans doute, le Ciel prit pitié de mon tourment, car au bout de quelques jours de cette anxiété, il mit sur mes pas la personne en question. C'était au retour d'une course; distraite de mille pensées plus ou moins riantes, je posais un regard morne sur la campagne déserte, lorsque soudain un vibrant coup de sifflet derrière moi me fit retourner ex abrupto, tandis qu'un joyeux éclat de rire se moquait de mon saisissement. Puis avec son élégance qui me paraît coutumière, Yves Guilbeault, en costume de tennis, une raquette à la main, s'approchait; son visage au teint mat où tranche la fine moustache d'un brun doré, s'était coloré. Comme il me reprochait de n'être point revenue, et que machinalement il faisait tourner le manche de sa raquette sans vouloir rien opposer à ses remontrances (??), je lui demandai, en désignant l'objet:

— Il existe réellement un court de tennis, ici?

— Certainement, joueriez-vous, par hasard?

— Si je joue? C'est-à-dire, que je ne joue pas, parce que j'ignorais, jusqu'à présent, qu'il y eût seulement un terrain propice, ici.

— Il existe, pourtant, quoiqu'assez peu fréquenté. Voulez-vous que je vous y conduise, ce serait délicieux, tenez, nous ferions le trajet pédestrement, ensemble; aller et retour, vous paraissent adorer la marche.

— Pour cela, oui, fis-je avec enthousiasme.

— Eh! bien, alors, c'est convenu, quelque prochain jour, j'irai vous chercher chez vous.

— Me chercher! ah! non, par exemple.

Comme il m'observait, légèrement surpris, je lui expliquai — il

le fallait bien — le caractère peu commode des maîtres du Vieux-Nid. Il y prêta une vague attention, reprenant d'un ton rieur:

— Usons alors du seul moyen à notre disposition.

Là, nous convinmes alors du talus. Décidément, il me porte bonheur, ce talus. Trois fois nous sommes allés au tennis et les heures que j'y ai passées comptent parmi les plus belles que j'aie vécues, depuis fort longtemps.

M. Yves Guilbeault est un virtuose de la raquette, et quoiqu'il prétende, je suis loin d'être son égale. Les gens — ses amis — qu'il m'a présentés à notre première partie, sont fort aimables, en particulier le jeune Raymond dont j'ai oublié le nom de famille. C'est un garçon dans les dix-neuf ans, pas plus. Très grand, cheveux et yeux noirs, teint mat, avec cela un air un peu timide lui allant à ravir, je t'assure Yolande, que c'est un chic type. Toi qui prises si fort les "noirs", tu ne devrais pas résister et accourir ici. Qui sait si ce n'est pas ton idéal qui t'attend? Vrai, ce serait mal de laisser passer le bonheur. Dans ta prochaine lettre m'annonceras-tu ton arrivée? Ce que je serais heureuse, et quelle reconnaissance éternelle contracterais-je vis-à-vis ce cher, ce très cher Raymond.

De sa part, je te présente respectueuses salutations, et de la mienne, quantité de bons baisers, "frais" de la campagne.

Ta fidèle

LUCIENNE

30 juillet

Ma délicieuse petite Yolande,

Ta lettre me comble de joie: tu promets de venir en septembre? Est-ce bien vrai? Enfin, tu consens!! Vraiment, mon dernier envoi épistolaire a bien rempli sa mission, puisque sous la véhémence des termes et l'amère tristesse qui en découlait, tu as compris ma peine réelle, et en gentille personne que tu es, (lorsque tu veux) tu as tenté "l'impossible" pour accéder à ma demande. Quand je te disais, hein, que tu pouvais!! Encore une fois, je suis ravie et ce Raymond le sera bien, lui aussi, car tu penses que je n'ai pas manqué de lui parler de toi, l'autre jour, au tennis. Ta beauté blonde (ne proteste pas, c'est la vérité) que je lui ai décrite d'ailleurs, va produire un grand effet sur ce "noir jais", sois-en certaine. Quel merveilleux couple vous ferez, tous deux!!

(Suite à la page 27)

NOËL D'AMOUR

Nouvelle canadienne, par M.-Rose Meunier



LORS, Paul, ta décision est irrévocable!... Tu nous quittes pour d'autres cieux?...

— Oui... Louise... les distractions d'un long voyage me sont nécessaires, pour mieux guérir du mal que tu me fais, inconsciemment, peut-être, mais...

— Je t'en prie, ne m'accable pas injustement. Je suis désolée, mon pauvre ami, d'être la cause de ton chagrin... mais, on ne commande pas à l'Amour!... Je t'aime comme j'aimerais un frère, je ne puis t'aimer autrement...

— Parce que ton coeur n'est pas libre!... Tu parais surprise de la révélation?... Je n'ignore pas avoir un rival... et même plus, je le connais. Je savais tout depuis quelque temps... cependant, j'espérais toujours t'amener à des comparaisons judicieuses, j'espérais que tu verrais clair en toi-même... J'avais placé trop haut, mes ambitions, mes rêves étaient trop beaux... Voilà!... j'en ai dit plus que je ne l'aurais voulu. J'étais venu simplement te faire mes adieux.

Cette sorte de plaidoyer émeut la jeune fille plus qu'elle ne l'aurait soupçonné... Elle en reste muette, pâle, le regard fixe. Son compagnon l'observe un instant, guettant une parole qui ne vient pas.

— Allons!... c'est le temps de partir. La main, Louise?... Je te souhaite beaucoup de bonheur avec l'élue de ton coeur...

A ces derniers mots, la voix du jeune homme fléchit un peu. Il lui semble qu'il n'a jamais aimé autant qu'en cette minute, cette petite amie que la séparation va lui arracher. Louise resserre l'étreinte de ses doigts sur les siens, et murmure:

— Bon voyage et succès!...

Le bruit de la porte qui se referme sur Paul Denis a quelque chose qui impressionne étrangement Mlle Després. Elle court vers la fenêtre afin de revoir une dernière fois l'ami qui s'en va, mais il est déjà dans l'auto, qui démarre sans tarder. D'un regard voilé par l'émotion, elle suit la voiture qui se perd bientôt parmi les autres. Elle demeure immobile dans l'encadrement de ce jour gris et froid. Il lui semble qu'un peu de sa jeunesse s'est enfuie avec celui qui vient de la quitter. Son esprit est assailli par un courant de réflexions moroses, et il est sur le point d'y sombrer, quand la sonnerie du téléphone fait sortir la ré-

veuses de sa torpeur et brise les ailes des papillons noirs.

— Hello!... Jeanne... Ça va... Je suis libre ce soir... Je me rendrai... A tout à l'heure...

En raccrochant le récepteur, elle consulte son poignet... L'heure indiquée l'engage à flâner encore un brin, avant de se préparer pour sortir. Un fauteuil, au vivoir, l'ac-

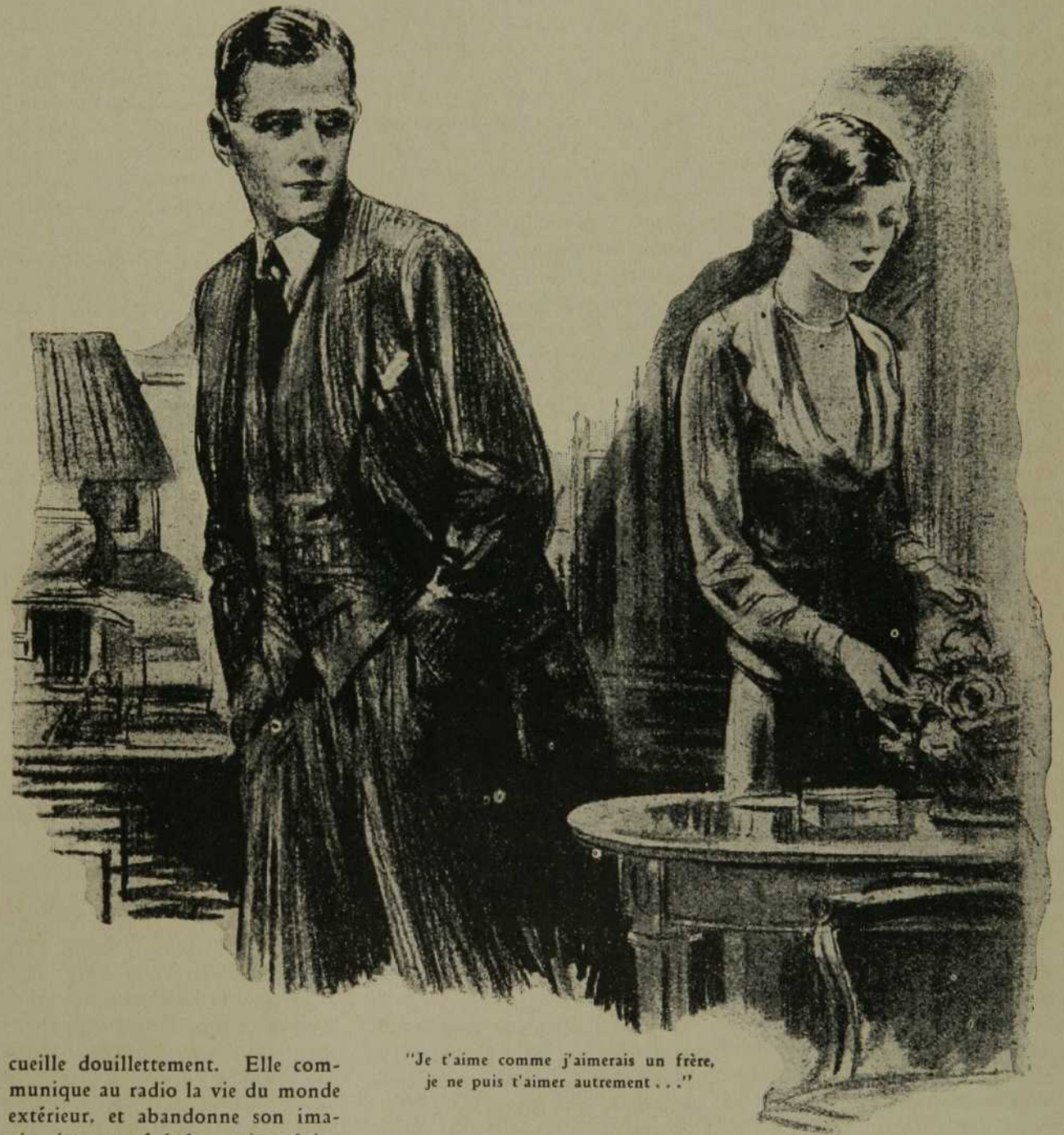
se à quelques mois en arrière. Devant sa pensée, commence à se dérouler comme sur une pellicule cinématographique, l'ébauche de son roman.

Un dimanche de juillet dernier, accompagnée de ses parents, elle était partie pour une randonnée en auto dans les Laurentides. Près de Mont-Rolland, ils avaient subi une

Galamment, il s'était offert à examiner le moteur récalcitrant.

— Je vois ce que c'est, avait-il expliqué, un léger dérangement dans le système électrique...

En un rien de temps, l'ennui était disparu. Alors, l'aimable inconnu avait été remercié, selon la valeur du service rendu. Sur le chemin du retour, à St-Jérôme, la famille Després, descendue à l'hôtel pour souper, y avait retrouvé le jeune homme, auquel ils devaient



"Je t'aime comme j'aimerais un frère, je ne puis t'aimer autrement..."

cueille douillettement. Elle communique au radio la vie du monde extérieur, et abandonne son imagination au gré de la musique lointaine. Soudain, elle s'aperçoit que sa pensée est retournée auprès du voyageur. Les paroles entendues tantôt, lui reviennent, se précisent.

Comment Paul a-t-il appris ses relations avec l'autre jeune homme, qu'il se vante de connaître?... Est-ce que Guy Montreuil lui aurait relaté les faits de leur rencontre?... Cette question ramène Loui-

panne, dont la cause avait été recherchée sans résultat... Aucun garage dans les alentours!... Que faire?... On était à disserter sur les moyens à prendre pour se tirer de là, quand tout à coup, une routière s'était arrêtée à côté d'eux. Le chauffeur, jeune, très beau garçon, s'était empressé à demander le motif de l'embarras des voyageurs.

l'heureuse issue de leur voyage. Des sourires s'étaient échangés entre les convives des deux tables, et à la fin du repas, le touriste s'approchant d'eux, s'était informé du fonctionnement de leur automobile. Invité à s'unir aux Després pour griller une cigarette en leur compagnie, la conversation s'était engagée après présentations faites sans intermédiaire. L'on s'était

quitté bons amis, et l'incident avait semblé vouloir se terminer là.

Le lendemain, qu'elle n'avait pas été la surprise de Louise en recevant un téléphone de son inconnu de la veille. Deux jours plus tard, nouvel appel, suivi cette fois, d'une visite. Puis, les rencontres s'étaient succédées plus rapidement et bientôt on était sur un pied de franche camaraderie.

Alors, l'ancien ami avait été négligé!... Cependant, quel sentiment germa dans le cœur de la jeune fille, pour lui, quand l'autre était apparu?... Elle n'ose descendre au fond d'elle-même, car il lui faudrait avouer que l'estime changeait peu à peu en une affection n'ayant rien de fraternel, et si Guy n'était pas venu!... Oui, ce Montreuil, au physique parfait, avait vite détrôné celui qui était sur le point de régner. Pourtant, Paul a toutes les qualités requises pour être aimé! en plus d'un extérieur fort agréable, il est doué d'un riche moral. Mais... qui pourra jamais expliquer les caprices de Cupidon?... La nature un peu romanesque de Louise s'est laissée gagner par l'apparence séduisante de M. Montreuil, et sans réfléchir, elle a donné préférence à cet inconnu, lequel, cependant a perdu de son prestige, dernièrement. L'engouement dont il était l'objet, s'éteint graduellement.

Les comparaisons judicieuses souhaitées pour l'ami d'enfance, commenceraient-elles à s'établir?

L'ombre envahissant le salon, efface l'interrogation. Déjà, la nuit est logée aux angles de la pièce et sous les meubles: bientôt, elle sera là, l'unique souveraine.

Louise s'arrache à regret de cette atmosphère tiède et engourdissante. Elle a promis de rencontrer une amie; elle n'a plus qu'une demi-heure avant le rendez-vous!...

Toute la soirée, elle essaie de se mettre au diapason de la gaieté juvénile de ses compagnes, mais en vain. Elle est poursuivie intérieurement par le regard attristé de celui qu'elle a vu, cet après-midi, elle entend bien près de son oreille, le chuchotement d'une voix connue: "J'espérais que tu verrais clair en toi-même!"

Elle est soulagée quand on donne le signal de la retraite. Elle a une hâte fébrile de retrouver le silence de sa chambre, afin d'y réfléchir à son aise, et d'enlever ce masque de gaieté feinte, qu'elle s'est efforcée de revêtir ce soir, pour dérober son état d'âme, aux regards indiscrets. Elle s'endort très tard, cette nuit-là, emportant dans ses rêves, l'image d'un svelte jeune hom-

me brun, aux yeux gris énigmatiques.

— Bonsoir, Mlle Després! Je n'arrive pas trop tôt?...

— Non, ai-je l'air d'avoir été dérangée?

— Peut-être un peu!...

— Vous êtes en veine de taquinerie, M. Montreuil.

Et l'on entre au "living room" continuer le colloque commencé sur un ton gai et badin.

— Vous avez lu les journaux, ce soir, Mlle. Que pensez-vous du terrible accident de chemin de fer arrivé cette nuit?

— Je ne suis pas au courant de ces faits, n'ayant pas regardé le journal.

— Alors, je devrai suppléer à votre ignorance, et me faire narrateur... Je redeviens sérieux, car il s'agit d'événements très sérieux. Le rapide Montréal-Chicago a déraillé près de Lansing, Michigan, vers les quatre heures, ce matin. Les passagers ayant été surpris dans leur sommeil, on compte plusieurs morts et un grand nombre de blessés. La scène décrite est effrayante et ce qui m'a terrifié davantage c'est que j'ai découvert dans la liste des morts, le nom de l'un de mes compagnons de travail. Le pauvre garçon était parti hier après-midi, pour l'ouest américain. Il nous faisait ses adieux au bureau, il y a à peine un peu plus de vingt-quatre heures. Pauvre Denis!... qui aurait...

— Vous avez dit: Denis?

— Oui, c'est le nom de la victime: Paul Denis.

Un cri répond à ce renseignement, et sans n'y rien comprendre, M. Montreuil voit Louise prête à défaillir.

— Vous connaissiez ce jeune homme?

— Excusez-moi... mon émotion, ma surprise sont telles que j'en suis toute bouleversée!... Vous me demandez si je connaissais ce... Paul Denis... Oui... c'était un ami, un bon ami.

— Vraiment!... je vous demande pardon de ma maladresse. Si j'avais su vous causer pareil émoi, je...

— Les journaux ou d'autres personnes m'auraient appris tôt ou tard. Vaut autant que le coup vienne de vous.

Louise ne peut recouvrer sa gaieté de tout à l'heure. Elle voudrait répondre aux propos enjoués de son compagnon qui s'exerce à la distraire, mais les sanglots lui serrent la gorge à l'étouffer. Elle n'aspire qu'au moment de se retrouver seule!

A peine M. Montreuil est-il parti, qu'elle s'empare de la feuille porteuse des tristes nouvelles et se sauve dans sa chambre. Par le récit détaillé de l'accident, elle avive sa douleur. Le nom de l'ami, parmi ceux des disparus, la fascine, elle entrevoit dans une vision d'horreur, un cadavre ensanglanté, méconnaissable.

A cette minute, elle revit les instants heureux écoulés près de son camarade. Elle se rappelle sa délicatesse exquise, son attention constante à prévoir et satisfaire ses moindres désirs. Elle revoit ses yeux aux reflets changeants qui essayaient de la persuader qu'elle était tout pour lui. Elle se rend compte combien elle était aimée, et sorte d'entre les sottes, elle a dédaigné l'offrande de ce cœur loyal et bon; elle lui en a préféré un autre qui aujourd'hui, lui inspire presque de l'indifférence. Elle s'aperçoit à présent que Guy ne vaut pas l'ami Paul, auquel elle se confiait. Toujours il savait si bien la comprendre, la conseiller au besoin. Son jugement droit lui était un appui, un réconfort. Son intelligence vive savait l'égayer par des réparties spirituelles qui faisaient courir les heures et passer les soirées trop vite. Le Bonheur était son hôte, elle ne l'a pas reconnu!

Sous le flot toujours montant des souvenirs, les tempes de Louise battent à éclater. Instinctivement, elle appuie son front contre ses mains moites et écoute son cœur lui parler discrètement: Tu l'aimais d'un amour véritable, ton ami Paul, puisque sa perte te fait tellement souffrir et t'amène à des regrets amers. Trop tard, hélas!... Et, s'il a entrepris ce voyage, n'était-ce pas à cause de toi?...

Des pleurs salutaires pour les nerfs trop tendus de la jeune fille, coulent abondamment.

Ce sont les lueurs de l'aube, qui lui apportent un sommeil réparateur et bienfaisant. Ainsi, elle oubliera durant quelques heures, l'affreux cauchemar!...

Le jour suivant, en dépit d'un beau soleil et du scintillement féérique de la neige sous les rayons dorés, Louise a le deuil dans l'âme: un vide y est creusé, vide que rien ne peut combler présentement. Les semaines s'écoulent lentes, monotones.

M. Montreuil a cessé ses visites, selon le désir de la jeune fille qui lui a avoué loyalement qu'elle ne devait plus le recevoir.

— A quoi bon gaspiller votre temps auprès de moi?... J'ai constaté que nos âmes ne se comprendraient jamais!... Vous ne perdez rien, en me quittant, je suis une

compagne si peu amusante, depuis quelque temps.

Une chambre d'hôpital. Deux lits l'occupent. Les malades paraissent en bonne voie de guérison, car leur conversation est animée.

— Je vous disais donc, mon ami, que, dès que vous serez guéri et moi aussi, si mes propositions vous plaisent, vous pourrez entrer à mon service, comme secrétaire privé. Il y a si longtemps que je recherche un homme possédant les qualités que je remarque chez vous. Vous étiez encore sur la civière, privé de connaissance, que déjà, vous me plaisiez.

— Je vous permets de plaisanter, maintenant, Monsieur. Je vous assure que je n'en ai pas toujours eu l'envie. Est-il possible que nous ayons vécu des circonstances aussi horribles? Toujours, je me souviendrai de cette nuit de terreur. Dans mes rêves, la scène se renouvelle fréquemment. Je perçois, sans me l'expliquer, le choc épouvantable. J'entends les cris affolés des passagers, le bruit de verres qui éclatent, le crépitement du feu. Je sens peser sur moi un poids énorme qui m'écrase, me broyant tout entier. Puis, tout s'efface, je sombre dans le néant. Je reprends contact avec la vie, dans ce lit d'hôpital. Des douleurs indescriptibles me traversent de part en part, en particulier aux jambes et à un bras. Et vous savez le reste?... Après examen, on déclare, fracture des deux jambes et du bras gauche, contusions générales, sans grave conséquence. Avec un pareil bilan, les journaux croient bon d'annoncer que je suis parti pour l'autre monde. Pour une fois, la grande Faucheuse s'est fait bernier.

— Vos parents sont au courant de votre rétablissement?

— Certainement! je ne manque pas de leur faire parvenir les dernières nouvelles. Heureusement, que ma main droite, est encore là, pour me servir!

— Serais-je indiscret en vous demandant si une petite amie s'inquiète, là-bas?

La réponse se fait attendre un peu.

— Non, je n'ai laissé aucun cœur épris de ma personne.

— Je n'y comprends rien, avec une tournure comme la vôtre!

— Monsieur Denis! une lettre pour vous...

L'infirmière s'avance, à pas feutrés, vers le lit de son malade qu'elle a soigné avec une maternelle bonté, et lui remet la missive.

(Suite à la page 37)



Fritz Joubert Duquesne, dont nous voyons la photo à gauche dans cette gravure, serait l'auteur principal du naufrage du "Hampshire".
A droite, Lord Kitchener; au milieu, le bateau en perdition.



Chronique d'histoire contemporaine

Une Etonnante Révélation

Par Louis Roland



UN magazine anglais se fait l'écho d'une extraordinaire histoire, et comme il s'agit d'un magazine soigneusement fait et de fondation déjà ancienne, il y a tout lieu d'accorder une attention sérieuse au récit qu'on va lire et qui éclaire d'un jour spécial un des épisodes sensationnels de la guerre mondiale.

On se souvient que le 5 juin 1916, le navire anglais *Hampshire* sombrait mystérieusement peu après son départ pour la Russie; il avait à son bord Lord Kitchener qui périt avec la presque totalité de l'équipage. L'opinion accréditée fut que le navire avait frappé une mine sous-marine, mais la vérité serait tout autre. La catastrophe serait le résultat d'une vengeance personnelle.

Cette vengeance aurait été exercée par un nommé Fritz Joubert Duquesne, boer d'origine, dont la

vie est un véritable roman d'audace, de ruse et de haine.

Fritz Joubert Duquesne naquit au Transvaal le 21 décembre 1879; sa famille était fixée dans ce pays depuis trois cents ans et y jouissait d'une excellente considération. La vie s'écoulait douce pour le jeune Fritz à Nylstroom auprès d'une mère adorée, de sa soeur, de son grand oncle Jan devenu aveugle à la suite de l'explosion d'un fusil, et de son oncle "Slim Piet" Joubert qui devait être le fameux général Joubert dans la guerre anglo-boer.

Ce dernier qui rêvait de faire un diplomate du jeune Fritz l'envoya en Belgique à l'école militaire royale, puis à l'Université d'Oxford où

le jeune homme se distingua, tant par son intelligence que par ses aptitudes aux exercices physiques. La guerre du Transvaal éclata et le jeune homme revint en hâte dans son pays. Pendant trois ans il combattit avec acharnement contre les troupes de French, Roberts et Kitchener; il fut blessé, capturé, s'échappa en tuant son garde avec le propre pistolet de celui-ci. Encore blessé et de nouveau capturé, il s'échappa encore. Repris et interné, ce ne fut que longtemps plus tard qu'il put revoir son pays.

A Nylstroom il trouva tout ravagé; sa soeur, raconte-t-il, avait été brutalisée par trois soldats et finalement tuée par l'un d'eux d'une balle dans le dos alors qu'elle

s'enfuyait; son grand oncle, le vieil aveugle, avait été attaché à un poteau puis tué à coups de bayonnettes; sa mère, qu'il finit par retrouver dans un camp de misère avait été violente d'abominable façon et n'avait plus guère à vivre. Le jeune Fritz conçut de tout cela un tel désir ou plutôt une telle rage de vengeance qu'il l'exprima en ces termes à sa mère: "Pour chaque goutte de ton sang je tuerai cent anglais!" Il devait consacrer sa vie à l'accomplissement de ce formidable vœu.

Il se rendit à Cape Town avec le projet de faire sauter cette ville quartier par quartier; peu s'en fallut qu'il réussisse. Arrêté et mis en prison il en perça les murs et allait s'évader quand on s'aperçut de son travail. On l'envoya alors aux Bermudes pour y être emprisonné; en cours de route il tua un

(Suite à la page 34)

L'Actualité à Travers le Monde

ETATS-UNIS

Pourquoi l'Amérique s'intéresse au problème Mandchou

Trois pays ont des intérêts nationaux directs en Mandchourie: la Chine, la Russie et le Japon. Les Etats-Unis n'y ont pas d'intérêts nationaux directs. Il y a trente ans, peut-être encore il y a quinze ans, on pouvait croire que l'Amérique avait, en quelque sorte, des ambitions impérialistes sur la Mandchourie. Mais elle a renoncé à ces ambitions en 1922, en acceptant à la conférence navale de Washington une réduction de ses forces navales qui la met hors d'état de manifester sa puissance dans les eaux asiatiques.

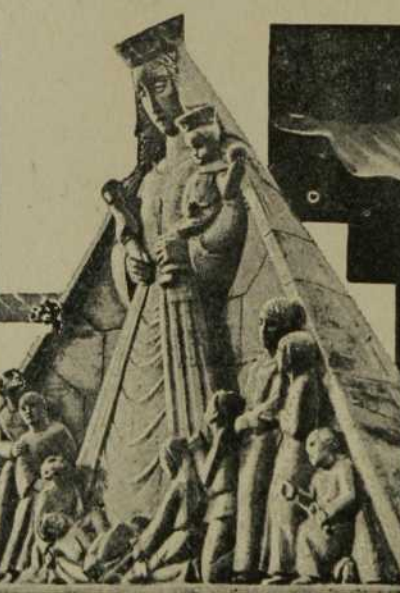
dre la question de Mandchourie par la création d'un Etat artificiel comme le Manchoukouo. Même s'il était légalement et moralement possible de reconnaître le Manchoukouo, cette reconnaissance serait contraire aux intérêts du Japon. Si les Etats-Unis avaient réellement de l'hostilité contre le Japon, ils l'encourageraient à se ruiner en Mandchourie. Mais comme l'Amérique est l'amie du Japon, elle ne l'y encouragera pas. La politique américaine se proposera sans aucun doute de collaborer avec les autres puissances à l'élaboration d'une solution conforme aux conclusions du rapport Lytton, et qui permette

des moyens pacifiques, non sans que les mêmes Etats-Unis aient auparavant, fourni les belligérants éventuels avec des armes et des munitions (voyez Bolivie et Paraguay).

Que le fait en lui-même soit susceptible d'avoir des conséquences insoupçonnées cela est évident. L'hypocrisie diplomatique tente de réduire l'affaire à un simple exploit de bandits péruviens, qui ont envahi la localité de Leticia, cédée à la Colombie par le traité de 1922. Mais ceux qui ont vécu dans cette région des Amazones savent que les incursions de bandits, du côté péruvien comme du côté colombien, sont là-bas chose fréquente et qu'el-

pre, par tous les moyens, l'unité historique et nationale des républiques hispano-américaines. En Amérique centrale, un essai de Fédération de tous les Etats était sur le point d'aboutir: les Etats-Unis, fomentant des incidents de frontière par l'entremise des fameux "trusts fruitiers", sont intervenus et ont tout gâté. Aujourd'hui même, nous assistons à un de ces "conflits de frontière" caractéristiques qui met aux prises Guatemala et Honduras, et auquel le département des Affaires étrangères de Washington n'est point étranger. Il en a été de même pour la question du Pacifique, dont la solution raisonnable n'a pu être envisagée en raison des intrigues de la diplomatie yankee.

(El Socialista, Madrid)



S.S. Pie XI dénonce le modernisme dans l'art sacré

Cette condamnation, par Rome, des tendances modernes les plus avancées dans l'art sacré a soulevé beaucoup de discussions parmi les peintres, sculpteurs et architectes du monde entier, qui ne veulent pas tous admettre que l'art sacré moderne soit uniquement caricatural et sacrilège. Des exemples d'art moderne en sculpture que nous reproduisons sur cette page, tous ne sont pas également condamnables aux yeux de Sa Sainteté. La statue colossale de Notre Seigneur qui domine la ville de Rio de Janeiro a été érigée par un comité formé des autorités civiles et religieuses du Brésil. Elle est d'ailleurs d'un modernisme très modéré et ce n'est certainement pas des oeuvres de ce genre, empreintes d'une pareille majesté, que le Saint-Père réproche. Ce qu'il n'admet pas, ce sont des oeuvres comme les trois statues de la Vierge et de l'Enfant, du sculpteur yougoslave, Ivan Mestrovic, et de Jacob Epstein, qui ont soulevé partout de violentes critiques.

En ce cas, pourquoi l'Amérique s'intéresse-t-elle à la question d'Extrême-Orient? Pour deux raisons. D'abord parce que le rétablissement de la paix et de l'ordre en Extrême-Orient est nécessaire au maintien de la paix du monde. Ensuite, afin de maintenir l'appareil collectif de paix institué après la guerre. Car le maintien de cet appareil est la seule chance qu'ait la civilisation de prospérer.

C'est pourquoi il est tout à fait erroné de dire que c'est pour des raisons idéalistes et théoriques que le président Hoover, M. Stimson, les membres de la commission Lytton et ceux de la S. D. N. ont refusé de reconnaître la situation acquise en Mandchourie. Ce sont, au contraire, les Japonais qui font preuve d'un manque de réalisme en s'imaginant qu'ils peuvent résoudre

au Japon de se tirer honorablement d'une situation très périlleuse.

WALTER LIPPMANN
(New York Herald)

■ ■ ■

ESPAGNE

Le conflit Colombo-Péruvien

Les événements qui viennent de se produire à la frontière colombo-péruvienne font l'objet de commentaires nombreux dans la presse américaine et européenne. Un fait d'armes "héroïque" agite fiévreusement l'âme des patriotes péruviens et colombiens, et nous ne serions guère surpris qu'il engendrât un nouveau conflit capable de jeter le trouble dans toute l'Amérique du Sud. Conflit que — selon l'habitude — "l'amicale intervention des Etats-Unis s'efforcera de régler par

les ne sauraient, par elles-mêmes menacer la paix entre les deux pays.

Or, l'occupation du fort de Leticia a été faite avec le consentement, sinon sur l'instigation directe, du gouvernement de Sanchez Cerro. Ce dictateur y cherche, selon la tradition des despotismes de tous les temps, à la fois une dérivatif bien venue pour l'opinion publique de son pays, et une occasion de tractations intéressantes avec le capital yankee, soucieux de bons placements et désireux de mettre la main sur des concessions dans la zone extrêmement riche de l'Amazonie.

Y a-t-il là, d'ailleurs, de quoi nous étonner? La politique traditionnelle des Etats-Unis en Amérique centrale et du Sud a toujours consisté, et consiste encore, à rom-

ARGENTINE

On ne pourra plus immigrer en Argentine

En raison du nombre des chômeurs, qui ne cesse d'augmenter (il atteignait environ 350.000 en novembre dernier), le président de la République Argentine vient de promulguer un décret aux termes duquel l'immigration en territoire argentin sera interdite à partir du 1er janvier 1933.

Seront exceptés des dispositions du décret les immigrants possédant un contrat de travail préalable, ainsi que toute personne pouvant certifier qu'elle dispose d'un revenu suffisant, la dispensant de chercher du travail en Argentine.

(La Libertad, Madrid)

Feuilleton du "Samedi"

Sacrifice d'Amour

Par Emile Richebourg

No 14

(Suite)

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

III

LE MAUDIT

Oh! la pauvre femme, n'a-t-elle donc pas déjà assez souffert, assez versé de larmes? Voilà la vie; toujours les bons victimes des misérables! C'est toujours sur ceux qui ont le mieux mérité d'être heureux que le malheur s'acharne! Oh! la fatalité, la fatalité!

Il y eut alors chez Me Turgan, immobile, au milieu de la pièce, comme une explosion de fureur.

Les bras croisés, la tête haute et un éclair dans le regard, il s'écria:

— Mais si Dieu existe réellement, à quoi donc lui servent ses foudres vengeresses?

Pourquoi donc ne foudroie-t-il pas, d'un seul coup, tous les maudits?

* * *

Le lendemain de sa visite à Me Turgan, Carousol était seul dans son cabinet "d'affaires", lequel ressemblait à beaucoup d'autres du même genre, d'où le luxe est exclu et pour cause. Sur des planches disposées en rayons, on voit des cartons avec la bande blanche ou plutôt jaune, grasseuse, portant des lettres grossièrement formées; mais le plus grand nombre des dossiers ne sont pas dans ces cartons; on les voit, dans leur chemise grise, entassés sur les planches.

Un vieux tapis usé, n'ayant plus que des couleurs douteuses, recouvre le carreau de la pièce, meublée d'une table-bureau, de deux fauteuils en piteux état et de quatre chaises plus ou moins boiteuses, disloquées. C'est tout, sauf de la poussière, beaucoup de poussière un peu partout.

Gabrielle Anglade est ouvrière à l'atelier de broderies de Mme de Melville, sa protectrice. A cause de sa beauté et de sa douceur, ses compagnons l'appellent ironiquement la Fée de l'atelier.

M. de Melville avait été marié à la patronne de l'atelier par l'abbé Ginoux qui avait cru donner ainsi un soutien à une orpheline qu'il estimait. Lorsque le vénérable prêtre fut parti pour des missions lointaines, le mari se révéla joueur et débauché. Une nuit, il s'introduit dans la chambre qu'habite Gabrielle au-dessus de l'atelier. Quelques mois plus tard, une ouvrière jalouse qui constate l'état de la jeune fille avertit Mme de Melville. Celle-ci provoque les confidences de Gabrielle qui, pressée de questions, doit lui avouer le nom de son lâche agresseur.

Après avoir été longtemps, à l'insu de sa femme, l'ami d'Armande, première ouvrière de l'atelier, M. de Melville s'enfuit avec elle. Il emporte aussi une forte somme d'argent qu'il a dérobée dans le coffre-fort de l'établissement. Mme de Melville ressent d'autant plus ce nouveau malheur qu'elle avait jadis rendu de grands services à Armande.

Gabrielle apprend en cours de route que son père, un ancien militaire, est absent. Elle atteint la maison paternelle lorsqu'elle rencontre Jean Legrand dont elle était la promise. Le jeune homme est désespéré car Gabrielle lui rend sa parole sans lui donner la raison de cette rupture.

Comprenant qu'elle ne peut rester dans la maison de sa bienfaitrice, même en se sachant innocente, Gabrielle veut se jeter dans la Seine. Mais un homme charitable l'arrête et la convainc de retourner sous le toit paternel.

Mme Anglade, dont la santé est précaire, envoie Gabrielle chez une parente dévouée afin que le père Anglade n'apprenne pas trop tôt le malheur. Gabrielle y demeure jusqu'à sa délivrance.

L'abbé Ginoux est de retour des missions.

Au moment où Gabrielle met au monde une petite fille, Mme Anglade meurt dans les bras de son mari. La jeune mère, que toutes ces épreuves ont bouleversée, perd la raison et est internée dans une maison de santé. Mme de Melville se charge de l'éducation de Marie-Madeleine, l'enfant de Gabrielle.

Quelque temps après, Pierre Anglade revient des Colonies avec un grade d'officier et apprend de son père ces tragiques événements.

Marie-Madeleine a seize ans. Elle vient de terminer de brillantes études. Mme de Melville, devenue riche, a acheté la maison que possédait autrefois son père au Havre. Elle craint que l'amitié qui unit Paul et Marie-Madeleine devienne de l'amour. Les faits confirment ses pressentiments.

Le comte de Clairfond est le gendre du marquis de Marpois, auquel le père Anglade avait autrefois sauvé la vie. Un soir d'hiver, Landry, fermier du comte de Clairfond, trouve sur la route une pauvre folle d'une grande beauté: c'est Gabrielle qui, évadée de l'asile des aliénés et après de nombreuses péripéties, devient fille de ferme sous le nom de Cendrillon.

Paul Melville épouse Clotilde de Blignières, fille d'une riche châtelaine. Marie-Madeleine qui ignore la raison qui empêche Paul d'unir sa vie à la sienne, se résigne.

Assurément, en dépit de sa bonne volonté et de la facilité avec laquelle il s'occupait de toutes sortes d'affaires, le sieur Carousol n'était pas riche.

Paris n'est pas précisément un pays de cocagne: les temps y sont durs; et puis, quand on a quatre enfants à nourrir, il faut joliment trimer pour la pâte quotidienne.

L'homme d'affaires avait ouvert devant lui un volumineux dossier, dont il paraissait consulter les pièces; en réalité, il n'examinait rien du tout. Il n'avait pas le cœur à la besogne.

Quelque chose le préoccupait fort; il était nerveux, soucieux, sombre.

Dix heures venaient de sonner, et à chaque instant, au moindre bruit qu'il entendait, Carousol dressait l'oreille.

Il attendait quelqu'un à qui il avait donné rendez-vous.

Le personnage qu'il attendait, non pas avec impatience, mais dans une agitation fiévreuse, c'était l'Américain Jonathan Milssen; mais seule madame Melville aurait pu reconnaître celui qui avait été l'élégant, le brillant Gaston de Melville dans ce personnage américanisé, dont les années et surtout la vie tourmentée avaient étrangement altéré les traits, en émaciant les joues, en creusant des rides profondes sur le front et au coin des yeux.

Après s'être assis, sans avoir daigné tendre la main à l'homme d'affaires qui, probablement, s'en souciait peu, il prit la parole:

— Eh bien, monsieur Carousol, dit-il, j'espère que vous avez enfin touché les cinquante mille francs.

— Hélas! non, monsieur Milssen.

— Comment, exclama celui-ci, le notaire vous a encore renvoyé à plus tard! En vérité, je ne comprends rien à cela; qu'est-ce que cela signifie?

— Ce que cela signifie, monsieur Milssen, je vais vous le

dire. Me Turgan, mandataire de madame Melville, ne m'a pas dit ou fait dire hier: Revenez dans un mois, il refuse purement et simplement de payer.

— Il refuse, vous dites qu'il refuse! s'écria Jonathan Milssen en devenant très pâle.

— Il refuse absolument, monsieur.

— Pourquoi? Quelle raison donne-t-il?

— Il n'en donne aucune, répondit Carousol, en regardant obliquement son client, aucune, monsieur; il refuse et c'est tout.

— Monsieur Carousol, cela ne peut pas se passer ainsi.

— Dame, monsieur, c'est à vous de voir ce que vous avez à faire.

— L'année dernière il a payé, très bien payé une facture de pareille somme.

— C'est vrai.

— Encore une fois, monsieur Carousol, je ne comprends pas.

— Et moi, pas plus que vous, monsieur.

— Mais, enfin, que vous a-t-il dit?

— Ces mots seulement:—"Je ne paierai pas, je ne veux pas payer!"

Le faux Américain se mordit furieusement les lèvres.

— C'est trop fort! grommela-t-il sourdement.

Après un silence, il reprit:

— Monsieur Carousol, quel est votre avis sur la chose?

— Mon avis, monsieur, vous me demandez mon avis?

— Oui.

— Eh bien, monsieur, mon avis est que vous devez tout simplement abandonner cette créance.

— Jamais, jamais! s'écria le faussaire, dont le regard se chargea de fauves éclairs.

— Alors, monsieur, dit froidement l'homme d'affaires, en essayant, dans son attitude, de singer Me Turgan, je n'ai plus rien à vous dire, et je vous répète: c'est à vous de voir ce que vous avez à faire.

— Si je vous comprends bien, répliqua le faux Américain d'une voix creuse, vous ne voulez plus vous occuper de ce recouvrement?

— Plus en aucune façon, monsieur.

— C'est bien. En ce cas, remettez-moi la facture et les diverses pièces qui y sont annexées.

— Désolé, monsieur, désolé de ne le pouvoir.

— Qu'est-ce à dire?

— La facture et les autres pièces sont restées entre les mains du notaire.

— Comment, vous ne les avez pas reprises!

— Je l'ai voulu, monsieur; mais le notaire m'a répondu:—"Non, je les garde."

De pâle qu'il était, le faussaire devint verdâtre, et ses traits se contractèrent horriblement.

— Mais c'est incroyable, hurla-t-il, on n'a jamais vu chose pareille!

— C'est bien vrai, monsieur.

— Mais il me faut ces pièces, je les veux!

— Je le comprends, je le comprends.

— Je vous les ai confiées, vous devez me les rendre!

Carousol se redressa brusquement et répliqua avec un sourire singulier:

— A l'impossible nul n'est tenu, monsieur Milssen; cependant, si vous jugez à propos de le faire, attaquez-moi en justice pour refus de rendre des pièces confiées; à mon tour, j'introduirai une action contre le notaire, en restitution des dites pièces qu'il détient.

Le faussaire resta un instant tout interloqué. Puis, faisant une horrible grimace:

— Je verrai, monsieur Carousol, dit-il d'une voix rauque, je verrai quelle décision j'aurai à prendre.

— Oui, va, mon bonhomme, se disait l'homme d'affaires, tu n'as plus maintenant qu'à faire le mort et tu te garderas bien de broncher.

L'Américain prononçait sourdement, en les hachant, des paroles de rage.

— Au surplus, très honorable monsieur Milssen, reprit Carousol avec une ironie bien marquée, pourquoi n'iriez-vous pas vous-même réclamer à Me Turgan le montant de la facture ou le sommer de vous la rendre, ainsi que les autres pièces, dans le cas où il s'obstinerait avec vous, comme il l'a fait avec moi, à tenir sa caisse fermée?

On ne peut pas savoir, monsieur Milssen, rien ne dit que vous ne seriez pas plus heureux que moi; car enfin vous êtes un

homme habile, oh! oui, un très habile homme.

Le faux Américain tressaillit et plongea son regard dans les yeux de Carousol, comme s'il eût voulu lire jusqu'au fond de sa pensée.

— Vraiment, continua l'homme d'affaires sur le même ton ironique, je crois bien qu'il ferait devant vous une drôle de figure, M. le notaire Turgan.

Jonathan Milssen se dressa tout d'une pièce.

— Monsieur Carousol, prononça-t-il, ayant peine à se contenir, je sais ce que j'ai à faire, je ne vous demande pas vos conseils. Mais j'ai un regret aujourd'hui, celui de m'être adressé à vous.

— Hé! monsieur, riposta vivement l'homme d'affaires, je tiens à vous faire remarquer que je n'ai point sollicité la préférence que vous m'avez accordée sur mes confrères.

Le faux Américain enveloppa Carousol d'un regard tranchant comme une lame, et, sans ajouter une parole, gagna la porte et sortit précipitamment.

— Hum! hum! murmura l'homme d'affaires, je ne lui ai rien dit, mail il a compris. Ah ça! ce Jonathan Milssen est-il bien un homme d'Amérique? Mais, qu'il soit de là-bas ou d'ailleurs, il joue un gros jeu... Après tout, que m'importe? qu'il se fasse pendre où il voudra! Mille tonnerres! il m'avait tout de même fourré dans un joli guépier!

Brou!... Mais de tout cela, à présent, je me lave les mains!

Dans la rue, arpentant le trottoir, sans voir les passants qu'il bousculait, Jonathan Milssen dévorait sa rage.

Celui qui eût pu deviner ce qui se passait à cet instant dans l'âme de cet homme, aurait été épouvanté.

Mais Gaston de Melville avait-il bien encore en lui quelque chose de l'homme? N'était-il pas, et depuis longtemps, un de ces monstres horribles que la terre vomit dans des jours de colère?

Qu'allait-il faire? Il ne le savait pas. Mais il était à bout; il lui fallait de l'argent, il lui en fallait à tout prix, et il ne s'effrayait pas à l'idée de commettre n'importe quel crime.

— Il a refusé de payer, se disait-il, refusé, refusé... Oh! ce notaire! Alors il a découvert... Mais comment? Parbleu! il a écrit en Amérique. L'imbécile,

qui croit avoir ainsi tout sauvé! Pensent-ils que je vais avoir peur?... Peur, moi? Allons donc! Me dénoncer, me faire arrêter! Ils n'oseraient pas... Je les brave, je les défie; je suis le maître de la situation.

Non, non, ils ne me tiennent pas; c'est moi, au contraire, qui les tiens; je les tiens, je les tiens bien et qu'ils tremblent!

Il se mit à gesticuler, pendant qu'un rire sec, strident éclatait entre ses dents serrées.

Ce rire fut entendu par plusieurs personnes.

Un gamin s'arrêta court et, les deux mains sur ses hanches:

— Oh! c'te tête! fit-il de sa voix enrouée de faubourien.

Un homme jeta un regard sur de Melville et murmura:

— C'est un fou!

Le faux Américain n'avait rien vu, rien entendu.

Il s'en allait droit devant lui, grognant, tête baissée, comme le sanglier chassé de sa bauge, qui sent la meute à sa poursuite.

IV

A BORD DE L'AMAZONE

Depuis plus d'un an, Gaston de Melville était revenu à Paris, traînant à sa remorque Armande, la fille de l'ancien cocher de l'armateur Ginoux.

Nous avons vu avec quelle attitude de Melville avait assisté à la bénédiction nuptiale donnée à Paul et à Clotilde, en l'église Saint-Philippe-du-Roule; et nous savons comment, après la cérémonie, il avait rejoint Armande dans la rue du Faubourg Saint-Honoré.

On peut s'étonner que de Melville, avec son caractère et son tempérament, n'eût pas depuis longtemps abandonné son amie comme il avait abandonné sa femme.

Il faut croire qu'il avait trouvé dans la répréhension d'Armande un charme infiniment plus captivant que celui des vertus de Blanche Ginoux.

Gaston et Armande étaient comme liés par un pacte. Leur union était faite d'infamie. Toute la honte du passé les enchaînait l'un à l'autre, et il eût été difficile à l'homme de rompre la chaîne, si lourde qu'elle fût, la femme vieillie s'attachant à lui comme le lierre à la muraille.

Comment ces deux misérables avaient-ils vécu pendant les longues années écoulées? Nous allons le dire.

EN DEMANDE A LA FERME.—Tous les fermiers et éleveurs devraient avoir sous la main une provision d'huile électrique du Dr Thomas, non seulement comme remède tout prêt pour les maux des personnes mais parce que c'est un remède de grande efficacité pour les chevaux et les bestiaux. Comme substitut pour l'huile douce en cas de coliques des chevaux et bestiaux, elle surpasse tout ce que l'on peut donner.

Abandonner sa femme et son fils, en s'emparant de tout ce que Blanche possédait, avait été un acte depuis longtemps prémédité, et dans lequel Armande avait eu un rôle des plus actifs. La passion qu'elle avait su inspirer à de Melville avait été sa puissante alliée.

Dès que la fuite avait été décidée, le mari s'y était préparé en portant lui-même, peu à peu, ou en faisant transporter au domicile de son amie les différentes choses qu'il voulait emporter avec lui.

En agissant ainsi, il pourrait, au jour fixé pour le départ, quitter le domicile conjugal sans éveiller l'attention de personne. Et, en effet, on n'avait point soupçonné ses intentions lorsque, après la scène violente qu'il avait eue avec Blanche, il était sorti furtivement de la maison.

Au fond d'une malle, qu'il avait envoyée chez son amie, de Melville avait entassé des papiers de famille parmi lesquels se trouvaient mêlés d'autres papiers appartenant à sa femme : plusieurs lettres de l'armateur Ginoux et des principaux employés de sa maison, ainsi qu'un certain nombre de factures, toutes acquittées, mais qui avaient fait partie d'un dossier produit à la faillite.

Si nous nous occupons ici de ces détails, c'est qu'ils auront leur importance dans la suite de ce récit.

En quittant la rue du Mail dans la voiture qui stationnait devant la porte, Melville se fit conduire chez Armande, rue de Rambuteau.

La jeune fille l'attendait.

— En route, dit de Melville ; nous n'avons pas un instant à perdre.

Dans la journée, les bagages des deux amants avaient été transportés à la gare Saint-Lazare et enregistrés, en même temps que de Melville prenait deux billets de première classe pour le Havre.

Armande n'eut donc qu'à prendre un petit sac de voyage contenant des objets de toilette indispensables et elle suivit son ami.

Vingt minutes après, les deux fugitifs descendaient à la gare Saint-Lazare.

A cette heure de la nuit, ils n'avaient pas besoin de se cacher ; personne, en effet, ne pourrait les voir.

Néanmoins, de Melville crut prudent de prendre certaines précautions.

En arrivant dans la gare, lui et son amie se séparèrent et gagnèrent chacun de leur côté la salle d'attente, où ils feignirent de ne se point connaître.

Lorsque les employés ouvrirent les portes, ils se dirigèrent vers un wagon de première classe, y montèrent, installèrent, de Melville sa valise et Armande son sac de voyage dans le filet, mais sans s'adresser la parole.

Ce n'est que lorsque le train se mit en marche qu'ils se départirent de leur silence. Au reste, ils étaient seuls dans le compartiment.

Tous deux poussèrent un long soupir qui signifiait :

— Enfin !

Puis, de Melville demanda :

— Es-tu certaine de n'avoir rien oublié ?

— J'ai eu le temps, en t'attendant, de tout préparer, répondit Armande ; car, Dieu merci, tu m'as fait poser, j'ai cru que tu n'arriverais jamais et je mourais d'impatience.

— J'ai eu différentes choses à régler.

— Et sans doute aussi à dire adieu à ta femme... Cette chère Blanche, tu ne pouvais pas la quitter comme cela, sans un mot.

— Ceci n'est pas ton affaire ! répondit Gaston durement.

— Quelle tête elle va faire demain matin en s'apercevant que tu as démenagé sans tambour ni trompette !... Oh ! ce n'est pas toi qu'elle regrettera, ne te fais pas d'illusions : c'est le magot !

Et Armande, très fière de sa plaisanterie, se mit à rire de son petit rire sec et méchant.

Mais de Melville n'était pas d'humeur à goûter les plaisanteries de son amie.

Il haussa dédaigneusement les épaules, et, se rencognant dans l'angle du wagon, il s'installa comme pour dormir et ferma les yeux.

Vexée, Armande l'imita.

Mais elle était trop excitée pour goûter le sommeil, et, bercée par le mouvement du train, elle se prit à réfléchir.

L'heure présente contenait la réalisation de tous les rêves caressés depuis longtemps.

Armande n'avait jamais accepté qu'à regret l'existence telle que le sort la lui avait faite, la vie tranquille et honnête de travail quotidien, la vie simple et modeste de l'ouvrière, avec

l'espoir d'épouser un jour un brave garçon, travailleur comme elle, et de se créer un foyer.

Ce qu'elle voulait, c'était la vie large et facile des riches, la vie de luxe et de plaisirs ; or, cette vie, l'ami qu'elle avait choisi ne pouvait la lui procurer à Paris.

Si bas qu'il fût tombé, de Melville ne pouvait s'afficher avec son amie et ses moyens ne lui permettaient pas de mener la vie à grandes guides.

Aussi, depuis longtemps, Armande méditait-elle de passer à l'étranger avec Gaston, où elle pourrait vivre à sa guise, passer pour sa femme légitime.

Elle était jeune, jolie, très fine, très intelligente ; elle ne manquait pas d'un certain esprit naturel et elle savait qu'elle aurait vite pris un ton et des manières qui pourraient la faire passer pour une femme du monde.

Au frottement de Blanche et de quelques-unes de ses riches clientes, elle avait pris un certain brio, ce que l'on est convenu d'appeler le "bagout parisien", et elle sentait qu'elle ne serait pas déplacée dans un salon.

Parmi les riches clientes de madame Melville, il se trouvait beaucoup d'Américaines ; tout en admirant Paris, ces étrangères avaient souvent fait devant Armande un grand éloge de New-York, et c'est à New-York qu'Armande souhaitait d'aller.

Et voilà qu'à cette heure, son rêve se réalisait : elle était enfin dans le train qui l'emportait vers cette terre promise du luxe et du plaisir.

Les réflexions de de Melville étaient d'un autre ordre.

Il se félicitait d'être désormais débarrassé de toute contrainte, libre de vivre à sa guise, sans souci des convenances et du qu'en dira-t-on, et aussi il supputait dans son esprit les bénéfices qu'il pourrait réaliser en employant habilement la fortune volée à sa femme et qui se montait au chiffre, fort respectable, de quatre cent mille frs, tant en espèces qu'en valeurs mobilières.

Mais pourquoi, s'il ne cherchait que l'indépendance et le moyen de réaliser une grosse fortune avec l'argent pris à sa femme, de Melville emmenait-il Armande dans sa fuite ?

C'est qu'il était lié à elle par un lien indissoluble.

Il existe entre les pervers des affinités mystérieuses.

Rhumes de Cerveau
Soulagés avec
des Vapeurs



L'inhalation des
vapeurs le rend
plus supportable,
souvent l'améliore.

VICKS
VAPORUB
Pour Tout Refroidissement

Le vice, chez l'homme, aime et cherche le vice chez la femme.

Armande avait pris sur de Melville un empire considérable. Elle l'aimait, c'était l'homme qu'elle avait rêvé, et elle ne lui marchandait ni les caresses brûlantes, ni les tendresses énervantes, ni les affolantes ivresses qui mettent le feu dans les veines et donnent un aliment toujours nouveau à la passion.

De son côté, Armande s'était donnée, livrée corps et âme à de Melville sans voir, sans vouloir voir plutôt, l'action monstrueuse qu'elle commettait ; et, devenue l'esclave, la chose d'un homme sans conscience, elle n'avait pas tardé à perdre, elle aussi, toute retenue et tout sens moral. Elle s'était vite pervertie au contact de l'homme dépravé, cynique et sans scrupule. Celui-ci, d'ailleurs, n'avait eu qu'à cultiver les mauvais instincts de son amie et à aider à leur développement.

Entre ces deux êtres vicieux, une sorte de pacte s'était établi qui ne devait jamais se rompre.

D'ailleurs la fuite des deux amis avait été préparée de longue main et Armande avait joué fort habilement le grand rôle d'instigatrice dans toute cette affaire.

Cependant, le train entrain en gare du Havre.

Il faisait grand jour, un jour d'été, brillant et ensoleillé. La brise de la mer, très fraîche et chargée de senteurs salines, arrivait jusqu'aux voyageurs ; mais ils étaient peu disposés à goûter le charme de cette matinée de printemps.

Fatigués d'une nuit sans sommeil passée sur les coussins d'un compartiment de chemin de fer, ils prirent une voiture, après avoir donné des ordres pour que leurs bagages fussent portés au bateau, et ils se firent conduire dans un hôtel.

Après quelques heures consacrées au repos, de Melville se rendit au bureau de la Compa-

gnie transatlantique et retint deux places de première classe à bord de l'*Amazon*, le paquebot qui quittait le Havre le soir même, à cinq heures, à destination de New-York. Il se fit inscrire, avec Armande, sous le nom de baron et baronne de Bonneterre.

Cette décision, que Gaston ne communiqua à son amie qu'en rentrant à l'hôtel, la combla de joie.

— Il a raison, se disait Armande; il ne peut plus s'appeler de Melville, et le pourrait-il encore, que, moi, je ne saurais devenir madame de Melville, tandis qu'ainsi il me fait baronne, baronne de Bonneterre!... Ça sonne bien!...

Une partie de la journée fut employée à visiter la ville, le port et les jetées. Armande n'avait jamais vu la mer, et dans la disposition heureuse où elle se trouvait, tout la réjouissait. Elle témoignait sa joie un peu bruyamment, à la façon d'une écolière en vacances ou d'une petite ouvrière en rupture d'atelier.

Gaston lui en fit l'observation:

— Pour une baronne, ma chère amie, tu manques de tenue et de correction; n'oublie pas que la "première" n'existe plus et que tu es une femme du monde.

— Je n'aurai garde de l'oublier; mais laisse-moi jouir de mon reste et tu verras comme je vais prendre au sérieux mon rôle de baronne et le jouer avec correction. Toi-même ne me reconnaitras pas.

— J'ai confiance en toi. Au reste, je serai là pour te styler; et pour commencer et en prendre l'habitude, nous ne nous tutoierons plus: dans le monde, le mari et la femme se disent vous.

— Toujours ? demanda Armande en faisant la moue.

— Oh! non: pas dans l'intimité.

A quatre heures, le baron et la baronne de Bonneterre arrivaient à bord de l'*Amazon*.

Un commissaire du bord vérifia leur inscription sur le livre d'embarquement et un domestique les conduisit au carré des premières, situé à l'arrière du navire.

Dans d'étroits couloirs nommés *cursives*, s'ouvrirent les portes des cabines. Il y en a pour un et pour deux voyageurs; il y en a de bonnes et de meilleures suivant leur emplacement, et

c'est une grosse affaire, pour ceux qui ont l'habitude des voyages, que le choix de la petite pièce de quelques pieds carrés où ils vont vivre pendant la traversée.

Gaston était fort peu expérimenté en semblable matière; le domestique, que l'on nomme *steward*, du mot employé sur les navires anglais, s'en aperçut.

— Monsieur veut-il que je lui choisisse une bonne cabine à deux lits? demanda-t-il.

— Certainement, répondit le baron.

— Que monsieur vienne par ici. J'en ai une où monsieur et madame seront très bien: ils ne seront pas trop près de l'arbre de couche et ne ressentiront pas trop la trépidation de l'hélice.

Gaston et Armande suivirent leur guide, qui s'arrêta devant une porte portant le no 29 et qu'il ouvrit.

Ils entrèrent dans une sorte de petite cellule très coquettement capitonnée. A droite et à gauche, deux couchettes enfoncées dans la paroi comme dans un placard.

Au fond, une toilette très complète; devant les cadres ou couchettes, deux coffres, à couvercle, rembourrés, formant banquettes. Deux ronds de verre épais, cerclés de cuivre brillant, appelés *hublots*, servaient de fenêtres et laissaient entrer le jour dans la cabine.

— Monsieur et madame seront très bien ici, dit le *steward*. Je vais faire inscrire le numéro de leur cabine sur le livre du commissaire.

Gaston mit une pièce dans la main du garçon, qui se retira.

— Voici notre chambre à coucher pour quinze jours, dit le baron à Armande. Nous ne serons pas trop mal, un peu à l'étroit, voilà tout.

— J'espère bien que nous n'y viendrons que pour dormir, répondit la fausse baronne; nous passerons nos journées sur le pont et au salon.

— Certainement, ma chère amie; d'autant que j'ai l'intention de jouer quelque peu et de faire des connaissances.

— Nous n'allons pas rester ici, n'est-ce pas?

— Montons... N'oublie pas... N'oubliez pas, baronne, le rôle que vous avez à jouer.

— Ne craignez rien, baron.

Gaston et son amie montèrent sur le pont, qui présentait à cette heure un mouvement extraordinaire.

Les passagers arrivaient, la plupart accompagnés de parents ou d'amis.

Des matelots achevaient, sous les ordres d'un officier, d'arrimer les bagages des voyageurs, tandis que d'autres, sous le commandement des maîtres d'équipage, qui transmettaient leurs ordres à l'aide de coups de sifflet diversement modulés, terminaient l'appareillage.

La vapeur, sous pression, grondait dans les soupapes et des tourbillons de fumée formaient de noires et épaisses volutes au-dessus du tuyau de la cheminée.

Montés sur la dunette, afin de ne point gêner la manœuvre, Gaston et Armande regardaient un peu étonnés, ce spectacle nouveau pour eux.

Enfin, une cloche tinta à l'avant du navire.

C'était le signal pour faire évacuer le pont par tous ceux qui ne devaient pas partir.

C'était aussi le signal des adieux, des scènes touchantes de la séparation, des "au revoir" qui pour beaucoup sont des adieux.

Un second coup de cloche retentit.

Des matelots enlevèrent le petit pont qui réunissait le quai au navire. Le remorqueur qui devait sortir l'*Amazon* du port vint s'amarrer à son avant. Le commandant du navire vint se placer sur la passerelle.

Il se fit un grand silence.

Un officier s'approcha du commandant, sa casquette galonnée à la main. C'était le second du bord.

— Tout est paré, commandant, dit-il.

— Larguez les amarres, ordonna le capitaine.

Et les derniers bouts de cordages qui rattachaient encore le steamer au quai furent détachés.

Alors, le capitaine se baissa sur une sorte de porte-voix communiquant avec la machine et il commanda:

— En avant!

En même temps que, du geste, il ordonnait au remorqueur de se mettre en marche.

Aussitôt, la vapeur s'élança dans les pistons avec des sifflements aigus, l'hélice s'agitait lentement, battant l'eau de ses larges ailes et soulevant à l'arrière des tourbillons d'écume, et, doucement, l'immense navire se mit en route, fendant de son étrave de fer les eaux calmes du port.

Halée par le remorqueur, l'*Amazon* traversa le port, plusieurs bassins et passa entre les deux jetées couvertes de curieux.

Des mouchoirs s'agitèrent. Quelques cris d'adieu retentirent, le navire franchit les passes et s'élança majestueux vers la haute mer.

D'ordinaire, tant que la terre reste en vue, tant que du pont du navire on peut apercevoir la ligne bleuâtre des côtes s'estomper vaguement dans la brume, ceux qui quittent la France, qui laissent sur le sol de la patrie des parents, des amis, des êtres chers que peut-être ils ne reverront jamais, restent sur le pont.

Pui, quand tout a disparu, quand tout s'est noyé dans l'horizon, chacun descend pour s'installer, le pont se vide et ce n'est qu'au prochain repas que les passagers, que ceux condamnés à vivre dans ces sortes d'hôtels flottants que l'on nomme des paquebots, se retrouvent.

Sur les grands transatlantiques, on a réuni tout le confortable et tout le luxe qu'envieraient bien des hôtels parisiens: la salle à manger, les salons de conversation, de lecture, les fumoirs sont décorés et meublés avec un goût exquis; rien n'y manque: ni les mets exquis, ni les vins des plus hauts crus, ni les pianos, ni les revues, ni les derniers livres parus.

De nombreux domestiques, hommes et femmes, assurent le service le plus correct, et n'était l'obligation de rester quinze jours entre le ciel et l'eau, — à cette époque, la traversée du Havre à New-York se faisait beaucoup moins vite qu'aujourd'hui — l'intérieur d'un transatlantique serait comparable à l'appartement le plus luxueux.

Cette première journée, à cause de l'heure du départ, on ne sonna le dîner qu'à sept heures.

Gaston et Armande furent des premiers à se rendre à la salle à manger.

Un maître d'hôtel, après s'être informé du numéro de leur cabine, leur désigna deux places à côté l'un de l'autre.

Peu à peu, les passagers arrivèrent; puis, le capitaine commandant du navire vint occuper la place d'honneur au haut bout de la table et le service commença, très complet et parfaitement servi.

Bien qu'à bord des navires les relations s'établissent vite en-

tre des passagers condamnés à se coudoyer durant plusieurs jours, à partager la même vie, les mêmes plaisirs, les mêmes ennuis, les mêmes dangers,—relations éphémères, aussi vite rompues qu'elles sont nouées—à la première rencontre, on se tient sur une grande réserve : on se parle peu, on s'examine, on s'étudie, on choisit, suivant ses goûts et ses sympathies, ceux de ses compagnons de voyage dans l'intimité desquels on aimerait à pénétrer.

En face d'Armande et de Gaston, le hasard avait placé un grand beau garçon de vingt-sept à vingt-huit ans, fort et bien découpé, comme tous les jeunes gens qui se livrent aux sports athlétiques ; à en juger par son type et son accent, c'était un Américain.

A côté de lui avait pris place un homme de forte taille, haut en couleur, portant la barbe traditionnelle des Yankees ; il avait l'air vulgaire, parlait fort et s'exprimait dans un anglais qui n'était guère plus correct que son français. On ne fut pas longtemps à savoir qui était ce monsieur. Il se présenta lui-même à son jeune voisin.

—Colonel Forster, dit-il. Connaissiez pas mon nom ? Commandé une bande d'éclaireurs pendant la guerre de Sécession.

— Je connais très bien votre nom, colonel, répondit laconiquement le jeune homme.

De l'autre côté de celui-ci, toute une famille composée du père, de la mère et de deux délicieuses misses fraîches et roses, jolies comme le sont les Américaines quand elles se mêlent de l'être.

Le colonel Forster essaya plusieurs fois de lier la conversation avec le chef de la famille ; mais il en fut pour ses frais : le monsieur, qui avait l'air très digne et très correct, répondit si froidement aux avances du Yankee que celui-ci comprit qu'il n'avait pas grande chance de succès.

Pendant tout le temps du repas, le jeune Américain ne quitta guère Armande des yeux ; il semblait séduit par la beauté et la grâce de la jeune femme.

Gaston remarqua l'impression que faisait son amie sur le jeune homme ; il résolut d'en profiter.

Après le dîner, la plupart des passagers rentrèrent dans leurs cabines, quelques-uns se rendi-

rent au salon, les autres montèrent sur le pont.

Gaston et Armande furent de ces derniers. Le jeune Américain les imita.

Le baron et la baronne se promenèrent quelques instants, puis ils allèrent s'asseoir dans les grands *rocking-chairs* de bambou, pour jouir du spectacle, si nouveau pour eux, d'une belle soirée à la mer.

A cette heure, la nuit était tout à fait venue ; les étoiles brillaient dans un ciel très pur, uniformément bleu, sans un nuage. La lune éclairait la mer, mettant sur les petites vagues comme des miroitements d'acier. Une brise très légère soufflait, toute chargée d'embruns impalpables et de senteurs salines, et chantait dans les cordages des mâts un chant monotone et berceur.

C'était l'heure délicieuse des rêveries qu'ignorent ceux qui n'ont jamais fait une grande traversée, sensations exquises qu'on n'éprouve que sur le pont d'un navire perdu au milieu de l'Océan.

Armande était sous le charme, son corps frissonnait au contact de la brise ; une langueur molle l'envahissait ; elle eût voulu vivre toujours ainsi.

Une voix la tira de sa rêverie : — Quelle soirée merveilleuse ! dit le jeune Américain, en s'approchant du baron et de la baronne.

— Exquise et faite à souhait pour nous accoutumer à notre nouvelle existence, répondit Gaston. Si ce temps continue, personne n'aura le mal de mer.

— Madame est-elle sujette à cette infirmité ?

— Je l'ignore, monsieur, c'est la première fois que la baronne fait une traversée.

Ce titre de baronne, donné par Gaston à son amie, produisit sur le jeune Yankee l'effet qu'il en attendait. Les Américains, peuple essentiellement démocratique, qui n'ont dans leur pays ni aristocratie, ni décorations, qui affectent le plus grand dédain pour les titres et les rubans, témoignent, malgré eux, une grande considération aux étrangers pourvus de titres de noblesse, et nombre de ces richissimes Yankees viennent en Europe pour trouver des gendres titrés qu'ils couvrent de dollars.

— Mais je suis vaillante, reprit Armande, et j'espère sortir victorieusement de l'épreuve.

— Je vous le souhaite, baronne, répondit l'Américain, car c'est un bien affreux mal.

— Et si peu poétique, n'est-ce pas, monsieur ?

— Si peu poétique, baronne, que je n'ai jamais compris qu'il s'attaque à une jolie femme.

Il y eut un silence. Discrètement, l'Américain salua et s'éloigna.

— Il est temps de nous retirer, Armande ; il fait froid, dit le baron.

Puis, tout bas :

— Ce jeune Yankee nous présentera à ses compatriotes.

V

LES PASSAGERS DU No 29

Le soleil se leva radieux sur la journée du lendemain.

De bonne heure, les passagers envahirent le pont ; les passagères, occupées à leur toilette, — car on fait toilette à bord des transatlantiques et les dames luttent d'élégance — ne se montraient pas encore.

En sortant du carré, Gaston aperçut le jeune Américain avec lequel il avait échangé quelques mots la veille au soir.

Il s'approcha de lui et le salua.

— Il faut que je répare une omission, monsieur, dit-il ; n'ayant personne pour me présenter, je vais le faire moi-même : le baron Gaston de Bonneterre, de Paris, actuellement en route pour New-York.

— William Sandson, de New-York, répondit l'Américain. Très honoré, baron, de faire votre connaissance.

— Qui j'espère, ne s'arrêtera pas là, monsieur, grâce à l'heureux hasard qui va nous faire passer quelques jours ensemble sur ce navire.

— Comptez-vous rester longtemps en Amérique ?

— Je n'ai pas de projets bien arrêtés. Depuis fort longtemps, la baronne et moi nous rêvions de visiter les Etats-Unis ; nous avons pu enfin réaliser notre rêve et nous resterons là-bas tant que l'ennui ne nous en chassera pas.

— Alors, baron, vous courez risque d'y rester longtemps. Certes, je n'aurai pas l'outrecuidance de comparer New-York à Paris ; mais vous verrez que la Ville-Empire est un séjour agréable—pourvu toutefois que l'on ait des relations dans le monde et que l'on soit présenté.

Cheveux Gris

Le meilleur remède se prépare à la maison

A une demi-chopine d'eau ajoutez une once de "bay rum", une petite boîte de Composé Orlex et un quart d'once de glycérine. Le pharmacien ou vous-même pouvez faire cette préparation à la maison, à peu de frais. Appliquez sur les cheveux deux fois par semaine, jusqu'à ce que vienne la nuance désirée. Donne de la couleur aux cheveux grisonnants, striés ou passés, et les rend soyeux et brillants. Orlex ne colore pas le cuir chevelu, ne colle ni ne graisse et ne passe pas en se lavant.

— Je sais que les salons sont fermés et qu'il est impossible d'y pénétrer, à moins d'y être introduit par un répondant.

— Et si je ne suis pas indiscret, je vous offrirai, baron, d'être votre introducteur dans mes relations qui sont assez nombreuses. Pour commencer, je vous présenterai à mes voisins de table, monsieur et madame Parking, le chef d'une grosse maison de banque.

— Je suis vraiment touché de votre extrême obligeance, monsieur.

— En revanche, je solliciterai de vous l'honneur d'être présenté à la baronne de Bonneterre.

Avec le plus grand plaisir.

— A propos de voisins de table, qui est ce colonel Forster ? demanda Gaston.

— C'est un des produits de notre guerre de Sécession, baron. A côté de véritables généraux, de vrais colonels, de braves officiers servant dans des régiments réguliers, il s'est trouvé une foule d'individus, venant on ne sait d'où, anciens marchands d'esclaves, settlers, chercheurs d'or, coureurs des bois, qui se sont proclamés colonels ou généraux et ont fait, à la tête d'une poignée de gailards de leur trempe, la guerre pour leur compte. Aujourd'hui que les hostilités sont terminées, que la paix est faite, tous ces soldats d'aventure se sont bien gardés de rentrer chez eux ; ils se sont fait de leur grade un moyen d'existence, et être colonel ou général est devenu une véritable industrie, et vous avez dans le colonel Forster un des types de ces industriels, piliers de cafés et de maisons de jeu, gens propres à toutes les besognes, qui rappellent par plus d'un côté les *bravi* et les *condottieri* de l'Italie d'autrefois.

— C'est assez curieux, en effet. Vous connaissez ce colonel ?

— De nom seulement.

Pendant que les deux hommes causaient, appuyés sur les bas-tingages, les dames faisaient peu à peu leur apparition.

Ce fut d'abord madame Parking et ses deux filles.

William Sandson alla au-devant d'elles, leur dit quelques mots en anglais, puis fit signe à Gaston de s'approcher.

— Mesdames, dit-il, j'ai l'honneur de vous présenter le baron de Bonnetterre; je ne puis pas dire encore mon ami.

— Et la baronne? demanda la femme du banquier.

— Vous la verrez tout à l'heure, madame, et j'aurai, si vous voulez bien le permettre, l'honneur de vous la présenter, dit Gaston en s'inclinant.

— Est-ce qu'elle a pu dormir? interrogea la dame; mes filles et moi, nous n'avons pu fermer l'œil dans ces affreuses couchettes.

Puis, se tournant vers l'aînée de ses filles:

— Avez-vous vu votre père, Mabel?

— Je pense qu'il est au fumoir.

Peu d'instants après, Armande arriva.

Son ami la présenta à ces dames et, selon sa promesse, lui présenta William Sandson.

La conversation s'établit immédiatement et, quand l'heure du déjeuner sonna, la petite baronne avait séduit jusqu'au gros Parking, qui murmurait dans son mauvais français:

— Ces grandes dames françaises, elles n'ont pas leurs pareilles dans le monde.

Mais celui qui s'était le mieux laissé prendre au charme et au bagout d'Armande, c'était William Sandson; elle l'avait littéralement ensorcelé.

Gaston s'en aperçut.

— Allons, pensa-t-il, si Armande est adroite, voilà un homme dont nous tirerons tout ce que nous voudrions. Il faudra que je lui fasse la leçon.

Après le déjeuner, le baron, laissant son amie avec les dames, accompagna Parking et Sandson au fumoir.

Ils y retrouvèrent le colonel qui vint, sans cérémonie, s'installer sur le même divan qu'eux

et entama la conversation avec Gaston.

— C'est la première fois que vous allez en Amérique, baron? dit-il. Je vous félicite d'avoir eu l'idée de quitter votre vieille Europe pour venir dans notre nouveau monde, sur cette terre de liberté où l'on ne connaît ni la routine, ni les vieux préjugés, où chacun est libre de vivre à sa guise, pourvu qu'il ne gêne pas son voisin, où les villes naissent et meurent comme des champignons. Vous y verrez des choses extraordinaires!...

— J'en suis convaincu, colonel; c'est ce qui m'a décidé à faire le voyage.

— Sur notre terre de liberté, baron, nous ne connaissons que le côté pratique de la vie; nous avons banni toutes les turlutaines — je crois que c'est ainsi qu'en France vous nommez les choses inutiles: — la poésie, la littérature, les beaux-arts. Si nous avons envie de ces choses, nous les faisons venir de l'étranger; les romans d'Angleterre et d'Allemagne, les tableaux de France, la musique d'un peu partout.

— Et les gens d'esprit? demanda malicieusement le baron.

— Il en vient de partout sans que nous les appelions, répondit naïvement le colonel. Nous avons banni de notre société les titres, les décorations, les distinctions honorifiques...

— Pas tous, interrompit le baron, car je me suis laissé dire qu'il y avait dans votre pays un nombre incalculable de colonels et de généraux.

Le colonel Forster regarda un instant le baron pour savoir s'il devait rire ou se fâcher, puis, subitement, il demanda:

— Jouez-vous, baron?

— Quelquefois, colonel.

— Au pharaon?

— Au pharaon.

— Eh bien, si vous voulez faire une partie, baron, je suis votre homme.

— Volontiers.

Les deux hommes se levèrent pour passer dans le salon de jeu.

William Sandson se leva en même temps qu'eux.

— Prenez garde, chuchota-t-il à l'oreille de Gaston.

— Merci, répondit celui-ci.

Le jeune Américain laissa M. Parking aux douceurs du cigare et monta sur le pont pour rejoindre les dames.

Il les trouva installées sous la tente, mollement étendues sur les rocking-chairs de bambou.

C'est Armande qui faisait les frais de la conversation et charmait ses auditrices en leur racontant des histoires très parisiennes qui les amusaient énormément.

Le plus zélé et le plus attentif de ses auditeurs était William Sandson, dont la baronne avait fait la conquête.

En voyant cette femme jolie, riieuse, très gaie, le jeune Américain, qui avait sans doute fréquenté à Paris un monde de mœurs faciles, s'imagina que la petite baronne allait agréer immédiatement ses hommages et il commença aussitôt le siège de son cœur.

Armande était trop femme pour ne pas s'être immédiatement aperçue de l'impression qu'elle produisait sur le jeune homme et trop habile pour ne pas en profiter.

Elle répondit donc à ses avances en se montrant flattée qu'il l'eût distinguée; mais elle sut toujours se tenir sur une extrême réserve, de façon à ne le point décourager et cependant à ne point lui laisser prendre de privautés.

La partie de Gaston et du colonel dura longtemps; quand le baron remonta sur le pont, William et Parking l'interrogèrent.

— Le colonel est un très beau joueur, répondit-il; il perd ses dollars avec une bonne grâce parfaite.

A partir de ce jour, la vie se continua régulière et monotone à bord de l'Amazone et des relations presque amicales s'établirent entre les Parking, Sandson et les de Bonnetterre.

C'est ensemble qu'ils jouirent des distractions assez minces que l'on trouve à bord: musique, concerts d'amateurs dont les passagers font tous les frais, sauteries le soir après le dîner.

D'ailleurs, ils furent favorisés par une traversée magnifique: vents modérés, mer presque calme, temps superbe, et, à part un jour où, dans le voisinage des bancs de Terre-Neuve, le froid fut très vif, les passagers ne furent pas privés une seule fois de leur promenade sur le pont.

De son côté, Gaston était enchanté: il s'était créé des relations qui lui ouvriraient les portes des salons de New-York; il avait trouvé dans le colonel un guide pour pénétrer dans les maisons de jeu de la Ville-Empire et il lui avait gagné un nombre de dollars suffisant pour

combler, et au delà, les frais de la traversée.

William Sandson était peut-être le moins satisfait de tous: il sentait que ses affaires n'avançaient pas, et, cependant, il était loin de désespérer. Il comptait bien prendre sa revanche à New-York, quand il serait débarrassé de la présence continue du mari.

Deux ou trois fois, grâce à la complaisance de Gaston, il avait pu jouir de quelques instants de tête-à-tête avec Armande, le soir, à l'heure où tous les passagers sont réunis au salon, où le pont est désert.

La dernière de ces entrevues eut lieu la veille de l'arrivée à New-York.

C'était par une belle nuit fraîche et étoilée. L'Océan se soulevait en grandes ondulations régulières et le navire tanguait doucement, berçant agréablement les passagers.

Allongée dans un rocking-chair, douillettement emmitouflée dans des châles, Armande écoutait, non sans quelque plaisir, les tendres propos de William qu'elle excitait par ses réponses plaisantes.

— Plus que ce soir, plus qu'un jour à vous voir, baronne, disait Sandson.

— Comptez-vous, monsieur, que nos relations vont s'arrêter là? répondit Armande.

— Non, certes; mais ce ne sera plus la même chose: à New-York, vous allez être emportée dans le tourbillon des fêtes et des plaisirs; vous allez être entourée d'un cercle d'adorateurs, plus heureux que moi, peut-être, auxquels je n'oserai vous disputer. Tandis qu'ici, sur ce navire, je vous vois à toute heure, je vis de votre vie, je respire l'air que vous respirez; ensemble nous causons, nous rions, nous admirons ce spectacle magnifique et unique de la mer, si beau, si poétique et si bien fait pour rêver d'amour... Ah! baronne! Je voudrais vivre toujours ainsi près de vous, seul avec vous, perdus au milieu de l'Océan!

— Hé, monsieur, qui donc disait que les Américains étaient gens pratiques, qu'ils avaient banni toute poésie? Vous vous élevez jusqu'au lyrisme.

— Les hommes sont partout les mêmes, baronne, quand ils aiment; et je défie le Yankee le plus pratique de passer une heure près de vous, sans sentir monter à son cœur toute la poésie

BAUME PERSAN.—Le favori des élégantes. Essentiel à la véritable distinction féminine. Constitue toujours la suprême expression de la beauté. Il garde les mains douces et impeccablement blanches. D'emploi agréable et rafraîchissant. Sert pour les mains, la figure et comme fixatif pour les cheveux. Particulièrement recommandé pour irritation et rugosité provoquées par la température.

de l'amour. Ce que je vous dis aujourd'hui, peut-être ne saurais-je pas l'exprimer si nous étions dans une ville; mais, vous le savez, les grandes solitudes sont de grandes inspiratrices; nos coureurs des bois, nos trappeurs, nos settlers sont des poètes à leur manière et les marins ne le sont-ils pas aussi?

— C'est vrai, on le dit du moins.

— Pour vous dire que je vous aime, que vous êtes la femme la plus séduisante, la plus désirable que j'aie jamais rencontrée, je suis capable...

— Vous êtes capable d'improviser une pièce de vers.

— Peut-être.

— J'ai fort envie de vous mettre à l'épreuve.

— Ne faites pas cela, baronne; mes vers seraient probablement déplorables et pendant que je chercherais la rime et la césure, ma pensée serait fatalement loin de vous. Laissez-moi m'enivrer de la joie de vous voir, de vous entendre.

— Seulement, monsieur, je vous ferai observer que, sous prétexte de m'écouter et de m'entendre, c'est vous qui parlez tout le temps.

— Mon pauvre cœur est si plein qu'il déborde.

— En une poétique éloquence.

— Vous êtes cruelle, baronne.

— Non: gaie seulement.

— Et vous me désespérez par vos sarcasmes.

— Fort anodins, avouez-le. Cela ne vaut-il pas mieux qu'une froideur dédaigneuse?

— Hélas! Je n'en sais rien.

— Voyons, monsieur Sandson, soyez raisonnable; vous me demandez de vous aimer — c'est bien cela, n'est-ce pas? Attendez au moins que nous ayons fait plus ample connaissance; pour le moment, contentez-vous de mon estime et de mon amitié.

— C'est peu, baronne.

— C'est beaucoup, cependant, car je ne suis pas prodigue de ce genre de faveur.

— Le moindre mot d'amour ferait mieux mon affaire.

— Vous êtes trop gourmand.

— Un mot d'espoir, seulement.

— Je n'ai pas le droit de vous enlever l'espérance.

— M'autorisez-vous?

— Combien de fois faut-il vous dire les choses?

— Ah!... Que vous êtes bonne et combien je vous aime!

William Sandson voulut prendre la main de la baronne.

— Monsieur Sandson, dit-elle, je crois que voici mon mari qui me cherche; soyez donc assez aimable pour lui dire que je suis ici.

Le jeune Yankee obéit. C'était en effet le baron.

— Ma chère amie, dit-il à Armande, pardonnez-moi de vous avoir laissée si longtemps seule.

— Heureusement que monsieur s'est dévoué pour me tenir compagnie.

— Je vous croyais au salon avec ces dames.

— Il y faisait si chaud... la nuit était si belle, que j'ai cédé aux instances de monsieur qui m'a offert son bras pour faire un tour sur le pont.

— Que de reconnaissance je vous ai, monsieur! dit Gaston à Sandson; il est fort heureux pour la baronne d'avoir rencontré un cavalier aussi galant et aussi empressé que vous.

— Je suis très honoré et très heureux, baron, que madame daigne m'admettre en sa compagnie.

— Le temps devient très frais, baronne; je crois qu'il sera prudent de rentrer. Voulez-vous aller au salon, ou vous retirer dans votre cabine?

— Reconduisez-moi à ma cabine, répondit Armande.

Et, avec une grâce tout aristocratique, elle s'appuya sur la main que lui tendait son mari et prit son bras, après avoir adressé à William un petit salut, accompagné d'un sourire plein de promesses.

— C'est une coquette, pensait Sandson en regardant le couple s'éloigner; mais elle est si séduisante!...

VI

TERRE!

Ce jour-là, dès le matin, tous les passagers étaient sur le pont malgré un froid assez piquant.

C'était le jour de l'arrivée et chacun voulait être le premier à apercevoir la terre d'Amérique. Des paris s'ouvraient.

Les Américains embarqués à bord de l'Amazone n'avaient garde de laisser passer cette occasion de risquer leurs dollars; mais, pour être conforme à la vérité, nous devons dire que les parieurs furent peu nombreux; à part le colonel Forster et deux ou trois autres de sa trempe,

personne ne se risqua, d'autant qu'une brune légère s'éleva subitement.

A l'heure du déjeuner, la terre n'était point encore en vue.

Ce dernier repas pris à bord se ressentit de la hâte de chacun à remettre le pied sur le "plancher des vaches" et de quitter le navire; il fut expédié très rapidement et peu de passagers allèrent au salon; presque tous remontèrent sur le pont pour prendre leur poste d'observation.

Dans l'après-midi, une éclaircie se produisit: un rayon de soleil déchira le voile de brume et la côte américaine apparut.

Un matelot en vigie poussa le cri traditionnel:

— Terre par tribord devant!

Et chacun se précipita vers les bastingages de tribord pour apercevoir dans le lointain une ligne bleuâtre, indécise, à peine distincte dans l'horizon.

Alors, une discussion très vive s'éleva entre le colonel et celui qui avait parié contre lui: tous deux prétendaient avoir distingué la terre le premier, et peu s'en fallut que la querelle ne se vidât à coups de revolver.

Pendant ce temps, Gaston s'entretenait avec William Sandson et prenait, avant d'aborder, ses dernières informations.

— Je vous conseille, disait l'Américain au baron de descendre à Imperial Hotel, dans Broadway. Vous y serez parfaitement pour quelques jours, le temps de trouver une installation plus confortable.

— Combien je vous remercie de votre obligeance, cher monsieur!

— Pas du tout. Et si vous voulez bien le permettre, je me mettrai à votre disposition pour trouver une maison qui vous convienne.

— J'accepte de grand cœur votre offre aimable.

— Si vous l'aviez déclinée, baron, j'en eusse été peiné.

Cependant, l'Amazone approchait.

La pointe de Long Island—la Longue Ile—se faisait distincte. Le navire passa entre l'île Block et la pointe de New-Haven et pénétra dans l'admirable baie de New-York, si vaste, que tous les vaisseaux du monde y pourraient trouver un abri.

A gauche, la Long Island et Coney Island, toutes couvertes de verdure, dont la vue charme le voyageur, après les jours passés entre le ciel et l'eau.

VALEUR SUPRÊME!

La nouvelle
laveuse
Super-agitatrice



Seule la "Thor"

peut vous assurer

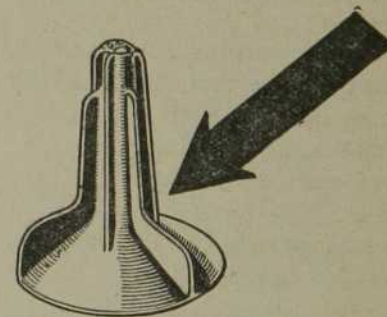
L'Essoreuse à roulement libre

et la

"Super-agitatrice"

La parfaite propreté de votre linge et sa protection contre l'usure durant le lavage, dépendent de deux choses — l'action de l'eau et de l'essoreuse.

L'agitateur "Thor" fait passer 18 courants d'eau différents à travers le linge, assurant ainsi le lavage le plus efficace et le plus rapide qu'il soit possible d'obtenir — et cette action ne peut détériorer le tissu le plus délicat. Il assure une durée 50% plus longue au linge. Les poignets et faux-cols sont lavés à la perfection en six minutes, sans frottement. Cet agitateur merveilleux n'existe que dans la laveuse électrique "THOR".



VOYEZ-LE CHEZ LE MARCHAND DE THOR LE PLUS RAPPROCHE

THOR-CANADIAN COMPANY, LIMITED
3696, rue Ontario Est. — Montréal

Veillez envoyer votre brochure illustrée et explicative sur les Laveuses THOR à —

Nom _____

Adresse _____

AGENTS DEMANDÉS

pour vendre des cravates de soie pour nous. Nous vous vendrons à un prix qui vous permet de faire 100% de commission. Ecrivez-nous aujourd'hui pour échantillons et renseignements. Ontario Neckwear Co., Dépt. 515, Toronto & Ontario.

En face, sur ses quais géants, se dresse la ville immense, à peine marquée sur la carte du monde il y a moins d'un siècle et demi, aujourd'hui une des plus grandes et des plus riches du globe avec ses deux millions d'habitants.

L'Amazone avance toujours dans la baie; elle laisse à droite l'île du Gouverneur et pénètre dans la rivière du Nord, l'Hudson, pour entrer à son *warf* ou débarcadère, vers le point du quai qui lui est désigné.

Le navire est amarré; une passerelle relie le paquebot au quai; la visite de la douane est terminée; le débarquement commence.

Sur le pont, les passagers serrent hâtivement la main de leurs compagnons de voyage qu'ils ne doivent plus revoir, puis chacun débarque à son tour, les uns pour tomber dans les bras de parents ou d'amis qui les attendent, les autres seuls, un peu dépayés par cette solitude, ce vide au milieu de la foule des indifférents.

Grâce à l'obligeance de William, le baron et la baronne trouvèrent facilement une voiture pour les emmener dans Broadway.

Dix minutes après, ils pénétraient dans *Imperial Hotel*, où ils louaient une chambre et un salon.

Une heure plus tard, on leur apportait leurs bagages, et, le soir, ils étaient tout à fait installés.

Après le dîner, Armande aurait voulu sortir, flâner dans ces rues de New-York que depuis si longtemps elle rêvait de voir.

Gaston s'y opposa.

— Cela ne serait pas convenable, baronne, dit-il; il ne convient pas que des gens de notre rang mettent à satisfaire leur curiosité un aussi grand empressement; il faut laisser cela aux gens du commun.

— Devant le monde, oui; mais ici il n'y a plus ni baron ni baronne, mais deux êtres qui s'aiment, qui sont libres enfin et veulent jouir de leur liberté.

— On pourrait nous rencontrer.

SOULAGE IMMEDIATEMENT DE L'ASTHME. — Si vous pouviez lire les milliers de lettres non sollicitées reçues par les fabricants des acheteurs reconnaissants, vous aussi vous seriez convaincu du pouvoir remarquable du remède pour l'asthme du Dr J. O. Kellogg. Tous les cas, passagers et chroniques, tirent profit de ce grand remède de famille. Pourquoi souffrir ou expérimenter des préparations sans valeur quand le véritable remède de Kellogg peut être acheté partout.

— Qui cela?

— Sait-on jamais... Et puis, nous avons à causer.

— On cause en se promenant.

— De choses sérieuses qui ont besoin d'être traitées dans le silence et le calme.

— Alors, causons, répondit Armande en s'installant d'un air ennuyé dans un vaste fauteuil aussi confortable que peu gracieux.

— As-tu quelque idée, ma chère Armande, de ce que nous allons faire?

— Mais je pense que nous allons courir les fêtes, les bals, les spectacles, en un mot, nous amuser.

— C'est un moyen, cela; mais ce n'est pas le but; il faut que nous fassions des affaires, et tous ces plaisirs dont tu parles doivent être un moyen de nous en procurer.

— Oh! cela m'est égal, pourvu que nous nous amusions beaucoup.

— Pour s'amuser il faut de l'argent.

— Nous en avons.

— Pas assez: quand nous aurons payé nos frais d'installation et vécu un an, nous serons terriblement près de nos pièces, si je n'ai pas trouvé le moyen de renouveler notre capital.

— Et qu'est-ce que tu vas faire pour cela?

— Je n'en sais rien encore. Jeter de la poudre aux yeux d'abord, ensuite je verrai; je m'inspirerai des circonstances; mais, certainement, j'aurai souvent besoin de ton aide.

— Pour attirer et retenir les gogos, car il y en a certainement ici comme partout ailleurs, d'autant plus faciles à exploiter qu'ils se croient plus malins que les autres.

— Sais-tu que tu me fais peur. Qu'attends-tu de moi?

— Rien qui doive t'effrayer: simplement jouer auprès de ceux que je te désignerai le rôle que tu as joué avec Sandson et dont, soit dit en passant, tu t'es parfaitement acquittée.

— Je suis fière de ton approbation.

— Mais cela ne suffit pas; il faut continuer.

— J'essaierai.

— Et tu réussiras si tu le veux... Donc, d'ici deux ou trois jours, avec l'aide de Sandson, nous allons chercher une maison, la meubler avec élégance et même avec luxe; nous recevrons les quelques personnes que les

hasards de la traversée nous ont fait connaître; grâce à elles, nous pénétrerons dans les salons qui sont fermés pour tous; nous nous montrerons dans les théâtres, les concerts, partout enfin où se réunit la bonne société, et nous verrons ensuite.

— Le programme est alléchant, dit Armande.

— Il est certain, continua Gaston, qu'il va se former autour de toi un cercle d'adorateurs: tu es assez jolie pour attirer les soupirants. Sois assez habile pour les tenir à distance sans les trop décourager, car si je veux que ma chère petite Armande soit adulée et désirée, je veux aussi qu'elle me reste fidèle.

— Je pense que tu n'en as jamais douté?

— Franchement, non.

— A la bonne heure... Pour la peine, embrasse-moi.

.....

Trois jours après, sur les indications de William Sandson, qui, selon sa promesse, s'était constitué son cicerone, le baron louait, dans la *dix-septième avenue*, une petite maison comme il y en a tant dans cette partie de New-York.

Un tapissier, mandé sur l'heure, reçut ordre de meubler et de décorer la maison, des caves au grenier, avec cette élégance et ce bon goût qui décèlent invariablement le Parisien de pure race, habitué à voir de jolies choses et à les apprécier.

Comme Gaston n'avait pas marchandé, il fut servi à souhait et, huit jours après, il s'installait dans sa nouvelle demeure.

— Nous allons faire un essai, dit Gaston à son amie; pour l'inauguration de notre maison, nous allons inviter les Parking à dîner, à la française; s'ils acceptent, on ne tardera pas à le savoir dans le monde où ils fréquentent et toutes les portes s'ouvriront devant nous.

— S'ils refusent? demanda Armande.

— Il nous restera Sandson; c'est un coup à tenter; au reste, je vais lui en parler aujourd'hui, car je l'attends; il doit venir me prendre pour me présenter à son cercle, le *Reform Club*.

— Sois prudent, conseilla Armande.

A l'heure indiquée, William arriva.

— Mon cher monsieur, lui dit Gaston, si vous voulez bien le permettre, la baronne va vous faire visiter notre installation pendant que j'achève cette lettre.

— Avec le plus grand plaisir, acquiesça Sandson.

Armande fit parcourir toute la maison au jeune Américain, qui lui dit, au moment de rentrer dans le cabinet où Gaston écrivait:

— Ah! baronne! vivre avec vous dans ce nid, si douillettement capitonné, ce serait le bonheur!

— Comme vous êtes changeant! répondit Armande; il y a quelques jours vous prétendiez que le bonheur consisterait à vivre avec moi, tout seul, sur un navire, perdus au milieu de l'Océan.

— Cela prouve que, pourvu que vous y soyez, baronne, tous les endroits me semblent délicieux.

— Eh bien, demanda Gaston, comment trouvez-vous notre chaumière?

— Exquise. Décidément, il n'y a que les Français pour savoir allier le confortable le plus raffiné au goût le plus artistique et le plus pur.

— Il faut que vous me donniez un conseil, monsieur Sandson.

— Je décline toute compétence en fait d'arrangement.

— Ce n'est pas de cela qu'il s'agit: nous avons l'habitude, en France, quand nous venons de nous installer dans un nouvel appartement, d'inaugurer par une petite fête intime notre nouveau gîte. Nous appelons cela pendre la crémaillère. J'ai l'intention de faire de même ici et de vous prier d'être des nôtres, avec la famille Parking et un ou deux de vos amis, si cela peut vous être agréable; mais, la baronne m'a fait observer que cela serait peut-être tout à fait en dehors de vos coutumes et que monsieur et madame Parking, bien qu'ils aient passé une année en France, ne croiraient pas devoir accepter notre invitation. Qu'en pensez-vous?

— Je pense, que pour ma part, je trouve cette coutume charmante, et que j'accepte de grand cœur. Quant aux Parking, je ne crois pas qu'ils refusent; cependant, je puis, si vous le voulez, les pressentir, afin de vous éviter l'ennui d'une réponse négative.

— C'est vraiment pousser l'obligeance trop loin, cher mon-

sieur, et j'avoue que j'éprouve quelques scrupules à votre offre.

— Vous me ferez le plus grand plaisir.

— Qu'en dites-vous, baronne? demanda Gaston à Armande.

— Que monsieur est véritablement fort aimable et que nous aurions mauvaise grâce à refuser sa proposition. De ma part, cela aurait l'air d'un parti pris; je lui ai déjà refusé tant de choses!

— Le maître a parlé, dit Gaston en riant. Maintenant, je suis à vos ordres.

Les deux hommes sortirent.

Présenté par William Sandson, le baron fut parfaitement accueilli au Reform Club et il put espérer qu'il serait bientôt reçu comme membre titulaire de ce cercle, qui comptait dans son sein toutes les notabilités de la finance et du haut commerce.

Quelques jours plus tard, William vint rendre compte à la baronne de Bonneterre de sa démarche auprès des Parking.

— Il y a eu, dit-il, quelques hésitation de la part de mistress Parking; mais les jeunes filles, qui semblent avoir pour vous une affection toute particulière, ont vite décidé leur mère; quant à M. Parking, il fait, en ces sortes de matières, ce que veut sa femme.

Il ne s'agissait donc plus que de faire l'invitation.

La ferait-on par écrit, ou bien le baron et la baronne iraient-ils en personne prier madame Parking à dîner?

C'est à ce dernier moyen qu'on s'arrêta, après toutefois avoir pris l'avis de Sandson.

La réception fut charmante.

La petite baronne expliqua la coutume française de la pendaison de la crémaillère, fit son invitation et jour fut pris pour la petite fête.

Huit jours après, la famille Parking, William et deux de ses amis, très lancés dans le monde new-yorkais où l'on s'amuse, dînaient chez le baron et la baronne de Bonneterre.

Le repas fut parfait et des plus délicats; on but des vins de France des meilleurs crus.

La soirée fut charmante, grâce à la gaité communicative d'Armande, et il était fort tard quand les invités se retirèrent, enchantés de leurs hôtes.

Trois jours après, le "Tout New-York" savait qu'un baron et une baronne français, fort riches, grands amis du plaisir et gens de goût, habitaient un pe-

tit hôtel de la dix-septième avenue et que ceux qui aimaient rire et s'amuser y seraient toujours les bienvenus et les bien reçus.

A partir de ce jour aussi, on rencontra la baronne, suivant la mode américaine, courant les magasins, *shopping*, comme on dit à New-York, et comme on la vit dans les meilleurs termes avec les Parking, on se lia avec elle.

Le soir, en compagnie du baron, on voyait Armande au théâtre et dans les salles de concert, et pour suivre absolument la mode, Gaston loua fort cher une coquette villa à New-Brighton, la station balnéaire la plus fréquentée des riches New-Yorkais, et alla s'y installer pendant un mois avec celle qu'il faisait passer pour sa femme.

Quand vint l'hiver, la réputation des deux Français était complètement établie; nul ne songeait à les discuter et le salon de la petite baronne eut bientôt la réputation d'être celui où l'on s'amusait le mieux et d'où l'austérité hypocrite était absolument bannie.

VII

LE DEN

Certain d'occuper désormais la place qu'il rêvait dans le monde américain, enchanté de la façon dont Armande jouait son rôle de baronne, de maîtresse de maison et de coquette émérite, Gaston songea qu'il était temps de s'occuper d'affaires sérieuses.

Son installation, les toilettes d'Armande, l'entretien des frais de sa maison avaient déjà singulièrement entamé la fortune volée à madame Melville. Il fallait s'inquiéter sérieusement de combler ce déficit et de se créer de nouvelles ressources.

Pour cela, le faux baron de Bonneterre comptait sur deux éléments:

Le jeu et les affaires financières.

Le second moyen ne serait pas difficile à exécuter. Gaston s'était créé, tant au cercle que dans son salon, des relations dans le monde de la finance et des affaires qui lui permettraient de débiter quand il jugerait le moment opportun.

Le jeu, comme il l'entendait, était chose moins facile.

A son cercle, le baron jouait; mais là, il était à la merci de la

bonne ou de la mauvaise chance; il ne pouvait essayer de corriger la fortune, en un mot, de tricher. Il eût été vite découvert et honteusement chassé.

Il lui fallait pour théâtre de ses exploits une vulgaire maison de jeu, un tripot, comme il y en a tant dans les grandes villes américaines, ce que l'on nomme là-bas un *Den*, mot qui signifie enfer, et il n'osait s'y présenter seul, car il savait que la clientèle de ces établissements se compose de la lie de la société.

Mais où trouver un guide?

Il ne pouvait s'adresser à William Sandson, ce gentleman très correct et tout à fait select.

Le hasard le servit à souhait.

Un jour qu'il flânait dans Broadway, admirant les splendides étalages des magasins, il se trouva face à face avec le colonel Forster.

Celui-ci le reconnut et l'aborda.

— Bonjour, baron, dit-il; toujours bien portant?

— Merci, colonel, et vous?

— Très bien; j'arrive du Sud. Grosses affaires en train. Que dites-vous de notre pays?

— Charmant, colonel; je n'ai qu'un regret: c'est de n'y être point venu plus tôt.

— N'est jamais trop tard pour bien faire, baron. Et le jeu?... heureux?

— Peuh!... Quelques parties au Reform Club dont je suis membre.

— Pas sérieux, le jeu dans un club... Quand vous voudrez, vous présenterai chez des amis.

— Avec plaisir, colonel, je vous remercie.

— Ce soir, si vous voulez.

— Volontiers.

— Je vous attendrai au bar d'Imperial Hotel à dix heures.

— J'y serai; vous pouvez compter sur moi.

— Au revoir, baron...

— Au revoir, colonel.

— Vous savez, n'oubliez pas de prendre votre revolver, on ne sait pas ce qui peut arriver.

— Merci du conseil; je le suivrai.

— Enfin! soupira Gaston dès que le colonel l'eut quitté.

Le soir, il fut exact au rendez-vous.

Il trouva le colonel buvant une de ces boissons alcoolisées et pimentées dont les Américains ont le secret; il est même à supposer que le colonel n'en était pas à son premier verre, tant il avait le teint illuminé.

Il pérorait au milieu d'un groupe, et, quand le baron entra, il voulut le présenter à ses auditeurs, formalités que Gaston eût volontiers déclinées.

Force lui fut encore d'absorber un cock-tail, puis tous deux sortirent et remontèrent dans une voiture. Le colonel jeta au cocher une adresse que le baron n'entendit pas et le cheval partit au grand trot.

La ville de New-York ne se compose pas uniquement de superbes rues comme Broadway, la rue de la Bourse, la rue de la Banque ou de longues avenues tirées au cordeau, qui se croisent à angles droits, forment des pâtés de maisons — des *blocks* — d'une symétrie parfaite et font ressembler ces quartiers de la grande cité américaine à un gigantesque échiquier.

Comme toutes les grandes villes du monde, New-York a ses faubourgs, ses quartiers hideux, où grouille une population que l'on ne rencontre que là, — rebut de toutes les nations du monde, composé des éléments les plus hétérogènes et les plus disparates, gens sans aveu, épaves jetées sur le sol américain par l'émigration, que l'amour des villes, la crainte du labeur de la campagne a retenues là.

Dans ces quartiers, presque aussi hideux que quelques-uns de Londres, comme White-Chapel, l'ivresse règne en souveraine et l'alcoolisme fait chaque jour des ravages effrayants, au point que l'on a dû créer des hôpitaux pour les ivrognes; chaque vice a son asile: lupanars hantés par des mégères; *saloons* où l'on débite des breuvages sans nom, où le *bowie-knife* est l'"ultima ratio" des buveurs; maisons de jeu où la raison du plus fort est toujours la meilleure, où le revolver est le seul arbitre connu et que les joueurs heureux n'osent quitter qu'en plein jour, de peur d'être assassinés et dévalisés par leurs partenaires malheureux.

Mais, là aussi, le vice a des degrés dans sa hideur et son ignominie: à côté du bouge ignoble, repoussant de saleté, il y a le bouge presque propre; mais celui-ci n'est guère mieux fréquenté que l'autre; si ses habitués sont moins loqueteux, ses meubles plus propres, ses tables moins graisseuses, ils n'en sont pas moins visités par un ramassis de gens sans aveu capables de tous les crimes, bons

Je me sens maintenant pleine de vie.

Après avoir pris le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham

C'est ce que disent des centaines de femmes. Il affermit les nerfs... donne plus d'appétit... un meilleur sommeil... soulage les maux de tête et de dos périodiques... fait mieux endurer les périodes douloureuses.

Si vous ne vous sentez pas aussi bien que vous le voudriez, donnez une chance à ce remède de vous soulager. Achetez-en une bouteille, aujourd'hui, chez votre pharmacien.

à toutes les besognes, sortes d'outlaws, de parias mis hors la loi et la société par leurs semblables, qu'ils soient vêtus de haillons ou qu'ils portent la redingote noire et le chapeau haut de forme.

C'est dans un de ces "dens" que le colonel Forster conduisait le baron de Bonnetterre.

Après avoir traversé une partie de la ville et parcouru un dédale de petites rues étroites et tortueuses, la voiture s'arrêta dans une sorte d'impasse absolument déserte, dont toutes les maisons, hautes constructions de briques, étaient hermétiquement closes.

Forster descendit le premier, paya le cocher et alla frapper à une porte s'ouvrant dans une façade sans une seule fenêtre, semblable à une prison.

Gaston l'avait rejoint et attendait.

Après un instant, la porte s'ouvrit, et une tête ignoble de nègre à la tignasse crépue, aux lèvres lippues, apparut dans l'entre-bâillement.

Sans doute il reconnut Forster, car sa figure grimaça un sourire; mais, à la vue du baron, ses traits se rembrunirent.

— Ce gentleman est avec moi, dit le colonel.

Aussitôt, la porte s'ouvrit toute grande et les deux hommes entrèrent.

Le mur qui donnait sur la rue n'était qu'une muraille de clôture; de l'autre côté s'étendait une cour, et, au fond, une maison de plusieurs étages, dont, à cette heure, toutes les fenêtres étaient brillamment éclairées.

Gaston et son guide traversèrent la cour et pénétrèrent dans une vaste salle, garnie de tables où de nombreux consommateurs buvaient.

Il fut d'abord assez difficile au baron de rien distinguer, tant l'atmosphère était obscurcie par la fumée des cigares qui répandaient une odeur âcre et étouffante.

D'ailleurs, son compagnon ne lui donna pas le temps d'examiner ce qui l'entourait; il l'emmena dans une autre salle ouvrant au fond de la première. C'était une salle de jeu.

La fumée y était presque aussi épaisse, mais les habitués moins nombreux.

Au centre, une grande table étroite tenait toute la longueur de la pièce. C'était la table de jeu. Des bancs, fixés au sol, régnaient dans toute la longueur.

Le long du mur, d'autres petites tables, également garnies de bancs, faisaient le tour de la pièce.

L'arrivée de Forster et de son compagnon ne fut même pas remarquée, et, pendant un instant, Gaston put examiner à son aise la foule des joueurs.

Il y avait là des fermiers du Far-West, reconnaissables à leurs grands chapeaux de feutre et à leurs lourdes bottes; des cow-boys (gardeurs de bétail) vêtus de petites vestes de drap et de culottes de peau encore couverte de poil; d'énormes revolvers pendaient à leurs ceintures et de larges "bowie-knives" étaient posés à côté d'eux sur les tables de jeu.

Des hommes correctement vêtus coudoyaient des êtres vêtus de loques sordides, de vestons déteints, de pantalons effrangés, chaussés de bottes éculées ou de souliers aux semelles feuilletées.

On y parlait très fort, et au milieu des vociférations éclataient des jurons dans toutes les langues.

Quelques femmes, vieilles pour la plupart, erraient de table en table, brutalement évincées par les joueurs.

Au milieu de tous ces hommes à l'air bestial, à la face abêtie par l'ivresse ou animée par la fureur du jeu, Gaston ne se sentait pas très rassuré.

Le colonel Forster s'en aperçut.

— Tant que vous n'aurez pas gagné, il n'y a pas de danger, dit-il à son compagnon; mais si vous gagnez, je serai là; n'ayez aucune crainte.

Ce disant, le colonel emmena Gaston vers le fond de la pièce; une table était libre; les deux hommes s'y installèrent et commencèrent une partie de pharaon.

Après quelque temps, le colonel dit au baron:

— J'imagine que nous ne sommes pas venus ici pour nous dépouiller mutuellement; il eût

été inutile de faire autant de chemin pour cela. Je vais vous choisir un partner, et moi-même j'en chercherai un.

— C'est tout à fait mon avis, répondit le baron.

— Tenez, voici un jeune homme assez bien mis qui arrive; je vais vous l'amener; il aimera mieux jouer avec vous qu'avec un cow-boy.

Quelques instants après, le jeune homme désigné par le colonel était assis à une petite table, en face de Gaston.

— J'entends à votre accent que vous êtes Français, monsieur, lui dit-il.

— C'est vrai, monsieur.

— Jouons donc un jeu français: l'écarté, à un dollar le point.

— Volontiers.

La partie s'engagea.

Gaston fut tout d'abord assez heureux; puis subitement la chance tourna, et il s'aperçut que son adversaire le volait.

Il se garda de rien dire; mais, lui aussi était assez adroit, la partie devint une lutte de ruse et d'adresse qui se termina par la victoire de Gaston.

— Vous êtes plus fort que moi, monsieur, lui dit son adversaire; je suis décavé.

— Eh bien? demanda le colonel qui vint rejoindre Gaston.

— J'ai gagné, colonel; et, si vous voulez, nous partirons.

— C'est que moi, j'ai perdu, et je voudrais bien me refaire.

— A votre aise. Ne puis-je m'en aller seul?

— Cela ne serait pas prudent.

— Je vous dédommagerai, colonel, dit Gaston.

— Alors, partons.

Les deux hommes sortirent, non sans que Forster eût présenté le baron au noir portier, afin qu'une autre fois il le laissât entrer.

Le baron était enchanté de sa soirée, non pas tant pour le gain réalisé, qui était en réalité minime et qu'il avait partagé avec le colonel, mais parce qu'il avait acquis la certitude qu'en cultivant ses petits talents de grec, il était certain de se créer une ressource avec le jeu. C'était, dans sa pensée, comme une poire qu'il gardait pour la soif.

Lorsque le colonel et Gaston se quittèrent, fort avant dans la nuit, ils étaient tous deux les meilleurs amis du monde.

Le jeune baron, avec sa nature perverse et avilie par le vice, éprouvait une sorte de sympathie pour cette espèce d'aventu-

rier, de chevalier d'industrie, qui ne vivait que d'expédients, hardi, entreprenant, capable de tout pour gagner quelques dollars.

— Nous nous reverrons, colonel, lui dit Gaston en le quittant. Je désire faire des affaires, de bonnes affaires; si vous en découvrez quelques-unes dans vos pérégrinations, prévenez-moi: nous les ferons de compte à demi.

— C'est entendu, baron. Je vous avais bien jugé, à bord de l'Amazone, pour un *good fellow* (bon garçon). Vous êtes entreprenant, vous avez de l'argent: à nous la fortune!

A partir de ce jour, et grâce aux relations qu'il s'était créées dans le monde de la finance, Gaston se mit à fréquenter la Bourse et à spéculer prudemment, petitement d'abord, et avec assez de succès.

Puis il augmenta le cercle de ses opérations et spécula sur l'or, sur les grains, sur les denrées, sur les pétroles, sur les fonds publics; en général, il était heureux et gagnait; cependant, de temps en temps, une grosse perte survenait qui emportait une partie des gains précédents.

Néanmoins, le baron de Bonnetterre avait su se faire la réputation d'un joueur heureux et ses bénéfices lui permettaient de soutenir son train de maison très coûteux et son titre d'homme riche à qui tout réussit.

Mais cela ne suffisait pas à son ambition: il voulait faire une grosse affaire qui lui donnât des bénéfices semblables à ceux qu'il avait vu réaliser par d'autres, soit dans les mines d'or, soit dans les exploitations de pétrole, et c'est cette affaire qu'il cherchait, sans pouvoir la trouver.

Cependant, Armande continuait de jouer, avec la même science et le même succès, son rôle de baronne mondaine, adorée et adulée.

Une véritable cour d'adulateurs et de soupirants se pressait autour d'elle. Quelques-uns vraiment épris de ses charmes, d'autres piqués au jeu par ses coquetteries et faisant de sa conquête une affaire d'amour-propre, car nul n'osait mettre en doute l'honnêteté de la baronne de Bonnetterre.

Elle avait su ne jamais commettre la plus petite imprudence, ni jamais prêter le flanc à la médisance, et quand un sou-

pirant se montrait par trop audacieux, elle savait lui faire comprendre qu'il perdait son temps et que toute nouvelle tentative devenait inutile.

— C'est une vertu farouche, disait-on, un dragon de vertu ! cette femme est inattaquable !

Et l'on expliquait cette vertu par l'amour que la baronne avait pour son mari.

Malgré tout, derrière les amoureux éconduits il s'en présentait d'autres, plus ou moins hardis, plus ou moins entreprenants, qui tous étaient reçus de la même façon.

Gaston se félicitait de l'habileté d'Armande.

— C'est décidément une maîtresse femme, pensait-il, et je ne pouvais choisir pour compagne une fille plus capable de servir mes projets. C'est elle qui me fera faire ma fortune.

Deux ou trois ans sa passèrent ainsi, sans amener grand changement dans la vie mondaine du baron et de la baronne.

Leurs relations étaient considérables; ils faisaient maintenant vraiment partie de la haute société de New-York, et nul n'eût songé à mettre en doute la régularité de leur vie, l'honnêteté de leur existence et la solidité de leur fortune.

Les Américains, qui ont l'habitude de tout chiffrer et d'estimer la valeur des gens au chiffre de leur dollars, disaient en parlant du baron :

— C'est un gentleman accompli; il vaut au moins deux cent mille dollars !

VIII

UNE BONNE AFFAIRE

L'époque où se passent les événements que nous racontons, l'exploitation des sources de pétrole, en Amérique, était à ses débuts : il y avait dix ans à peine que les premiers gisements avaient été découverts dans l'Etat de Pensylvanie, et la fièvre du pétrole s'était emparée des Américains, comme jadis la fièvre de l'or de tous les aventuriers du monde, lors de la découverte du précieux métal en Californie.

Tout le monde courait en Pensylvanie, forait le sol et demandait à la moindre percelle de terre le pétrole que souvent elle ne donnait pas.

Des fortunes colossales s'édifiaient en quelques jours, soit par la spéculation sur les ter-

rains, qui atteignaient des prix fantastiques, soit par la découverte d'un *spouting well* ou puits jaillissant, donnant par jour jusqu'à deux mille barils de pétrole.

On comprend dès lors le grand désir qu'avait Gaston d'entreprendre de semblables opérations; mais il hésitait à partir l'aventure.

Il n'était pas homme à aller vivre dans les forêts de la Pensylvanie en vrai squatter et à forer le sol au hasard; c'était une existence trop rude pour lui, accoutumé à la vie facile des villes. Et puis, il redoutait d'entrer en lutte avec les aventuriers de toutes sortes qui, là-bas, se disputaient la possession du sol. C'est une affaire toute faite qu'il rêvait.

Déjà plusieurs fois il s'était ouvert de ses projets au colonel Forster, qui, lui, était bien l'homme qu'il fallait pour une semblable entreprise.

— Trouvez un terrain recelant le pétrole, lui avait-il dit; et moi, je fournirai les capitaux pour l'achat de la terre et les premiers travaux.

Mais cet excellent colonel ne semblait pas partager les idées de Gaston. A la vie rude de *wild catter* (chercheur de gisements), il préférait l'existence plus douce de colonel sans régiment, vivant de jeu et d'autres expédients aussi peu honorables. Néanmoins, sur les instances de Gaston, il promit, et fit même, aux frais du baron, deux ou trois voyages en Pensylvanie, mais sans résultat.

Le baron de Bonneterre désespérait de rien obtenir du colonel Forster et il songeait à s'adresser à un autre, lorsqu'un matin, de fort bonne heure, le colonel se présenta au petit hôtel de la dix-septième avenue.

Gaston, qui était encore couché, fit quelques difficultés pour recevoir le matinal visiteur, mais enfin il se décida.

Il se vêtit à la hâte d'un élégant costume de chambre et descendit dans son cabinet, où il avait donné ordre que l'on fit entrer le colonel.

Celui-ci attendait le baron, mollement étendu sur un superbe divan, fumant délicieusement un excellent cigare.

— Il ne fallait pas vous presser, baron, dit-il sans bouger, quand Gaston entra. J'ai tout le temps; votre divan est parfait, vos cigares exquis, et pourvu que vous me fassiez servir une

bouteille de votre fameux sherry, je suis capable de vous attendre jusqu'à l'heure du déjeuner.

— C'est inutile, colonel. Vous aurez la bouteille de sherry, mais vous allez m'expliquer la cause de votre visite matinale.

Gaston sonna et donna ordre que l'on apportât le sherry, puis il reprit :

— Je vous écoute, colonel.

— Imaginez-vous, mon cher baron, que je crois bien avoir trouvé l'affaire du pétrole que vous cherchez depuis si longtemps.

— Vraiment!... Dites vite.

— Cette nuit, je suis allé au "den" que vous connaissez; j'ai joué et j'ai été assez malheureux; j'ai perdu cinq cents dollars... je veux dire, quatre cent quatre-vingt-dix-neuf, car il m'en restait un dans ma poche et j'allais m'en aller avec lui, quand je vis entrer un homme jeune, qu'à son type et à son costume je reconnus pour un Canadien français. En tout cas, sa timidité me prouva qu'il n'était pas un habitué de nos maisons de jeu.

"Voici peut-être une occasion de me refaire," me dis-je, et j'abordai le nouvel arrivant.

Nous nous installâmes à une table et, en peu de temps, les cent dollars qu'il possédait passaient de sa poche dans la mienne.

— Je vous reconnais bien là, colonel, dit le baron en remplissant le verre de Forster. Mais je pense que ce n'est pas uniquement pour me raconter ce haut fait que vous êtes venu m'arracher au sommeil.

— Certainement, baron; mais je tiens à vous dire les choses par le menu, afin que vous soyez bien fixé... Je veux être damné, baron, si j'ai jamais bu un meilleur sherry que le vôtre, ajouta le colonel en faisant claquer sa langue contre son palais, après avoir vidé son verre. Il faudra que vous me donniez l'adresse de votre fournisseur.

— Avec plaisir; vous me permettrez même de vous en offrir une caisse de cent bouteilles.

— Si vous faites cela, baron, ma reconnaissance pour vous durera...

— Autant que les cent bouteilles, n'est-ce pas ?

— Je voulais dire toujours.

(A suivre)

Incapable de se mettre à genoux

LA NEVRITE LA TOURMENTAIT

En même temps qu'elle nous raconte ce que la névrite lui a fait souffrir et endurer, cette femme dit aussi comment elle s'en est débarrassée : —

"Les Sels Kruschen ont un effet merveilleux contre la névrite, je les ai employés. J'avais tant de douleurs dans les genoux que j'étais incapable de me mettre à genoux. On comprendra ce que cela veut dire, quand on est obligé de faire tout son travail de maison. J'ai commencé à prendre Kruschen, il y a deux mois. Je ne voudrais plus, pour rien au monde, en manquer. Je considère que Kruschen vaut son pesant d'or." — G.M.W.

La névrite, comme le rhumatisme, le lumbago et la sciatique, provient de l'acide urique, dont les dépôts de cristaux aigus comme des aiguilles, durs comme la roche, transpercent les nerfs et causent ces douleurs atroces. Kruschen est un puissant dissolvant de ces cristaux torturants, qu'il transforme en une solution inoffensive, puis les expulse du système, par le conduit naturel — le rein. Kruschen maintient les organes internes si réguliers — empêchent si bien la fermentation des déchets — que les poisons du système, comme l'acide urique, n'ont plus la chance de s'accumuler de nouveau.

Miller's Worm Powder échouent rarement. Elles attaquent immédiatement les vers et les expulsent du système. Elles sont complètes en elles-mêmes, non seulement comme destructrices des vers mais comme remède de haute valeur pour les enfants, elles corrigent les digestions faibles et restaurent le système débilité à la santé sans laquelle la croissance de l'enfant sera retardée et sa constitution affaiblie.

FEMMES DEMANDÉES

Nous avons besoin de femmes ayant une machine à coudre pour coudre pour nous, chez elles. Rien à vendre. Tout ouvrage fait à la machine. Ecrivez à Ontario Neckwear Compagnie, Dépt. 190, Toronto 8, Ont.

Reconnu comme le principal spécifique pour la destruction des vers, Mother Graves' Worm Exterminator a fait ses preuves comme un bienfait partout pour les enfants qui souffrent. Il échoue rarement.



GRATIS

Bagues, montres, caméras, etc., plusieurs autres cadeaux. Demandez 120 paquets de graines

pour vendre à 5c et le catalogue de primes.

ALLEN NOUVEAUTES, St-Zacharie, Qué.

Feuilleton Littéraire du "Samedi"

Le Chemin du Coeur

Par ROSELYNE

No 3 (Suite et fin)

RESUME DES CHAPITRES
PRECEDENTS

Liliane Darny est la fille d'un ingénieur résidant en Indo-Chine qui, s'étant remarié, a laissé sa petite fille en France sous la garde d'une vieille tante. Liliane a dix-huit ans lorsque son père la rappelle près de lui.

Mme Darny souhaite le mariage de Liliane avec François Morvan, son cousin et le secrétaire de l'ingénieur. Mais l'autre secrétaire, Serge Loubanof, plaît davantage à la jeune fille. Au cours d'une promenade à la campagne Liliane est enlevée par des bandits.

VI

— Tu devais un peu prévoir ce dénouement, Liliane, fit l'entrepreneur. Ne sois pas triste...

— Alors, que décidez-vous ? demanda M. Loubanof.

Liliane glissa son bras sous celui de son père et faisant signe à son fiancé de les suivre, elle entraîna les deux hommes vers le fumoir où se trouvaient Mme Darny et Marcel Chartier :

— Papa, dit-elle, il faut que Manette et vous fixiez la date officielle de mes fiançailles ; vous donnerez une grande fête, et puis...

— Et puis ?

— Eh bien, nous parlerons de la date de mon mariage, acheva la jeune fille. Je préfère me trouver en France en juillet et août... Serge aussi... alors, voyez...

— Vous voulez vous marier dans cinq semaines ! s'écria Mme Darny.

— Oui, Manette... Dans un mois même, si vous préférez, répondit Liliane en riant.

M. Darny attira sa fille dans ses bras :

— Bien, ma Lili, déclara-t-il. Qu'il soit fait comme tu le désires !

Quelques instants plus tard, Liliane accompagnait son fiancé jusqu'au seuil du jardin.

— Merci, mon amour, murmura le Russe dont les yeux avaient des lueurs joyeuses.

* * *

Pour fêter les fiançailles, M. et Mme Darny donnèrent un grand dîner suivi d'un bal et Liliane reçut tellement de félicitations et de vœux de bonheur qu'elle dit tendrement à M. Loubanof :

— Si tous ces souhaits sont sincères, nous serons forcément heureux, n'est-ce pas, Serge ?

Lorsque Simone Chauveau put arriver jusqu'à Mlle Darny, elle l'embrassa en lançant malicieusement :

— Ah ! Liliane, vous n'avez pas été longue à découvrir votre deuxième soupire ! Vous me jouiez la comédie en insistant pour que je vous le nomme. Je comprends pourquoi vous protestiez lorsque je parlais de M. Morvan... Ce pauvre exilé !... A propos, avez-vous de ses nouvelles ? C'est égal, il a pris votre choix au tragique... Que dit Mme Darny de votre mariage ?

— Ma belle-mère me paraît contente, répondit la jeune fille, contrariée par les paroles de son amie. Quant à M. Morvan, vous vous étiez trompée, Simone, il n'a jamais pensé à moi !

Et elle changea de conversation.

Dans le courant de la soirée, Mlle Darny cherchait son fiancé, qui l'avait quittée depuis un long moment, lorsque M. Chartier lui apprit qu'il l'avait vu entrer dans son bureau quelques instants auparavant.

— Comment ? Serge s'occupe d'affaires un soir comme celui-ci ! s'écria Liliane. Je vais le gronder !

D'un pas alerte elle se dirigea vers l'endroit indiqué ; mais comme elle arrivait près de la porte, elle s'arrêta surprise : son fiancé n'était pas seul, car elle entendait un bruit de voix. Devait-elle entrer ? Si M. Loubanof avait quitté la fête, ce ne pouvait être que pour un motif

sérieux, elle le dérangerait peut-être. Mais de quoi parlait-il ?

— Alors, c'est entendu, cher monsieur, vous renouvelerez mon prêt et vous me consentez une nouvelle avance ? fit à ce moment la voix du Russe.

— C'est que vous me demandez une somme énorme, répondit son interlocuteur.

— Le fiancé de la fille du "nabab" vous inspire-t-il moins de confiance que le simple secrétaire ? ironisa Serge. J'ai toujours payé jusqu'à présent et bientôt je n'aurai plus besoin de vous pour réaliser mes caprices !

— C'est vrai... Je vous félicite d'ailleurs, mon cher, vous aurez une femme charmante...

— Et surtout fort riche, laissez tomber Serge Loubanof. Vous me faites rire avec votre beauté... Je ne vois que la fortune, moi, il n'y a que cela pour être heureux !

En entendant cette cynique déclaration de l'homme à qui elle avait donné son cœur, Liliane trembla et dut s'appuyer au mur pour ne pas tomber. Il lui semblait qu'un manteau de glace s'était abattu sur ses épaules. La gorge contractée, elle aurait voulu fuir, mais elle en était incapable. Elle restait là, immobile, comme paralysée.

Les paroles impudentes résonnaient à son oreille, ainsi que le rire des deux personnages invisibles.

— Vous avez eu de la chance, déclarait l'interlocuteur de Serge. Et vous avez su prendre la pie au nid !

— Oui, quelques soupirs mélancoliques ont eu raison de la belle, fit légèrement le Slave. Il faut si peu de chose pour troubler un jeune cœur. Mais nous ne pouvons pas rester ici, mon cher, je dois reprendre ma corvée de fiancé !

Cette fois, Mlle Darny eut un sursaut. Elle ne voulait pas être surprise dans ce couloir et surtout se trouver devant le misé-

rable qui parlait d'elle d'une façon si cavalière.

Où étaient ses doux serments, ses tendres promesses, les paroles câlines que prodiguait si bien la voix caressante du Russe ?

Ainsi donc l'argent, l'odieuse argent dont elle n'avait pas voulu connaître la tyrannie, il n'y avait que cela qui l'intéressait, lui ! Il n'avait vu en elle que la riche héritière, la fille du "nabab".

Elle se retrouva dans sa chambre où ses pas l'avaient portée machinalement, et, lorsqu'elle se vit dans la glace, elle ne se reconnut pas. Son visage était livide, ses yeux hagards, ses boucles dépeignées. Sa robe blanche, ornée de fleurs apportées par Serge, lui fit l'effet d'un linceul. Elle arracha les orchidées de son épaule et de sa ceinture et les écrasa sur pied.

Ce geste violent eut le résultat de faire couler ses larmes et quelques instants plus tard, étendue sur le lit cambodgien qui lui plaisait tant, la riche héritière du "nabab" n'était plus qu'une pauvre fille secouée de sanglots.

Sans qu'elle s'en aperçut, sa porte fut heurtée, puis entr'ouverte doucement par sa femme de chambre. Mais devant le spectacle inattendu, la jeune Siva courut bien vite prévenir Mme Darny.

Peu après, celle-ci pénétrait dans la chambre de la jeune fille sans que celle-ci, prostrée, fit un mouvement :

— Liliane... êtes-vous souffrante ? demanda Manette en posant sa main sur l'épaule de sa belle-fille.

Puis, comme Liliane ne répondait pas, elle saisit entre ses mains la tête blonde et l'obligea à se tourner vers elle.

— Oh ! Lili... s'écria-t-elle avec une angoisse soudaine dans la voix. Tu pleures ? Qu'as-tu donc, mon enfant ?

A ce tutoiement imprévu, à l'affection qui vibrerait dans chaque mot, Mlle Darny ne put résister et elle commença à s'épancher :

— Oh! Manette, gémit-elle en posant son visage sur l'épaule tendrement maternelle, si vous saviez...

— Parle, chérie, murmura doucement Mme Darny en resserrant son étreinte :

— Serge, bégaya la jeune fille.

— Eh bien?

— Il ne m'aime pas, Manette! Il n'a vu que la fortune que je lui apportais... Il se moque de moi. Rien ne l'intéresse que l'argent... Ah! Manette, que je suis malheureuse!

Et Liliane se mit à sangloter dans les bras de sa belle-mère :

— Le misérable ! murmura sourdement cette dernière. Mais qui t'a dit? Comment as-tu appris cela?

D'une voix entrecoupée, la fille du nabab fit le récit de sa triste surprise et conclut :

— C'est fini. Je ne veux plus le voir, Manette! Je le déteste! Si je me retrouvais devant lui, ce serait pour lui jeter mon mépris à la face... Ah! Manette, je l'aimais tant!

— Ma pauvre Lili! fit la jeune femme compatissante. Calme-toi... Réfléchis ou plutôt tâche de ne penser à rien... Ce soir, je vais t'excuser auprès de nos invités en prétextant un malaise subit. Je reviendrai près de toi le plus vite possible!

Après un long baiser, elle sortit de la chambre.

Restée seule, Liliane se remit à pleurer, mais en même temps elle pensait avec remords que jusqu'à présent elle avait méconnu la seconde femme de son père. Elle admirait malgré elle sa générosité. Pas un reproche, pas un sous-entendu, pas un odieux : "Je le savais!" ou bien : "Je l'avais prévu!" Rien! Sa belle-mère l'avait consolée comme l'aurait fait sa chère tante Annette.

Au milieu de ses pleurs, elle perçut le bruit décroissant de la fête, qui prenait fin puisque l'intéressée n'était plus là. Les départs successifs lui étaient annoncés par l'appel des chauffeurs et des conducteurs de pousse. Bientôt tout le monde serait parti... Serge s'inquiétait-il d'elle?

La pensée de celui qu'elle avait tant aimé lui causa une nouvelle crise de larmes, mais

c'était sur elle qu'elle pleurait, car elle ne ressentait plus qu'un profond mépris pour celui qui l'avait trompée de façon si vile.

VII

La découverte de la fausseté de M. Loubanof eut une répercussion non seulement sur le cœur de Liliane, dont il tarissait l'amour à sa source, mais sur toutes ses croyances de jeunesse, sur tous ses enthousiasmes.

— Simone aurait-elle dit vrai? pensait-elle. Un mariage d'amour serait-il une chose impossible?

Le choc avait été si rude qu'elle avait attribué à tout le monde les vulgaires calculs d'un seul homme, et de ce jour elle envisagea l'avenir sous ses couleurs les plus sombres.

Elle avait, sans hésiter, rendu sa parole à Serge et comme il insistait pour connaître le motif de ce revirement, elle lui avait dit d'un ton ironique :

— S'il faut peu de choses pour prendre le cœur d'une jeune fille, il faut aussi peu de choses pour qu'elle découvre la vérité sous les soupirs mélancoliques et les paroles fleuries! Lorsque vous aurez trouvé une autre héritière, parlez moins fort de vos sentiments réels, monsieur Loubanof!

Et, sans vouloir écouter les protestations du Slave, elle lui avait tourné le dos d'un air méprisant.

Pendant plusieurs jours elle s'enferma dans une douleur d'autant plus accablante, que ce fut une douleur sans larmes.

A ce moment-là, comme son père s'était séparé de M. Loubanof en lui donnant une indemnité de congédiement qui suffisait juste à couvrir ses dettes, elle pensa tout à coup qu'elle trouverait un dérivatif dans le travail.

C'est ainsi qu'un matin elle fit part de son désir à Marcel Chartier, sur qui reposait maintenant tout le secrétariat, et lorsque M. Darny fit appeler l'ingénieur, ce fut sa fille qui se présenta :

— Je me suis raisonnée, papa, dit-elle bravement. Il n'y a pas à discuter : mon cœur et ma vie sont brisés, je le reconnais avec lucidité. Mais, est-ce courageux de ma part de rester, comme je le fais depuis quelques jours, écrasée par le chagrin? Est-ce de la résignation? Non, c'est de

la passivité... Et M. Loubanof ne vaut pas tant de regrets. Permettez-moi donc de m'occuper chaque matin de vos affaires. M. Chartier me mettra peu à peu au courant. Mes soirées resteront à Manette comme par le passé, car il ne faut pas qu'on croie que je pleure ce vilain monsieur qui vous a quitté.

L'homme d'affaires acquiesça à tout ce que Liliane lui demandait; il était vraiment heureux de lui voir prendre cette attitude :

— Entendu, mademoiselle, dit-il gaiement.

Mais la tâche la plus désagréable pour la jeune fille, ce fut d'apprendre la mauvaise nouvelle à Mlle Siraux.

En quelques mots, elle fit part à sa tante de la rupture de ses fiançailles et elle conclut :

"Maintenant je ne crois plus aux sentiments désintéressés, tantine, je n'aimerais plus jamais : j'ai trop souffert! Je veux garder mon cœur pour mon père, pour vous, et pour Manette qui s'est montrée si bonne pendant cette terrible crise. Ah! si vous voulez venir à Saïgon, tante Annette, il me semble que je retrouverais ma joie d'antan. Vous seriez la bienvenue, je vous assure, et vous rendriez votre Lili si heureuse, tantine!"

"Je sais ce que vous allez dire : si je m'ennuie de vous, je n'ai qu'à reprendre le bateau! Mais je ne peux pas partir, tante Annette! Papa ne serait pas content, il croirait que je quitte l'Indochine par désespoir. Et puis, je ne sais pas pourquoi, mais il me semble que je tiens à rester ici. Donc, il faut que ce soit vous qui veniez! Vous verrez votre Liliane dans ses fonctions de secrétaire chaque matin et je crois que je ne m'en tire pas mal du tout, puisque papa ne paraît pas chercher un autre collaborateur."

En écrivant cette phrase elle s'arrêta tout à coup. Elle venait de penser à François Morvan. Elle revit l'expression à la fois tendre et triste de son regard lorsqu'il avait pris congé d'elle.

— Pauvre garçon! murmura-t-elle.

Le lendemain, elle s'informa de lui auprès de sa belle-mère.

— François est toujours à Xien-Luang, répondit simplement Mme Darny.

Liliane n'insista pas, mais peu après elle demandait au secrétaire de son père des détails sur cette localité.

LA TOUX S'EN VA

SEULEMENT AVEC LA CAUSE

Ne vous attendez pas à autre chose qu'à un soulagement temporaire, si vous prenez un remède contre la toux contenant du chloroforme ou une drogue quelconque. Pareil remède arrête les picotements dans la gorge, mais momentanément seulement, en engourdissant les tissus bronchiaux.

Pertussin est un remède contre la toux simple, sûr et efficace. Il est fait exclusivement d'une herbe médicinale, le thym. Il stimule les sécrétions naturelles de la gorge, détache le flegme et calme les tissus enflammés. Pertussin ne contient positivement aucune drogue nocive. Il est prescrit par les médecins du monde entier contre la coqueluche des enfants et contre les toux des adultes. Ne nuit pas à la digestion.

Ne négligez pas une toux, chez vous ou chez vos enfants. Procurez-vous une bouteille de Pertussin—elle pourra vous épargner bien des inquiétudes plus tard. Chez les pharmaciens. Ecrivez à Pertussin Limited, 256, avenue Atlantique, Montréal, et une bouteille d'essai vous sera envoyée gratis.

—Xien-Luang est un village du Haut-Laos, expliqua Marcel Chartier. M. Darny y exploite une mine d'étain qui s'annonce comme la plus riche de ses entreprises, mais aussi la plus dangereuse. Personne n'y résiste! La solitude vous tue autant que la chaleur, les moustiques et la fièvre. Vous me voyez, moi, mademoiselle, j'y suis allé, mais je n'ai pas pu y tenir et cependant je vous assure que j'avais, que j'ai encore la volonté de faire, non pas fortune, mais de rendre la vie agréable à ma femme et à mon fils...

— C'est vrai, je me rappelle maintenant, murmura Darny. Vous êtes revenu malade, n'est-ce pas?

Le secrétaire leva les yeux sur son interlocutrice.

En une seconde, il revêcut l'entretien qu'il avait eu avec François Morvan à son retour de cet enfer, il songea à la dette de reconnaissance qu'il avait contractée ce jour-là. Combien, à la place du secrétaire, eussent simplement fait congédier celui qui avait déserté son poste.

Il eut l'intuition qu'il avait l'occasion de s'acquitter envers celui qu'il considérait comme son bienfaiteur :

— A vous je dois la vérité, mademoiselle, déclara-t-il d'une voix où perçait une profonde émotion. J'ai quitté Xien-Luang parce que, je vous l'ai déjà dit, la vie qu'on y mène y est terrible, intenable pour un homme seul. Je suis resté une fois quarante-deux jours sans nouvelles, au milieu de difficultés sans nombre, malade, trahi, harcelé, envahi par la peur... je croyais devenir fou! Alors, je suis venu ici apporter ma démission... Je

Un Roman d'Amour ex-tra-or-di-nai-re

LES FIANCÉS D'ANGKOR

par DYVONNE

Si le ROMAN complet
qui paraît dans

LA REVUE POPULAIRE
DE JANVIER

n'était pas réellement ex-tra-or-di-nai-re, la direction de cette revue n'oserait pas, par crainte des critiques, l'annoncer comme tel.

Il n'en a pas paru d'aussi beaux, depuis longtemps, dans aucune revue du monde.

Achetez donc

LA REVUE POPULAIRE
DE JANVIER

pour y lire

LES FIANCES D'ANGKOR

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou 75 cents pour 6 mois (Etats-Unis: \$1.75 pour 1 an ou 90c pour 6 mois) d'abonnement à la *Revue Populaire*.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____

POIRIER, BESSETTE & CIE limitée
975, rue de Bullion, Montréal, Canada

n'avais que cela à faire, puis-que je n'étais pas à la hauteur de la tâche qui m'avait été confiée. Or, j'ai eu la chance d'être reçu par François Morvan qui, au lieu de m'accabler, a écouté mes excuses et a compris la crise que j'avais traversée: "Restez ici, m'a-t-il dit, j'irai prendre votre place." C'est un noble cœur, n'est-ce pas, mademoiselle? Cet homme mérite d'être heureux... et cependant il ne l'est pas! J'ai lu tant de tristesse dans ses yeux. Ses lettres sont pleines de mélancolie. Quel immense chagrin a-t-il dû éprouver pour aller s'enterrer vivant là-bas! Car il n'y était pas forcé... Sur le moment, il m'a dit qu'il n'y avait personne à envoyer à ma place. Depuis, j'ai appris qu'il ne tenait qu'à lui d'y faire envoyer qui il aurait voulu. Pour un ingénieur en second, c'eût été de l'avancement. Pour lui, c'était l'exil! Je lui ai écrit l'autre jour que j'étais prêt à lui rendre son poste, car ma santé est rétablie... Et même, à ce sujet, mademoiselle... ne pourriez-vous le faire rappeler par M. Darny?

Liliane écoutait, comme dans un rêve, les confidences de Marcel Chartier. Elles lui montraient sous un jour nouveau le cousin de sa belle-mère. Elle devinait maintenant pourquoi il était parti: il ne voulait pas assister au triomphe de Serge. C'était pour ce Russe fourbe et vénal qu'elle avait dédaigné ce garçon loyal et bon, généreux et sincère. Même déçu et chagriné, en partant il avait encore voulu accomplir une bonne action.

— Si vous saviez ce que c'est que le poste de Xien-Luang! reprenait Marcel. Eh bien, Morvan ne s'en plaint pas. Tenez, mademoiselle, lisez sa dernière lettre!

En même temps, il déposait devant son interlocutrice une feuille de papier couverte d'une écriture serrée.

Mlle Darny parcourut rapidement la première page où il était surtout question d'affaires, mais aussitôt le ton changea:

"J'ai reçu votre bonne lettre, écrivait François, je suis très content des nouvelles que vous me donnez. Et puis, grâce à vous, il me semble que je ne suis pas complètement oublié. Le tableau que vous me faites de votre soirée du 28 avril, m'a donné une vision très nette de ce que j'ai quitté. Vous feriez un excellent peintre, car vous

n'avez pas oublié un détail de la toilette de Mlle Darny. En effet, cette robe rose que je n'ai pas connue, devait s'allier à merveille avec son visage resplendissant de joie. Puisse l'avenir ne pas lui enlever ce rayonnement!"

Le papier trembla entre les doigts de Liliane, mais elle fit peu attention au reste de la lettre.

— "Cette robe rose que je n'ai pas connue", se répétait la jeune fille après avoir quitté le bureau. Ainsi donc, il remarquait mes toilettes! Il collectionne les souvenirs de moi... Quelle nostalgie il semble y avoir dans ces quelques mots!... Cette robe rose que je n'ai pas connue... Pauvre Morvan! Lui aussi il souffre!

Le lendemain, elle parla en effet à son père de faire revenir François, mais par une sorte de pudeur, elle parla en même temps d'un voyage en France.

— Nous ne pourrions aller à Paris que si M. Morvan était ici, papa, dit-elle. Je me demande même comment vous laissez votre meilleur collaborateur dans ce coin dangereux et malsain! Je vais dire à Manette d'intercéder en faveur de son cousin.

— Et si c'était Morvan qui ne voulait pas revenir, Lili, que dirais-tu? répliqua M. Darny en la regardant attentivement.

La jeune fille resta décontenancée:

— Je n'avais pas prévu cette objection, fit-elle, rêveusement.

Les semaines passèrent. Liliane était devenue une secrétaire modèle et peu à peu elle reprenait ses habitudes joyeuses. Un matin, en allant au bureau, elle se surprit à fredonner. Elle s'arrêta net:

— Ça, par exemple! marmonna-t-elle.

Elle évoqua le chagrin qui avait bouleversé sa vie trois mois plus tôt et, chose curieuse, l'image de Serge ne lui revint qu'incertaine et affaiblie. Elle ne parvint pas, en dépit de ses efforts, à en retrouver le profil de médaille, ni l'expression caressante des yeux mi-clos. Le beau visage ne lui apparaissait plus qu'à travers un brouillard, comme un portrait à demi effacé par les années.

Etait-il possible qu'un tel détachement se fût ainsi produit en elle?

Elle n'eut pas le temps de poursuivre son examen de con-

science, car Chartier arrivait avec des papiers:

— Avez-vous des nouvelles de Xien-Luang? demanda aussitôt Mlle Darny.

Le visage de Marcel s'assombrit:

— Non, rien, dit-il.

— Cela fait plus de trois semaines, n'est-ce pas? interrogea encore la jeune fille.

Sur un signe affirmatif, elle reprit son rapport et les deux secrétaires travaillèrent plusieurs heures presque sans rien dire.

La joie de Liliane s'était envolée et au déjeuner elle montra une physionomie soucieuse.

— Qu'as-tu, Lili? fit M. Darny. Je croyais t'avoir entendue chanter, ce matin?

— C'est vrai, répondit la jeune fille, j'étais très gaie!

— Alors?

— Eh bien, ce sont les affaires qui ne vont pas, "patron", dit-elle avec un entrain forcé. J'attendais un rapport qui n'est pas venu...

— Celui de François, sans doute? insinua Mme Darny. Moi aussi, je suis inquiète. Jamais il ne m'a parlé de sa santé dans ses lettres, mais l'écriture de la dernière était irrégulière, comme si sa main tremblait en écrivant! Une écriture d'homme fiévreux... Que sais-je, moi!

— Voulez-vous que j'envoie quelqu'un là-bas? proposa le "nabab".

— Les deux courriers se croiseraient peut-être, objecta Mme Darny. Attendons quelques jours!

Dans l'après-midi, Liliane rejoignit sa belle-mère:

— Manette, dit-elle, pouvez-vous me montrer la lettre de M. Morvan?

La jeune femme hésita un instant puis, ouvrant un tiroir, elle prit une enveloppe qu'elle tendit à sa belle-fille:

— Tu connais depuis longtemps les sentiments de François à ton égard, déclara-t-elle. Je ne trahis donc aucun secret!

Déjà, Mlle Darny déplaçait le papier:

"Oh! Manette, elle m'est à la fois agréable et pénible, la nouvelle que vous m'annoncez! Mon premier mouvement a été joyeux: Serge méritait si peu un tel trésor de jeunesse, de beauté et d'intelligence, que de savoir son hypocrisie démasquée

m'a ravi! Mais aussitôt j'ai pensé au chagrin, au désespoir de Mlle Darny, et j'ai souffert avec elle de la perte de ses illusions. Je sais qu'il est préférable que cette découverte ait eu lieu avant le mariage, je dirai même que c'est heureux! Mais combien cela a dû lui être dur! Pauvre petite! Je sacrifierais volontiers ma part de bonheur pour qu'elle soit heureuse, vous le savez, et je ne puis rien pour elle, pas même lui écrire un mot d'affec-

tion auquel je ne suis pas autorisé et qui, d'ailleurs, ne ferait peut-être que rouvrir la plaie. Est-elle triste, dites, Manette? On dit que le mépris tue l'amour est-ce le cas? Je suis enchanté pourtant d'apprendre qu'elle s'est rapprochée de vous. Vous la consolerez, vous si bonne aux malheureux! Parlez-moi beaucoup d'elle, n'est-ce pas, ne craignez pas de me peiner en me disant la vérité: je n'ai plus de cœur, il est resté à Saïgon!

"Je baise respectueusement votre main consolatrice.

F. MORVAN."

Une émotion profonde étreignit Liliane. De plus en plus, elle découvrait en François des sentiments élevés et une richesse d'âme insoupçonnée:

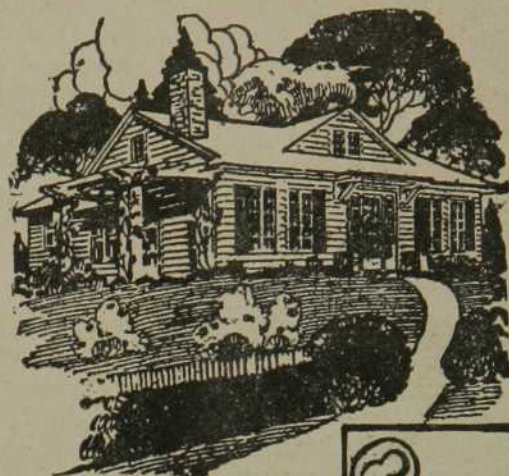
— Ah! Manette, comme j'ai été aveugle, murmura-t-elle d'une voix troublée.

— Tu ne savais rien de la vie, ma Lili, répondit doucement

\$2,000.00 GRATIS!

Trouvez la clef qui ouvre cette maison!

Voici 19 clefs. A vrai dire, elles se ressemblent toutes, examinez-les attentivement. 18 sont exactement pareilles, tandis qu'UNE, une seule, est différente. Pouvez-vous trouver cette clef différente?



IDÉES Cette différence peut être dans la grandeur, la forme, ou même dans les coches. Ainsi étudiez chaque clef attentivement et si vous trouvez la CLEF qui est différente de toutes les autres, envoyez le numéro TOUT DE SUITE. Vous pouvez alors devenir le gagnant d'un Sedan Buick sans que ça vous coûte un seul sou de votre argent.

OU GAGNEZ \$2,000. EN ARGENT

Vous ferez votre choix entre un beau SEDAN BUICK, 8 cylindres ou \$2,000.00 en ARGENT. Cette occasion est unique. Agissez tout de suite, et voici pourquoi. —

\$900. en argent extra pour la promptitude

Je vous paierai \$900.00 en argent extra pour la promptitude si vous m'envoyez la bonne réponse et gagnez le premier prix. 100 prix d'une valeur de plus de \$5,000.00 seront donnés gratuitement. Répondez vite.

VOUS NE POUVEZ PERDRE Toute personne qui prendra une part active dans ce concours sera récompensée. Trouvez la CLEF différente des autres et envoyez-moi votre réponse avec le coupon ci-bas. Mme H. Boileau, demeurant au numéro 7448, rue Chateaubriand, Montréal, a gagné un Graham Paige d'une valeur de \$2,478.00, M. C. Mauborgne, 5438, Ste-Julie, Montréal, un Chevrolet Coach 8, de \$995.00, Mme J. A. Renaud, St-Léonard de Port Maurice, P.Q., un Willis-Knight de \$895.00, Mlle E. Ruest, Sayabec, P.Q., un Willis-Knight de \$895.00 et des centaines d'autres. C'est maintenant votre tour. Trouvez la CLEF différente et envoyez-moi le numéro TOUT DE SUITE.

G. RENAUD, Secrétaire,
279, Ste-Catherine Est, MONTREAL.

COUPON

Pour moi la clef portant le numéro est différente des autres. Répondez-moi tout de suite et dites-moi ce que j'ai gagné.

Le Samedi
NOM
ADRESSE
VILLE

VOUS QUI TRAVAILLEZ

N'oubliez pas qu'une santé robuste est indispensable pour bien remplir votre position et la conserver. Si vous éprouvez des douleurs périodiques, si vous êtes faible et nerveuse, employez sans tarder les

PILULES FEMOL

elles vaincront votre mal et vous assureront force et santé.

En vente partout \$1.00 la boîte Brochure médicale gratuite

INSTITUT CAZO (SA)
Place Royale
Montréal

PILULES FEMOL

Mme Darny. Tu t'es laissé prendre aux premiers beaux yeux... aux premiers compliments... aux premières promesses ! Et puis, par malheur, tu avais rencontré un comédien de premier ordre...

— Comme vous êtes généreuse, Manette! interrompit la jeune fille. Car il y a autre chose... et vous le savez bien : je ne voulais pas un mari choisi par vous... et j'ai été bien punie!

La femme du "nabab" attira Liliane dans ses bras :

— Oublie ce cauchemar, chérie, dit-elle, il n'y a rien de perdu! Le jour où tu aimeras vraiment, tu riras de ta mésaventure avec Serge Loubanof. L'amour comporte la tendresse, la confiance, l'admiration même, et je ne parle pas des avantages physiques ! Si on désire vraiment le bonheur, on ne bâtit pas une vie sur un beau visage, pas plus que sur l'argent, mais sur une affection profonde, capable de résister aux épreuves possibles.

Liliane cacha son visage pour mieux voir, au-dedans d'elle-même, le coin de son cœur qui venait de s'éclairer tout à coup :

— Manette, murmura-t-elle, il m'a fallu souffrir pour voir clair en moi. Je vous le redis encore : comme j'ai été aveugle!

— Alors, nous bénirons ta douleur, qui t'a ouvert les yeux, répondit Mme Darny en enveloppant sa belle-fille d'un regard affectueux.

VIII

Deux jours passèrent encore sans apporter de nouvelles de François Morvan. Le troisième jour était un dimanche, Mme Darny proposa une promenade matinale à Liliane et la pressa

si bien que la jeune fille n'eut pas le temps de passer au bureau voir Chartier comme elle en avait l'intention.

La journée passa encore sans que Mlle Darny rencontrât le secrétaire, mais le lundi de très bonne heure elle se précipita à leur bureau commun.

Marcel n'y était pas encore.

Peu après, entendant un bruit de pas, la jeune fille courut à la porte et se trouva devant son père :

— Déjà levée, Lili? fit affectueusement celui-ci. Alors, au travail, mademoiselle ! Nous sommes seuls ce matin : Chartier est souffrant!

Liliane n'hésita pas longtemps. Une question lui brûlait les lèvres :

— Toujours sans nouvelles de M. Morvan? demanda-t-elle.

— Toujours ! Si dans trois jours je n'ai rien reçu, j'irai moi-même voir ce qui se passe, répondit le nabab.

— Vous m'emmènerez, papa? s'écria instinctivement la jeune fille.

Aussitôt elle rougit, car son père avait glissé vers elle un regard malicieux :

— C'est impossible, Liliane, dit-il après un temps. D'abord, qui s'occuperait des affaires, puisque Chartier est malade ? Et puis, c'est un déplacement, tu sais ! Lorsque tu voudras y aller ce sera presque aussi long et beaucoup plus compliqué que pour aller en France ! Les bateaux sont lents sur le Mékong et peu confortables et puis...

— Quand pourrons-nous avoir un courrier maintenant ? interrompit Mlle Darny.

En même temps, elle prenait l'indicateur des messageries fluviales pour y chercher les dates des voyages.

— Laissons cette question, Lili, fit vivement M. Darny. Veux-tu voir ces papiers et faire répondre immédiatement ? Je regrette de te bousculer, chérie, mais j'ai tant à faire!... J'aurai

besoin de toi ce soir aussi, veux-tu bien ?

Le travail absorba tellement la jeune fille qu'elle n'eut guère le temps de penser à M. Morvan ni au secrétaire, dont la maladie se prolongeait.

Le mercredi après-midi, peu après la sieste, comme elle se dirigeait vers le bureau de son père, elle se trouva tout à coup devant Marcel Chartier qui courait, la physionomie bouleversée :

— Nous le sauverons, dites, mademoiselle ? s'écria celui-ci sans même la saluer. Il est impossible qu'il meure, n'est-ce pas ? Oh ! ce voyage... Si vous saviez ! Et toujours dans sa fièvre il répétait votre nom...

— Que voulez-vous dire ? interrompa Liliane d'une voix blanche.

Derrière le petit groupe, Mme Darny accourait, les traits crispés par l'anxiété. L'émotion de sa belle-fille ne parut pas l'étonner :

— Viens, Lili, dit-elle en l'entraînant vers le salon.

— Qu'y a-t-il donc, Manette ? Quel est ce mystère ? Qui a la fièvre ?

Marcel Chartier, demeuré seul, avait entendu la question :

— Oh ! murmura-t-il, Mlle Darny ne savait rien !

Pendant ce temps, Manette avait fait asseoir la jeune fille auprès d'elle :

— Liliane, dit-elle d'une voix grave et tendre, depuis quelques jours nous t'avons caché quelque chose. Samedi, ton père avait envoyé Chartier à Xien-Luang...

— Comment?... comment ?... et il est déjà revenu !

— Ecoute-moi, chérie ! C'est en avion que Chartier est parti. Il n'a fallu que quelques heures de vol, pour gagner le Laos, et à terre ensuite il a fait le trajet à marches forcées. Il a claqué plusieurs porteurs tant il avait hâte d'arriver. Il était temps, tu sais ; une nuit de plus, sans dou-

te, et ce pauvre François aurait été perdu. Il a fallu deux jours pour le transporter à bord de l'hydravion qui s'était posé sur le Mékong. Maintenant... il est ici...

Mlle Darny ne cachait pas son émotion :

— Pourquoi ne m'avez-vous rien dit ? reprocha-t-elle doucement.

— Ton père l'a voulu ainsi... pour t'éviter l'angoisse de l'attente !

— Puis-je le voir... fût-ce de loin, Manette ? supplia Liliane. Que je sois certaine qu'il est vivant !

— N'as-tu pas entendu Chartier ? répondit la jeune femme. François vit, crois-moi... Le médecin est près de lui.

— Je veux le voir, Manette, répéta Liliane. Ne me refusez pas cette faveur !

Mme Darny finit par céder à ces supplications ; peu après le départ du docteur, elle entra ouvrait la porte de la chambre où l'on avait amené François Morvan.

Sous le moustiquaire, le malade reposait, mais la jeune fille reconnut à peine son visage amaigri où les yeux cernés creusaient un trou d'ombre :

— Comme il a dû souffrir ! murmura-t-elle.

Fut-ce ce chuchotement qui frappa ses oreilles ? Le malheureux tressaillit soudain.

— Liliane ! gémit-il dans sa fièvre.

Mlle Darny, défaillante d'émotion, tomba dans les bras de sa compagne :

— Qu'il guérisse, dites, Manette!... Et puis, vous lui direz...

— Je lui dirai que tu lui ordonnes de vivre, promet Mme Darny.

* * *

Peu à peu la température s'abaissa, elle n'eut plus de ces courbes redoutables qui désolaient la jeune fille. Puis le jour vint où il fut question de convalescence et le médecin fixa la date à laquelle François pourrait quitter la chambre.

L'approche de cet événement tant attendu amena un bouleversement profond dans l'âme de Mlle Darny. Réfugiée dans le jardin, elle réfléchissait à l'entrevue du lendemain.

Que retrouverait-elle dans les chères prunelles grises qu'elle avait vues si tristes et en même temps si tendres ?

A ce moment une ombre s'interposa entre elle et la table.

Les Gagnants de nos Mots Croisés

VOICI LES NOMS DES CINQ GAGNANTS DU PROBLEME No 56.
PARU DANS "LE SAMEDI" DU 7 JANVIER

M. PAUL E. DEMERS, 511, rue Bonsecours, Montréal.
M. NOEL WILHELMY, St-Vincent-de-Paul, P. Q.
Mlle OLIVETTE MORISSETTE, Ste-Anne de Beaupré, P. Q.
Mme G. CHOQUETTE, 5675a, rue Chabot, Montréal.
M. ERNEST MERCIER, 20, rue Laliberté, Québec, P. Q.

Levant la tête, elle aperçut devant elle François Morvan qui, chancelant, appuyé sur une canne, faisait ses premiers pas et qui se tournait vers elle avec un pauvre sourire. Pourquoi s'était-il levé dès ce soir?

Mais du premier coup elle vit luire, au fond de ses yeux cernés d'une meurtrissure sombre, un tel rayon d'espérance et de joie, qu'aussitôt la jeune fille comprit : Manette avait parlé, point n'était besoin de chercher des mots ni des attitudes, le convalescent savait qu'il était aimé et c'était cela sans doute qui lui avait donné la force de venir jusqu'à elle.

D'un bond elle se dressa, prise à son tour d'un tremblement qui la laissait sans force, enveloppant d'un doux regard celui qui lui était devenu si cher. Comme ses vêtements flottaient sur son corps amaigri ! Comme son visage hâlé portait les traces de la fatigue, de la douleur et de la maladie ! Et tout cela parce qu'elle n'avait pas su, pas voulu comprendre le prix de ce cœur vaillant et tendre.

— François ! fit-elle dans un souffle, en lui tendant les bras.

— Liliane, répondit-il en l'attirant vers lui, est-ce vrai que vous consentez à être mienne ?

Mais il n'eut pas besoin de réponse ; la jeune fille était si serrée contre lui, qu'il entendait battre son cœur.

Autour d'eux, le jour tomba brusquement et aussitôt ce fut la féerie des nuits orientales.

De longs instants les fiancés restèrent silencieux, savourant le charme de cette heure inoubliable.

— Pardonnez-moi, François, de vous avoir longtemps méconnu, lit la jeune fille lorsqu'ils reprirent la direction de la maison. Il ma fallu souffrir pour connaître la vérité... Mais, aussi, pourquoi étiez-vous parti si loin ? Pourquoi aviez-vous renoncé à courir votre chance ? Il faut lutter, défendre sa cause, conquérir son bonheur... Dire que vous auriez pu mourir là-bas, dans cet affreux Xien-Luang !

— Ne dites pas de mal de Xien-Luang, mon aimée, répondit François Morvan, puisque c'est en allant là-bas que j'ai trouvé le chemin de votre cœur !

FIN

Au fait, pour lequel — de lui ou de moi, — viendras-tu dans les Laurentides ? Je pense que l'attraction, l'irrésistible attraction du bel inconnu doit entrer pour une grande part dans ta décision, n'est-ce pas ? Ne te fâche pas, je badine, ma petite Yolande.

Hier, Yves Guilbeault ainsi que son ami, sont venus me rencontrer à cent pas du Vieux-Nid, en dépit de toute prudence. Le temps était magnifique, et nous avons vagabondé par monts et par vaux, pendant quatre heures : c'est une excursion-record, crois-tu ? M. Guilbeault, toujours aimable, avait apporté un panier rempli jusqu'aux bords, de savoureuses "choses", et moi, que le grand air avait mise en appétit, j'ai fait honneur à la dinette, je t'assure. C'était tellement délicieux de manger là, sur l'herbe chaude du soleil de juillet, en compagnie de deux parfaits gentilhommes que, vraiment, j'aurais souhaité le prolongement indéfini de cette halte. En septembre, quand tu seras avec nous, rien ne nous empêchera de recommencer, pourvu seulement que la température s'y prête ; nul doute que nous pourrions jouir de quelques beaux jours encore en ce temps.

Dimanche dernier, à la sortie de la messe, m'étant trouvée tout à coup nez à nez avec Yves Guilbeault, j'ai dû le présenter à ma tante, qui, remarquant "son" embarras et le mien, me couvrait de mille questions ; jamais je ne fus aussi mal à l'aise pour répondre. Par bonheur, la crise aiguë et si grave à la fois, de sainte colère que je redoutais n'eut point lieu : espérons de tout cœur qu'elle n'est pas qu'ajournée. En attendant, je prépare mon plaidoyer afin de sortir indemne de toute défense. S'il fallait que je sois condamnée à perdre tout à fait ce qui me reste de liberté, franchement je préférerais accomplir le geste libérateur, bien que je tiens encore à la vie ; mais sans liberté, que veux-tu faire de l'existence ?

Je veux croire, cependant, que je n'aurai pas à accomplir même une tentative de suicide, et que tout continuera de me sourire, comme en ces derniers jours.

Sur ce, ma chère Yolande, je t'embrasse.

LUCIENNE

6 août 1932

Bien chère Amie,

La scène de colère a eu lieu, terrible, fulgurante, avant-hier soir.

SUR LE TALUS

(Suite de la page 6)

Elle a duré exactement deux heures cinquante minutes. Le jour suivant, j'ai assisté à une autre scène, plus émouvante, celle-là : je veux parler de mes fiançailles avec Yves Guilbeault. Cela t'étonne-t-il ? Un peu ? C'est juste, moi-même n'en suis pas encore revenue. J'ai l'illusion de vivre un rêve infiniment doux, et la crainte qu'il s'achève bientôt, m'empêche même de le goûter pleinement.

Après mon algarade avec ma tante, j'étais montée précipitamment dans ma chambre, et suivant mon habitude en pareil cas, je me mis à regarder au dehors. La nuit claire des myriades d'étoiles au firmament d'azur, illuminait délicatement les environs de la campagne endormie ; par ma fenêtre large ouverte je humais l'air tiède et parfumé, me pénétrant de toute cette paix qui avait un effet magique sur mon esprit enfiévré. Au souffle de la brise nocturne effleurant mon front, comme l'eût fait une main tendre et fraîche, je sentais s'apaiser peu à peu ma vive colère, tandis que les mots de révolte jaillissant de mon cœur, s'éteignaient à peine nés sur mes lèvres, devant cette beauté tranquille. Toute à ma contemplation, je n'avais pas la notion de l'heure qui passait : au rez-de-chaussée les derniers bruits s'étaient tus, seul le double ronflement tonitruant de mon oncle et de ma tante brisait inharmonieusement le silence de la demeure.

Une idée folle me traversa tout à coup : puisqu'on dormait, en bas, et que d'autre part je n'avais nulle envie, pour le moment, de les imiter, pourquoi, oui pourquoi ne pas descendre sur la terrasse ? Il ferait bon sans doute de poursuivre là l'œuvre de mon apaisement. Aussitôt dit aussitôt fait. Puis, étendue à mon aise sur un fauteuil rustique, je me livrai bientôt à une profonde songerie. Les yeux mi-clos, j'oubliais, un instant, ma tante et ses gronderies, et mon isolement au Vieux-nid, pour me construire, à plaisir, un rêve de bonheur, oh ! quelque chose d'impossible, que je faisais réalité pour le moment. Mais tout à coup il me sembla entendre des pas derrière moi. Prise d'une frayeur sans nom, je n'osais bouger ni relever les paupières, et j'allais, qui sait ? peut-être crier au secours, lorsque décidant à rouvrir enfin les yeux, j'aperçus, pourrais-tu deviner qui ? Yves Guilbeault, lui-même, ma

chère. Se penchant vers moi, saisie d'un trouble intense, il me rassura tout d'abord en m'expliquant comment, à pareille heure, il se trouvait ici. De retour d'une course tardive, il n'avait pu, dit-il, résister à la tentation de s'approcher. "Votre longue pose à la fenêtre, que vous avez continué ici, après, a trouvé en moi un spectateur muet mais vivement intéressé, vous pouvez le croire." Et comme je ne voulais point répondre à ses pressantes questions touchant mon visage bouleversé qui portait encore l'empreinte des larmes versées, au cours de la récente discussion, il s'inclina, plus profondément, et à ce point que je percevais le souffle de son haleine, passer, sur moi, dans toute sa chaleur et j'en éprouvais une émotion indéfinissable. Puis, de sa voix bien timbrée, il murmura, tendrement, à mon oreille :

— Sans doute, on vous a fait de la peine, encore, ce soir, ma pauvre petite Lucienne ? Vous ne voulez pas parler, mais moi je sais deviner et savez-vous pourquoi ?

Intriguée, je demandai :

— Mais non, pourquoi ?

— Parce que je vous aime, et que pour moi, votre âme n'a plus de mystères. Oui, je vous aime, ma très chère, et parce qu'à présent je ne saurais plus me passer de vous, je vous supplie de me confier... Mais, d'abord, dites-moi, si vous m'aimez, ne serait-ce qu'un tout petit peu ?

Sous le feu étincelant du regard interrogateur, où se lisait l'inquiétude, dans le décor impressionnant de la nuit si douce je prononçai l'aveu que n'auraient pu d'ailleurs retenir mes lèvres, où d'autres lèvres s'approchaient, maintenant, scellant d'un long baiser notre mutuel amour. Puis souriant à la lune qui semblait nous considérer, moqueuse, Yves prononça, rieur :

— Seule madame la Lune a assisté cette nuit, mais bientôt tout le monde verra et saura. Au revoir, ma petite fiancée de demain.

Le lendemain, en effet, Yves Guilbeault me passait au doigt la bague diamantée dont l'étroit cercle d'or m'unissait pour toujours au plus adorable des hommes.

Toute l'enivrant joie de mon cœur, je ne pourrais, tant les mots me semblent impuissants, te la traduire ici, mais, sois convaincue qu'à

(Suite à la page 36)

La Chanson Française

L'âme des violons

(Febvre-Lawrence-Buxeil)

Enregistré sur disque Columbia européen, No D.F. 259

I

Il est minuit, Montmartre s'illumine,
Tous les concerts se vident à grand bruit
Et des viveurs la fête se termine
Dans la taverne ou la boîte de nuit.
Parmi les fleurs, les femmes, la fumée,
En bas de soie, habit rouge et col noir
C'est le tzigane à la valse pâmée
Qui va charmer jusqu'au passant du soir.

Refrain

Ecoutez l'âme des violons,
Chansons d'amour, chansons joyeuses,
Les Musettes et les Ninons
Prennent des poses langoureuses,
Par les notes endiablées
Passant dans des rythmes profonds
Les femmes sont ensorcelées
Quand chante l'âme des violons.

II

Elle a vingt ans, c'est une fiancée
Aux doux yeux bleus qui rêvent de l'absent!
Dans la maison, c'est la petite fée,
Qui met du ciel au cœur des vieux parents...
Il se fait tard et pour tromper l'attente,
Son violon sorti de l'écrin noir
Va sous ses doigts jeter la note ardente
Du cher amour qui fait tout son espoir.

Refrain

Ecoutez l'âme des violons,
Âme de rêve, âme berceuse,
Les femmes inclinent leur front
Quand la musique est prometteuse...
Chansons d'avril, chansons charmantes,
Hymne des cœurs en floraison,
Les baisers des jeunes amantes
Font rêver l'âme des violons.

III

Dans ce salon: la douce symphonie!
L'orchestre entier frémit sous les archets.
Dans un fauteuil une femme pâlie
Essuie un pleur dont ses cils sont perlés:
Sur son bonheur a passé la tourmente
Elle a souffert dans son cœur délaissé,
Et la chanson que la musique chante
Aux soirs joyeux l'a maintes fois bercé.

Refrain

Ecoutez l'âme des violons!
Chansons d'automne et de tristesse,
Voix plaintive des trahisons,
Consolant, même en sa détresse,
Maudissant les amants infâmes
Ou pleurant sur les abandons;
C'est peut-être l'âme des femmes
Qui pleure en l'âme des violons.

[No 6]

Excellent rapport annuel de la Banque Royale du Canada

L'actif total est à \$765,512,290. — L'actif liquide compte pour \$355,929,912 ou 52.26 pour cent du passif vis-à-vis le public. — Une somme de \$164,630,724 représente l'argent en mains soit 24 pour cent du passif vis-à-vis le public. — Les dépôts d'épargne bien maintenus.

Le rapport annuel que la Banque Royale du Canada adresse à ses actionnaires établit une fois de plus la façon satisfaisante dont les principales institutions financières au Canada ont su triompher des difficultés. Chaque item du rapport établit clairement la solide situation de la banque. Par suite de la diminution des affaires dans le domaine industriel et commercial il y a eu un fléchissement des prêts commerciaux et une augmentation de l'actif liquide. Dans ce dernier cas c'est une augmentation marquée sur l'an dernier qu'on doit enregistrer puisque cet actif liquide équivaut maintenant à 52.86% du passif vis-à-vis le public. Dans cet actif liquide est compris l'argent en mains soit plus de 24% du passif vis-à-vis le public. Les dépôts d'épargne, surtout lorsqu'on tient compte des importants emprunts du gouvernement fédéral lancés cette année, se sont bien maintenus. Les recettes, par suite, de la diminution des affaires par tout le pays, ont diminué quelque peu mais elles ont été amplement suffisantes pour couvrir le dividende et les appropriations ordinaires.

Solide position liquide

Le rapport, qui couvre cette période de 12 mois au 30 novembre, indique que l'actif est à \$765,512,290. Sur ce montant total on compte une somme de \$355,929,912 qui représente l'actif liquide soit 52.86% de tout le passif vis-à-vis le public. L'argent en mains représente \$164,630,724 — c'est une des caractéristiques du rapport — soit plus de 24% du passif vis-à-vis le public.

Les titres des gouvernements fédéral et provinciaux se totalisent à \$89,448,844 contre \$85,473,058 à la fin de l'exercice précédent. Les titres municipaux canadiens et anglais, les titres publics étrangers et coloniaux se totalisent à \$25,750,444 contre \$24,641,816.

Les prêts, par suite des conditions qui ont existé, ont fléchi sensiblement sur l'an dernier. Les prêts commerciaux se totalisent maintenant à \$360,562,286, contre \$419,345,043 tandis que les prêts à vue au Canada ne sont plus qu'à \$28,951,263 contre \$39,137,268 et les prêts à vue en dehors du Ca-

nada sont à \$36,400,142 contre \$37,156,111. La diminution du commerce d'exportations et d'importations a contribué à réduire le montant des Lettres de Crédit qui se totalisent à \$20,092,951 contre \$28,966,506.

Niveau satisfaisant des dépôts

Les dépôts ont été bien maintenus. Le total des dépôts est à \$619,094,143 ce qui représente une réduction de moins de 7% puisqu'ils étaient à \$664,795,718. Les dépôts d'épargne se sont particulièrement bien maintenus à \$468,391,153 soit une diminution de moins de \$8,000,000. Vu les forts emprunts fédéraux lancés au cours de l'année des sommes importantes ont été retirées mais, malgré tout, on s'aperçoit que les déposants tiennent à augmenter le montant qu'ils ont dans les banques. Les dépôts ne portant pas intérêt — ce qui, après tout, représente certains soldes des hommes d'affaires ou des agriculteurs — reflètent les conditions des affaires et les prix moins élevés. Ils ont fléchi à \$128,983,165 contre \$170,913,903 qu'ils étaient.

Les actionnaires apprendront avec plaisir que la diminution aux prêts a plus que compensé la réduction des dépôts commerciaux. D'autre part, par suite de sa bonne situation liquide, la banque est en mesure de répondre à ses clients dès que les affaires seront meilleures.

Les recettes se sont bien maintenues, compte tenu de la dépression des affaires et de la diminution des intérêts. Les profits pour l'année ont été de \$4,861,849 contre \$5,448,327. Il fallait \$3,850,000 pour payer les dividendes. La contribution au fonds de pension a pris \$200,000; l'appropriation aux immeubles de la banque une somme de \$200,000 et la réserve pour les taxes fédérales, \$600,000.

Pendant de nombreuses années la Banque a toujours eu un fort montant de profits indivis. Cette année les directeurs ont autorisé le transfert de \$3,000,00 de ce montant à la réserve de dépréciation des placements, ce qui est considéré une excellente chose vu qu'il renforcit les autres réserves de la banque. Il reste tout de même une somme de \$1,166,954 au crédit du compte des Profits et Pertes.

Le Capitaine Jolicoeur

de la Police Montée

EPISODE No 110



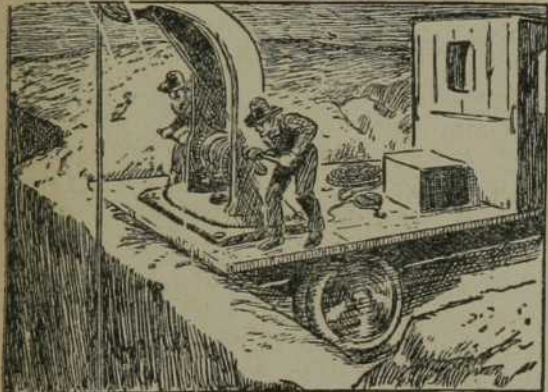
1—Le Capitaine s'était caché derrière des rochers pour découvrir le mystère des troupes qui disparaissaient comme par enchantement.



2—La nuit venue, il vit trois cavaliers poussant devant eux un certain nombre de boeufs. Le Capitaine constata que l'un des hommes était ligoté.



3—Sur un signal convenu avec des hommes placés au sommet de la falaise, un câble fut descendu et l'ascension des bêtes commença.



4—Dans l'obscurité très épaisse de cette sorte d'entonnoir le policier pouvait voir le mécanisme qui servait à monter les boeufs sur le rocher.



5—Il ne restait plus que quelques bêtes quand le Capitaine décida de découvrir toute la vérité en cette affaire. Il rampa prudemment...



6...vers le prisonnier étendu à terre. Il s'aperçut alors que c'était le jeune rancher qu'il avait quitté la veille. Il coupa alors ses liens.



7—Le Capitaine et son compagnon devaient agir rapidement. Ils se concertèrent un instant puis ils bondirent sur les deux malfaiteurs.



8—Ceux-ci furent trop surpris par cette attaque inattendue pour résister. Nos deux amis les ligotèrent solidement pour les empêcher de nuire.



9—Le Capitaine et le rancher se suspendirent au câble qui servait à monter les animaux volés. Ils se sentirent aussitôt soulever.



10—Les bandits qui faisaient fonctionner l'appareil crurent, à cause de l'obscurité, que c'était leurs compagnons qu'ils hissaient.



11—Nos deux amis n'eurent aucune peine à s'emparer des bandits qui tentèrent cependant de s'échapper. Le Capitaine leur mit les menottes.



12—Tout le troupeau volé au jeune rancher était parqué sur la falaise. Le jeune homme remercia avec effusion le Capitaine Jolicoeur.

(La suite de cette belle histoire dans LE SAMEDI de la semaine prochaine.)

L'ENFANT DES BOIS

EPISODE No 12



1—Pendant que Jim était allé chercher son canot, Marie était restée seule dans la cave du château. Mais le vieil oncle était survenu.



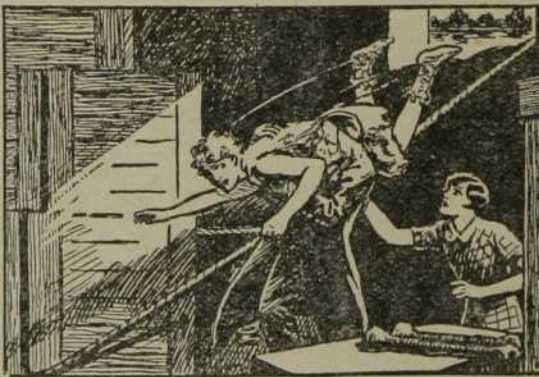
2—Ignorant que le châtelain avait découvert Marie, Jim lança un câble à la petite fille pour l'aider à sortir et monter dans le canot.



3—Le vieil homme, souriant de méchanceté, attachait le câble à une des grosses caisses qui se trouvaient dans le sombre appartement.



4—Jim tira brusquement sur le câble mais, à cause de cette résistance inattendue, il perdit l'équilibre et tomba.



5—Le châtelain ne perdit pas de temps. Il saisit vigoureusement le jeune homme et le fit culbuter dans la cave. Jim se sentit perdu.



6—L'enfant des bois fut effrayé en voyant la figure sinistre du mystérieux vieillard. Celui-ci voulait faire emprisonner le jeune homme.



7—Mais Marie le supplia en lui disant qu'elle et Jim n'avaient pas eu l'intention de voler ni de découvrir les secrets des souterrains.



8—Alors, les deux jeunes gens furent forcés de remonter dans les appartements du château, dont la richesse étonna beaucoup Jim.



9—Quand le châtelain apprit que Jim et son père vivaient sur ses terres, il devint furieux. Jim craignait d'être envoyé en prison.



10—Mais le vieil homme lui dit qu'il lui donnait une journée pour quitter le pays avec son père. Sinon, ils seraient pourchassés.



11—Marie pleurait, comprenant qu'elle ne reverrait plus son brave ami Jim et qu'elle resterait toujours seule dans ce triste château.



12—Le vieillard fit sortir Jim du château. Puis il dit à Marie qu'elle serait punie. Et son regard était cruel.

(La suite de cette belle histoire dans LE SAMEDI de la semaine prochaine.)

AU RESTAURANT

Un client examine son assiette avec une juste défiance.

—Garçon !

—Monsieur ?

—Etes-vous bien sûr de la fraîcheur de ce poisson ?

—Je ne pourrais pas dire à monsieur, il n'y a que huit jours que je suis dans la maison.

ACCUSE POUR VOL

—Vous ne pouviez pas vous contenter de voler votre victime sans en arriver à l'assassiner ?

—Impossible, elle criait trop fort. Mais j'avais eu la même pensée que vous.

AU COMMISSARIAT

—Encore vous ! Enfin, quand donc le délaisserez-vous, votre métier de cambrioleur ?

—Quand j'aurai fait fortune, monsieur le juge.

A TABLE D'HOTE

Un étranger prend négligemment le cure-dent qu'un de ses voisins avait posé sur la table, à côté de lui, et s'en sert avec le même sans-façon que s'il lui appartenait.

—Pardon, fait le propriétaire de l'instrument, je vous ferai observer que c'est le mien.

—Ah ça !! répond l'autre d'un air blessé, est-ce que vous croyez que je ne veux pas vous le rendre votre cure-dent ?

BON CONSEIL

Me N... n'est pas seulement un avocat éminent, mais un lettré.

Un jour, un petit bonhomme de lettres lui soumet une pièce en vers.

—J'en suis assez satisfait, dit-il en se rengorgeant. J'ai beaucoup étudié Musset, et, chose curieuse, comme lui, je ne puis écrire que sous l'inspiration de la muse Verte.

Me N... lit le manuscrit; puis, avec un sourire d'une bienveillance exquise:

—Croyez-moi, mon jeune ami, ne buvez plus !

POLITESSE

Z... dîne dans un restaurant du boulevard, à côté d'un monsieur énorme qui vient d'allumer un cigare, et dont la fumée forme dans la salle comme un épais nuage.

—Pardon, monsieur, fait Z... poliment, cela ne vous dérange pas que je mange pendant que vous fumez ?

POLITESSE MODERNE

Chez nous, on jouait à qui saurait conter l'histoire la plus invraisemblable.

Mme X... rue St-Denis, débuta:

—Un jour, je monte dans un tramway bondé... Par bonheur un monsieur poli m'offre sa place... Tous les auditeurs, aussitôt:

—Un monsieur poli... dans le tramway!... Inutile de continuer, vous avez gagné.

—Eh bien! non, reprit Mme X... parce qu'il s'en trouva un autre pour me souffler la place, juste au moment où j'allais m'asseoir.

DEVANT LE JUGE

Le juge interroge un ouvrier maçon:

—Pourquoi l'avez-vous jeté à bas de l'échafaudage ?

—C'est lui qui l'a voulu!

—Comment ça ?

—Je vais vous le dire, monsieur le juge: le camarade me cherchait des raisons; je l'empoigne par le collet et le suspends en l'air. « lâche-moi », me dit-il, alors... je l'ai lâché!

EN COUR D'ASSISES

—Accusé, vous avouez avoir tué votre belle-mère? Avez-vous quelque chose à ajouter ?

—J'espère que messieurs les jurés seront indulgents pour la première fois...

ENTRE ECOLIERS

—As-tu vu cet acrobate? Il porte ses deux sœurs et ses trois frères à bras tendu.

—Alors, c'est un véritable soutien de famille!

LA SEULEMENT

—Où est-on sûr de trouver le bonheur ?

—Dans le dictionnaire.

COQUETTERIE

—Votre amoureux, Ernestine me déplaît souverainement.

—Oh! madame! lui qui me dit tout le temps qu'il trouve madame si jolie!

—Mon Dieu! je ne dis pas que ce soit un méchant garçon.

UN CULTIVATEUR A UN MARSEILLAIS

—Comment, vous pouvez manger un gigot pareil, à vous tout seul!

Le Marseillais, avec modestie :

—Il y a des fois où je laisse l'os!

UNE VERITE



—Que fait-il donc votre mari ?

—Il est herboriste.

—Ah! pharmacien en herbe !...

LES ENFANTS TERRIBLES

—N'est-ce pas, mon oncle, que tu as beaucoup d'argent ?

—Oh! pas tant que cela. Un peu, voilà tout...

—Menteur va! Papa disait hier qu'il n'y avait pas plus riche crétin que toi.

ENTRE CHANTEURS

—Pourquoi que tu ne chantes pas pour une maison de phonographes ?

—J'ai essayé, mais ma voix est tellement chaude qu'elle faisait fondre la cire.

TOUT MAIS PAS ÇA

Elle.—J'en ai assez... Je sais ce qu'il me reste à faire!

Lui.—Tu retournes chez ta mère ?

Elle.—Non, je vais lui dire de venir ici.

SA BONNE

—J'ai des porcelaines très rares dont je cherche à me débarrasser.

—Oh! alors, je peux vous prêter ma bonne pendant quelque temps, elle vous en débarrassera très vite!



Ce brave nemrod ne voit plus son compagnon, un de ses chiens ainsi que plusieurs faisans qu'il chassait. Où sont-ils ?

TOUJOURS RAISON



—Je parierai ne pas me tromper, en vous disant que ce monsieur est un juge.
—Pas du tout... c'est un médecin.
—C'est la même chose... il a dû condamner pas mal de ses clients!...

LE MENDIANT HABILE

—Monsieur, vous n'avez pas perdu votre porte-monnaie?
—Non, non, heureusement, et pourquoi cette question?
—Parce que dans ce cas, vous ne pouvez me refuser une aumône.

AMOUR PROPRE

—Ta bouche, espèce de constipé.
—Constipé, moi... je viens de purger deux ans à Saint-Vincent-de-Paul.

ENTRE BELLE-MERE ET GENDRE

—Ma fille est une perle, apprenez-le, Monsieur!
—Eh! bien, alors, c'est clair, vous êtes une huître!...

EN COUR

—Prévenu, vous êtes marié?
—Non, monsieur le Juge; est-ce que vous auriez une fille?

ENTRE AMIES

Regarde cette bague, c'est une vraie perle... une perle qui vient d'une huître.

—Ah! c'est un cadeau de ton mari?

DANS UNE SOIREE

—Vous avez un frère, monsieur?
—Oui, madame, j'en ai un.
—Un seul?
—Mais oui, madame...
—C'est étonnant! Je fis dernièrement la même question à mademoiselle votre soeur, qui me répondit qu'elle en avait deux.

ALORS



—Croyez-moi, le tabac et l'alcool rendent idiot.
—Pourtant, vous me disiez tout à l'heure que vous n'aviez jamais bu et jamais fumé.

L'ESPRIT DES MOTS

Quel est l'objet qu'on recherche le plus lorsqu'on s'en dégoûte?
—Je cherche et je ne trouve pas.
—Hé! c'est un parapluie auquel on s'empresse d'avoir recours dès qu'on sent des gouttes.

FORMALITES

—Comment! te voilà décoré!... Qu'as-tu fait pour cela?
—Hé! mon cher, j'ai fait les démarches nécessaires.

EXAMENS

—Elève Faramboul, demande le professeur, parlez-moi de l'âge de pierre.
—Je ne connais que l'âge de Paul!

UN BON CONSEIL

—Vous avouez avoir enfoncé la porte du plaignant pour pénétrer chez lui?
—Je vais vous dire, monsieur le président, je lui avais promis de lui casser les reins. Alors il se méfiait et se barricadait dans sa chambre.
—Il eût été plus simple de frapper tout doucement à sa porte, il eût ouvert sans méfiance.
—Merci du conseil, monsieur le président, j'en profiterai la prochaine fois.

LE MOT JUSTE

La nouvelle cuisinière était troublée. Elle ne savait quels termes employer pour s'exprimer correctement.
—Dois-je annoncer, demanda-t-elle à sa maîtresse: «Le dîner est servi» ou bien: «Le dîner est prêt?»
—Eh bien! Julie, lui fut-il répondu, si c'est la même chose qu'hier, vous pourrez annoncer: «Le dîner est raté».

MEPRISE

Le fermier téléphone à son marchand d'avoine:
—Allo! la maison Blain? Oui... bon; envoyez-moi un sac d'avoine, rapidement.
Au bout du fil, on note la commande, puis:
—Pour qui?
Et le brave fermier de se méprendre:
—Allons! ne plaisantons pas! pour mon cheval!

UN HOMME SAGE

—Moi, disait l'autre soir le gros Félix, je suis d'avis de prendre une petite femme quand on se marie.
—Et pourquoi cela?
—Parce que des plus grands maux, il faut choisir le moindre.

L'IMITATEUR

J..., espèce de loustic attardé, se vantait dernièrement dans une soirée d'artistes, d'imiter le cri des animaux, depuis le rugissement du lion jusqu'au bourdonnement de l'insecte. Il annonçait en même temps à la société qu'il finirait par le chant humain en se servant de sa voix naturelle.
Et il commença par braire. Protestations générales.
—Mais vous nous aviez promis de finir par là!

CHARITE

Guibollard vient de faire ses achats.
Arrivé chez lui, il rend ses comptes à sa femme.
—Mais, mon ami, on t'a volé, on t'a rendu une pièce fausse!
Guibollard la regarde, et va pour la jeter au feu.
Puis, se ravisant et la mettant dans sa poche:
—Bah! je la donnerai à un pauvre.



—Je vais te corriger, mais cela me fera plus de peine qu'à toi.
—Mais papa, puisque tu n'as rien fait de mal, pourquoi te faire de la peine?

SAGE PRECAUTION

—Votre fille, m'a-t-on dit, parle plusieurs langues ?

—Parler est peut-être beaucoup dire, mais elle sait dire «oui» dans toutes les langues connues.

—Ah, vraiment! Mais à quoi cela peut-il bien lui servir ?

—C'est dans le cas où quelque noble étranger la demanderait en mariage.

ECONOMIE DOMESTIQUE

Le père.—Monsieur le dentiste, combien chargez-vous pour plomber une dent ?

Le dentiste.—Dame, cela dépend du travail, cela vaut, suivant la difficulté, de \$2,00 à \$10,00.

Le père.—Et pour l'arracher ?

Le dentiste.—C'est un prix fixe, 75 sous.

Le père, à sa fille.—Assieds-toi, là, Josette, ça vaut mieux pour toi de t'en débarrasser de suite.

COURS DE GEOGRAPHIE

Le maître.—Où se trouve St-Vincent-de-Paul ?

L'élève.—En face de Montréal, sur les bords de la Rivière des Prairies.

Le maître.—Et pour s'y rendre ?

L'élève.—On passe devant le juge.

SOUFFRANCE ATROCE

—Docteur, il faut que vous veniez de suite à la maison!

—Qui est donc si malade chez vous ?

—Ma femme, qui souffre le martyre.

—Elle souffre tant que cela ?

—Si elle souffre! Elle a attrapé un si mauvais rhume qu'elle ne peut pas parler du tout.

UNE QUI EST COURAGEUSE

Lui.—Que feriez-vous, mademoiselle si je vous embrassais ?

Elle.—Je... ne prends jamais de mesures avant que les circonstances se produisent.

Lui.—Et si la circonstance se produisait maintenant ?

Elle.—Je la regarderais en face.

GRATITUDE

X..., dont la belle-mère est fort acariâtre, se promenait hier, avec cette aimable personne et un de ses amis.

Celui-ci qui donnait le bras à la dame, fait un faux pas et manque de la faire tomber.

X... s'approche alors et, dit: merci pour la bonne intention.

LA RECIPROQUE

—Mademoiselle Rose, est-elle à la maison ?

—Non, monsieur.

—Comment, non! Mais je viens de la voir rentrer à l'instant.

—Oui, monsieur, mais elle aussi vous a vu.

TROP MODESTE

—As-tu fait une annonce pour le billet de \$100,00 que tu as trouvé, dimanche ?

—Non, toute réflexion faite, je n'ai pas besoin de faire parade en public de mon honnêteté. Que je le sache, moi, ça suffit bien.

BIEN SIMPLE

—Vous dites que vous aimez ma fille ?

—Oui, monsieur.

—Très bien; mais qu'allez-vous faire pour vivre ?

—Moi, monsieur, je vais essayer de l'épouser, tout simplement.

LA FORCE DE L'HABITUDE



Jacob.—Tu déraisonnes, Lévy, pourquoi veux-tu que le Seigneur me prenne à 90 ans!
Lévy.—Penses-tu Jacob. Tu n'as que 75 ans, Dieu te prêtera vie jusqu'à 90 ans!
Jacob.—Tu déraisonnes, Lévy, pourquoi veux-tu que le Seigneur me prenne à 90 quand il peut m'avoir à 75.

IL A COMPRIS ENFIN

—Où l'homme a-t-il été poignardé ?

—A peu près à un pouce et demi à gauche de la ligne médiane et à un pouce au-dessus du péricarde.

—Je comprends maintenant, mais je pensais que c'était près de l'Hôtel de Ville.

A L'AGENCE MATRIMONIALE

—Pourriez-vous me montrer la photographie de cette jeune fille qui a cinquante mille piastres de dot ?

—Ce n'est pas l'usage, monsieur. A partir de vingt-cinq mille piastres, on ne nous demande jamais le portrait !

BELLE AME !

—Demande-moi quelque chose, disait un vizir à un pauvre diable et je te l'accorderai, mais à la condition que ton voisin aura le double de ce que tu auras réclamé de moi.

—Le double ?

—Le double !

—En ce cas, dit l'aimable homme, qu'on me creve un oeil !

DANGEREUX

—Je trouve que c'est absurde de dire que s'embrasser peut être dangereux. Quelle maladie peut-ELLE s'attrapper ainsi ?

—Le mariage, ma chère.

QUESTION INSIDIEUSE



Et si votre fille rentrait à deux heures du matin que lui diriez-vous ?
—Je lui dirais de laisser la lumière allumée derrière elle... Pour moi !...

UN CAS EMBARRASSANT



—M. le président, le prévenu ne parle pas le français.
—Quelle langue parle-t-il ?
—Je ne sais pas... J'ai beau le lui demander, il ne veut pas me répondre...

de ses gardiens mais on ne put le condamner à mort pour ce fait car le corps n'ayant pas été retrouvé, la mort ne put juridiquement être prouvée. Fritz se garda bien de dire qu'il avait jeté le cadavre aux requins.

Il trouva moyen de s'échapper de la prison des Bermudes et de se rendre aux Etats-Unis avec les habits et le passeport d'un matelot américain. De Baltimore il marcha jusqu'à New-York où il travailla énergiquement à se faire une situation. Il y réussit; en 1909 nous le retrouvons dans la situation d'un citoyen distingué; il avait été correspondant de plusieurs grands journaux, il avait écrit des histoires d'aventures et des articles de chasse au gros gibier; c'est lui qui avait donné les conseils pour s'équiper à Roosevelt avant ses chasses d'Afrique et il était devenu son ami. Enfin, c'était lui le rédacteur du dimanche du *New York Sun*. Avait-il donc renoncé à ses anciens projets de vengeance? Non, il avait toujours la même haine pour l'Empire britannique et pour Kitchener en particulier mais il attendait son heure.

La guerre éclata; Fritz Duquesne était alors dans l'Amérique du sud où il s'occupait de caoutchouc pour les intérêts américains et il s'occupa dès lors de tout autre chose: principalement d'espionnage pour le compte de l'Allemagne afin de frapper l'Angleterre selon sa haine. Avec un art consommé il se déguisa en vieux savant hollandais passionné pour les orchidées, les plantes à caoutchouc, les minéraux, etc. Quand un bateau se disposait à partir pour porter aux anglais des vivres ou des munitions, Fritz avait tôt fait de dénicher le plus crédule des matelots de l'équipe et il lui confiait une caisse d'orchidées ou autres plantes à transporter; il donnait cinq dollars au matelot en lui recommandant de retourner, sans dessus dessous, cette caisse toutes les vingt-quatre heures pour la bonne conservation des plantes. Le matelot enchanté d'avoir cinq dollars pour si peu de chose à faire ne manquait pas de donner le premier tour au bout de vingt-quatre heures de trajet en mer. Il n'en donnait pas un deuxième car le navire sautait. La caisse d'orchidées contenant une puissante bombe à déclanchement.

Il fit sauter ainsi vingt-deux vaisseaux. La dernière bombe qu'il plaça de cette façon fut sur le *Tennyson* de la ligne Lampert & Holt; trois matelots furent tués mais le bateau ne sombra pas. A ce moment Fritz était en route pour l'Europe où il était demandé pour une grande mission.

Une étonnante révélation

(Suite de la page 9)

L'Allemagne connaissait sa haine intense pour Kitchener en raison de ce qui s'était passé au Transvaal et elle voulut exploiter cette haine pour un grand coup. La Russie avait déjà l'intention de lâcher les Alliés et seul Kitchener pouvait empêcher cela. L'envoyé russe, le comte Boris Zakrevsky fut capturé et mis sous bonne garde et ce fut Duquesne qui prit sa place grâce à sa parfaite connaissance du russe.

Duquesne arriva donc à Londres en qualité d'envoyé russe et comme c'était peu après la fameuse bataille du Jutland où tous les esprits étaient un peu énervés, on n'examina pas de trop près ses lettres de créance.

Le voici donc qui s'embarque avec Kitchener à bord du *Hampshire* dans l'après-midi du 5 juin 1916; à 5 heures et quart le navire quitte Scapa, escorté par deux torpilleurs. Il faisait un temps affreux et la mer était démontée sous la violence du vent; le capitaine Saville du *Hampshire* décida que, par un temps pareil il n'y avait rien à craindre des sous-marins allemands qui ne pourraient pas tenir la mer et il ordonna aux deux torpilleurs d'escorte de s'en retourner à leur base.

Duquesne prétendit que la tempête lui donnait le mal de mer et il descendit s'enfermer dans sa cabine. Là, loin d'être malade, il s'employa à un travail spécial. Il prit dans une valise des feuilles d'un matériel blanc et solide sur lesquelles il inscrivit le nom du bateau et la route qu'il suivait; ces feuilles étaient recouvertes d'un enduit lumineux à la partie supérieure et munies d'un contrepoids à la base afin qu'elles pussent flotter verticalement à la surface de la mer où il les jeta. De cette façon elles pourraient être aperçues par les sous-marins allemands de passage aux environs et qui, à leur tour, signaleraient le *Hampshire* à d'autres sous-marins par télégraphie sans fil. Il jeta aussi à la mer une bombe à signaux lumineux qui s'enflamma dès qu'elle eut touché l'eau et produisait ensuite un jet de lumière toutes les trois secondes.

Un quart d'heure à peine après qu'il eût jeté cette bombe, le *Hampshire* fut secoué par une terrible explosion; il était alors près de sept heures trois quarts. Ce fut pendant un moment une confusion à bord du navire, l'opinion générale était qu'il venait de toucher une

mine et de rapides mesures furent prises pour le sauvetage de l'équipage. En réalité, le *Hampshire* venait d'être touché par la torpille d'un sous-marin allemand.

La violence de la tempête était telle que les bateaux de sauvetage furent inutiles; Duquesne avait bien choisi son moment! Il avait grimpé sur le pont et là il voyait les bateaux de sauvetage se briser infailliblement sur la coque du navire quand on essayait de les mettre à la mer. Il était à quelques pas de Lord Kitchener et tenait un pistolet à la main, caché sous son manteau; il n'eut cependant pas l'occasion de s'en servir, Kitchener emporté par une vague furieuse se noya comme tant d'autres...

Sa terrible vengeance étant ainsi accomplie, Fritz Duquesne se jeta sans hésiter à la mer; il risquait gros mais, d'autre part, c'était pour lui la mort inévitable s'il restait sur le bateau. Luttant avec peine contre les vagues et se soutenant à la surface par un prodige d'énergie, il parvint à se faire apercevoir d'un sous-marin qui le recueillit à son bord. Duquesne avait une côte brisée et était à bout de forces mais il reçut, comme on s'en doute, les soins les plus pressés de la part de ceux qu'il avait si bien servis.

Transporté en Allemagne il y revint rapidement à la santé. Il va sans dire que les Pouvoirs Centraux le décorèrent copieusement, ce qui prouve une fois de plus qu'en temps de guerre ce qui est un crime pour les uns est un admirable exploit pour d'autres.

Une fois rétabli il revint aux Etats-Unis; c'était avant que ceux-ci ne fussent eux-mêmes en guerre et il y revint à bord de ce fameux sous-marin soi-disant commercial, le *Deutschland* qui, après avoir traversé l'Atlantique, vint aborder à New London. Il voulait combattre par tous les moyens possibles l'intervention américaine qu'on sentait imminente.

Les choses ne marchèrent cependant pas à son gré, au contraire puisqu'il ne réussit qu'à se faire arrêter comme espion; comme il ne voulait pas être ramené en Angleterre où il aurait été fusillé, il simula la folie puis la paralysie des jambes. Il allait néanmoins être extradé quand il parvint à s'enfuir de sa prison après avoir scié deux barreaux à sa fenêtre grâce à des limes qu'un complice avait pu lui faire parvenir.

Il se rendit à Boston et de là il se plut à mystifier la police qui était à sa recherche; il trouva le moyen de lui faire envoyer des câblogrammes de Hollande, des Antilles et du Mexique dans lesquels il disait: "Je suis ici, venez donc me chercher!" C'était un jeu dangereux et qu'il eût payé cher s'il avait été alors découvert à Boston mais il n'y resta sans doute pas longtemps.

Que fit-il ensuite, vers quel pays se dirigea-t-il? C'est ce que l'on ne sait pas exactement; de toute façon il réussit une fois de plus à se mettre en sûreté. Les années passèrent ensuite et le grand oubli qui efface tant de choses passa également sur les hauts faits de Fritz Duquesne. La vie est faite de tant de choses et elle est si mouvementée aujourd'hui que les grands événements d'il y a quelques années seulement perdent singulièrement de leur importance en peu d'années seulement.

On dit toutefois que l'on aurait arrêté à New-York, il y a quelques mois, un certain Trafford Craven qui ne serait autre que le fameux Duquesne. Est-ce une nouvelle mystification de sa part, ou bien ce prétendu Craven est-il réellement l'auteur de la tragédie du *Hampshire*? Nous ne le saurons peut-être jamais; d'ailleurs on n'en parle guère.

Telle est, si les renseignements du magazine anglais sont exacts, la solution de l'énigme de la disparition de Lord Kitchener qui eut un si grand retentissement dans le monde entier.

— o —

UNE BOISSON ECONOMIQUE

Au moment de la circulation de la sève dans les arbres, faites choix d'un bouleau jeune, vigoureux et de moyenne grosseur.

A deux verges du sol, environ, percez-y avec une vrille un trou profond d'environ 4 pouces, et placez-y deux ou trois brins de paille; ils vous amèneront la sève qui se versera dans un récipient que vous aurez disposé, au-dessous, en le recouvrant d'un linge blanc.

En vingt-quatre heures l'arbre pourra vous fournir de quoi remplir 15 à 20 bouteilles. Contentez-vous de cinq, qui vous donnera une excellente boisson, semblable à du petit-lait.

Si vous laissez reposer le liquide, il fermentera et vous donnera une sorte de vin fort bon à boire. Les peuples du Nord en sont très gourmands; car ils le concentrent, le font fermenter, et en obtiennent ainsi une boisson spiritueuse.



Recettes de Cuisine

Par LUCILE ST-DIDIER, directrice de la Chronique Culinaire

SOUPE BLANCHE

Passez au tamis deux ou trois petites pommes de terre que vous aurez fait bouillir, mêlez avec deux tasses d'eau, une demi-tasse de lait, et une demi-tasse de bouillon consommé, si vous en avez. Assaisonnez au goût avec poivre, sel et graine de céleri moulue. Laissez jeter un bouillon puis servez.



PUREE DE TOPINAMBOURS

Choisissez de bons topinambours, bien sains, pelez, hachez, râpez ou pilez-les, mettez-les dans une casserole avec de l'espagnole ou du velouté, faites bouillir pendant quinze minutes, passez à la passoire ou au tamis, remettez chauffer et servez.

CONSOMME DE VOLAILLE

Mettez dans la marmite une volaille coupée en morceaux, ajoutez une chopine d'eau froide et du sel. Ecumez et ajoutez une carotte, un navet, un céleri, un oignon, un peu de poivre. Laissez cuire doucement pendant deux heures; enlevez soigneusement la graisse et servez. On peut lier avec un peu de fécule de riz. — Si la volaille est jeune, elle se sert avec une couronne de riz. Si elle est vieille, faites-en des croquettes, un vol-au-vent ou préparez-la en salade.

CREVETTES EN HORS-D'OEUVRE

Coupez en tranches trois tomates moyennes bien mûres; exprimez-en le jus et les graines; coupez également en tranches deux oignons moyens. Hachez finement un céleri bien blanc et six cornichons, coupez en petits dés un bon morceau de blanc de volaille et quelques tranches de betterave; épluchez une livre de crevettes.

Faites une sauce avec de l'huile, du vinaigre, du poivre et du sel, trois jaunes d'oeufs cuits, du per-

sil, de l'estragon, de la ciboule, une bonne cuillerée de moutarde, une petite cuillerée de sauce d'anchois; mélangez le tout en salade, saupoudrez d'une légère pointe de Cayenne. Dressez dans le plat à hors-d'oeuvre.

BOEUF BOUILLI EN BLANQUETTE

Faites fondre du beurre dans une casserole sans le laisser noircir, ajoutez ensuite une cuillerée de farine, remuez et mouillez avec de l'eau chaude ou froide, salez, remuez de nouveau, ajoutez des petits oignons, une feuille de laurier, bouquet garni et champignons si vous voulez. Lorsque vos oignons seront cuits, mettez chauffer votre boeuf dix minutes, ajoutez une liaison de un ou deux jaunes d'oeuf et servez avec filet de vinaigre ou jus de citron. Vous pouvez remplacer l'eau par du bouillon ou mettre moitié eau et moitié bouillon, la sauce sera moins blanche, mais aura plus de goût. A la campagne vous pouvez vous servir de lait frais tiré, ou de préférence encore de crème douce lorsqu'elle commence à monter et qu'elle n'a pas pas encore eu le temps d'aigrir. Si le lait n'était pas frais il pourrait tourner.



POMMES DE TERRE EN HARICOT

Vos pommes de terre n'étant cuites qu'à moitié, pelez-les, coupez-les en deux, si elles sont grosses; mettez-les dans une casserole où vous aurez mis cuire du mouton, et finissez-les comme un haricot aux navets.

POMMES MERINGUEES

Arrangez de la marmelade de pommes dans un plat en lui donnant une forme un peu conique. Recouvrez-le avec des blancs d'oeufs battus en neige et sucrés, saupoudrez de sucre en poudre et faites prendre couleur sous le four de campagne.

Revient moins cher

*parce qu'il
dure
plus*

EMPLOYEZ le nettoyeur Old Dutch et vous en aurez pour votre argent. Ses paillettes plates couvrent plus de surface. C'est pourquoi une boîte de Old Dutch nettoie une plus grande superficie que tout autre nettoyeur. Il nettoie plus vite, n'égratigne pas, n'obstrue pas les égouts, et il est doux pour les mains. Nettoyant tout: porcelaine, émail, marqueterie, ustensiles de cuisine, parquets, etc., vous n'avez pas besoin d'autre nettoyeur.

FABRICATION CANADIENNE

N'égratigne pas

Voici l'éponge Old Dutch en caoutchouc

Commode et pratique. On y répand un peu de Old Dutch et elle nettoie vite et bien. Une attrayante nécessité pour la chambre de bain. Faites-en venir une. Envoyez 10c et le panneau du moulin à vent provenant d'une étiquette Old Dutch pour chaque éponge.

CUDAHY SOAP WORKS, Dept. 118, 64, avenue Macaulay, Toronto, Ont.

NOM.....

No. DE RUE.....

VILLE..... PROVINCE.....

BOVRIL

**Concentré de la
Force du Boeuf**

donne de la vigueur sans faire engraisser 46F

Lisez LA REVUE POPULAIRE
Arts, Lettres, Sciences, Histoire

Dans tous les dépôts de journaux - 15 sous



Toujours FATIGUÉE

— elle accusait ses "NERFS"
alors que la faute en était à ses reins

Toujours fatiguée—elle ne sortait plus—perdait ses amies et tout intérêt dans la vie. C'étaient ses reins, les filtres de son sang—et non ses "nerfs", comme elle pensait—qui requéraient des soins. Elle prit donc aussitôt des Pilules Dodd pour le Rein. Ses reins reprirent leur fonctionnement normal et chassèrent du sang ses impuretés. L'énergie lui revint. La fatigue, les maux de tête et de dos, et tous les autres symptômes d'un rein déficient disparurent.

En bonne santé — grâce aux
Pilules Dodd pour le Rein

NE JOUEZ PAS AVEC CE RHUME

Avec Buckley's Mixture
Vous Ne Courez Pas
De Risque

Essayé et prouvé dans 70
foyers sur 100 au Canada.
La première gorgée vous dira
que c'est le remède que vous
avez cherché toute votre vie
pour traiter la toux et les
rhumes.



Pour Prompt Soulagement demandez
BUCKLEY'S
MIXTURE
Rapide comme l'éclair
Une simple gorgée le Provoque

Le Liniment Egyptien Douglas est excellent pour laver les pattes des bêtes. Fait aussi disparaître les cors des chevaux et soulage rapidement contusions, foulures, enflures et engourdissements des articulations.



Une
Belle
Taille

Aux lignes
Harmonieuses

à toujours été un des charmes de la femme. Pourquoi envier celles de vos sœurs que la nature a mieux favorisées que vous? quand par l'emploi des

PILULES PERSANES

vous pouvez donner à votre poitrine cette rondeur et cette fermeté si recherchées.

Sous l'influence des Pilules Persanes, les creux des épaules disparaissent et la gorge se remplit d'une chair ferme et abondante.

\$1.00 la boîte, 6 boîtes pour \$5.00 dans toutes les bonnes pharmacies. Expédiées franco, par la malle, sur réception du prix.

Agents

SOCIÉTÉ DES PRODUITS PERSANS
PHARMACIES MODELES GOYER
256, rue Sainte-Catherine Est, Montréal.

L'APPAT HUMAIN

(Suite de la page 4)

qu'il serait en train de se repaître de mon corps.

"Je jugeai ma dernière heure arrivée.

* * *

"Je tentai de fermer les yeux pour ne pas voir l'horrible bête qui m'avait aperçu, elle, et qui nageait rapidement vers le bord... Hélas! c'était plus fort que moi: malgré ma volonté, mon regard se tendait vers le caïman qui, dans un instant, allait me broyer entre ses mâchoires puissantes.

"Déjà le crocodile était sorti de l'eau. Il marchait maintenant dans ma direction, en se dandinant, comme s'il se rendait compte que je ne pouvais lui échapper.

"Il n'était plus séparé de moi que de trois ou quatre mètres, à présent...

"Encore quelques secondes et j'allais entendre mes os craquer, j'allais voir ma pauvre chair saigner sous les soixante-huit dents du répugnant saurien.

"Je fermai instinctivement les yeux, cette fois.

"Tout à coup, quelque chose bondit à côté de moi, quelque chose qu'il me fut d'abord impossible de distinguer.

"Puis je sentis qu'on coupait mes liens, qu'on me dégageait de mes entraves.

"Alors, je regardai...

"Mais aussitôt, je poussai un cri de terreur.

"Ce quelque chose, c'était Black, mon négroillon qui, accouru si providentiellement à mon secours, venait de disparaître dans la gueule béante du crocodile, victime de son dévouement pour moi.

"Une rage folle s'empara de tout mon être. Vous savez, Monsieur, de quelle force musculaire je suis doué. Sans mentir, je puis vous assurer que je suis parfaitement capable de soulever un homme à bras tendu. Eh bien, ce jour-là, je sentis ma force se décupler instantanément.

"J'arrachai un petit arbre voisin de celui auquel, l'instant d'au-paravant, j'étais attaché et, m'en servant comme d'une massue, je me précipitai sur le crocodile.

"Du premier coup, je l'assommai: il ouvrit sa gueule monstrueuse lâchant le cadavre horriblement déchiqueté de mon pauvre petit compagnon.

"Cette scène tragique n'avait pas duré trente secondes.

"Soudain, tandis que je contemplais avec tristesse le corps pante-

lant de Black j'entendis de grands cris poussés à peu de distance de moi.

"Je tournai la tête.

"C'étaient les nègres qui, dégingolant des arbres au sommet desquels ils étaient juchés, manifestaient ainsi leur joie de m'avoir vu tuer le crocodile et de leur avoir évité cette peine.

"Déjà, ils m'entouraient en gambadant, en faisant mille contorsions. Ils oubliaient que, tout à l'heure, ils m'avaient fait servir d'appât pour le reptile, mais moi, je ne l'oubliais pas!

"Je m'emparai de l'arbre qui m'avait servi à assommer l'odieux saurien, et je le fis tourner au-dessus de ma tête: quatre ou cinq nègres, frappés à mort, tombèrent comme des capucins de cartes.

"L'enthousiasme des autres pour ma personne se changea aussitôt, comme vous le pensez, en une colère inexprimable. Mais, je me gardai bien d'en attendre les effets. Ils étaient une trentaine environ, armés sommairement d'arc et de flèches, c'était vrai; pourtant à vouloir lutter contre, j'aurais eu fatalement le dessous. Je profitais donc de la minute de désarroi que je venais de causer dans leurs rangs pour m'éclipser à l'anglaise.

"J'eus la chance de trouver tout de suite mes chevaux qui étaient toujours attachés au point où le pauvre Black les avait laissés, et, sans insister davantage sur la mission commerciale dont je m'étais chargé, je filai à bride abattue dans la direction de Saint-Domingue où j'arrivai le surlendemain sans encombres."

— Voilà, conclut en souriant James Blower, quelle fut mon aventure... Il va sans dire, mon cher ami, que je ne vous en souhaite nullement une semblable pour le jour où — tout arrive! — il vous prendra la fantaisie d'aller faire un voyage du côté de la sierra de Cibao...

HENRI JOUSSOT

— o —

AU RESTAURANT

— Pouvez-vous m'expliquer, garçon, pourquoi je trouve une fausse dent dans ma croquette de viande?

— C'est probablement que le type chic qui a dû laisser la moitié de son ragoût, hier soir, possède un râtelier.

SUR LE TALUS

(Suite de la page 27)

ton arrivée, je te renseignerai à souhait. A bientôt.

LUCIENNE

20 août 1932

Ma chère Yolande,

La nouvelle de ton arrivée prochaine, n'a fait qu'augmenter l'atmosphère de bonheur dans lequel je vis depuis quinze jours. C'est bien alors la clôture de notre correspondance? puisque après ton séjour ici, il est entendu que je repars avec toi, et Yves, naturellement. Quelle trame d'heures joyeuses nous attend, et comment ferais-je pour supporter, sans défaillir, un tel bonheur cru si longtemps impossible.

Sais-tu, Yolande, à quel endroit je t'écris en ce moment? Mon écriture irrégulière t'aurait-elle déjà renseignée? Eh bien, je suis tout simplement, sur le talus, mais oui, sur le talus. Près de moi, Yves, mon détestable fiancé est là qui me taquine sans cesse, espérant, souhaitant même me voir commettre quelque erreur: son insuccès ne paraît pas le décourager. Oh! mais, là, c'est un peu fort, le voici qui retient mon stylo; ce que c'est ennuyeux, un homme, parfois! Vraiment, je pense, il va me falloir arrêter d'écrire si lui n'arrête pas ses impossibles propos. Imaginerais-tu, ma chère, ce qu'il prétend. Non? Il m'assure qu'une fois marié il m'interdira de correspondre parce que je donne ainsi trop de mon temps à mes amies. Le vilain jaloux, s'il croit que je lui obéirai, il se trompe. Bon, voilà qu'indiscrettement il lit ma phrase. Ma foi! tant pis pour lui.

Décidément, je vais terminer: Yves est impitoyable de plus en plus, et réclamant une réparation pour mon faux témoignage, exige un autre baiser que je lui accorde avec grâce, d'ailleurs, la permission d'inclure en cette missive un post-scriptum. Je lui passe la plume, alors. Au revoir.

Ton amie à jamais,

LUCIENNE

P. S. Vous accaparez trop ma Lucienne, Mademoiselle Yolande, aussi je vous l'enlève sans façons; c'est mon trésor à moi, et j'en veux jouir tout seul aujourd'hui. Vous n'êtes pas fâchée au moins? Ma petite bien-aimée ne me le pardonnerait jamais. Lorsque vous serez avec nous, peut-être consentirai-je à quelques concessions.

Respectueuses salutations,

YVES GUILBEAULT

NOEL D'AMOUR

(Suite de la page 8)

— Vous paraissez très bien, aujourd'hui, j'en suis contente. Pas souffrant... tant mieux. Encore trois semaines et vous nous quitterez, avec quelque peine, je suppose?

— Croyez que je n'oublierai pas les bons soins reçus ici, ni votre accueil sympathique... pour un mort!

— L'aventure vous amuse à présent, mais elle n'avait rien de rigolo au moment de l'accident. Vous avez été un privilégié, de recevoir à temps les traitements requis par votre état lamentable qui vous fit juger comme mort. Ici même, nous comptons peu sur vous. Votre forte constitution a eu le dessus... Enfin, laissons ce sujet. Tout est bien qui finit bien, n'est-ce pas? Et vous, M. McPherson, vous aurez votre exeat en même temps que M. Denis.

— Oui, Garde, compagnons d'infortune jusqu'au bout.

Les rires répondent à l'amusante remarque du bon sexagénaire, propriétaire d'une importante firme, à Chicago.

Deux mois plus tard, les deux compagnons d'hôpital sont installés dans un spacieux et luxueux bureau. L'un, imposant par sa noble figure couronnée de cheveux blancs, est penché sur un plan qu'il étudie très attentivement. L'autre, jeune, très élégant, tape allègrement le dactylo. Il s'interrompt de temps à autre, et une ombre de tristesse passe dans ses yeux. Décidé, il se tourne vers le patron, et guette le moment propice à l'échange de quelques paroles avec lui.

M. McPherson relève la tête, pousse un profond soupir et rencontre le regard de son secrétaire.

— Vous avez quelque chose à me demander, M. Denis?

— Oui, patron. Vous avez l'habitude de donner des vacances à vos employés?

— Certes... mais... pas au bout de quelques semaines d'emploi.

— Je comprends. Ce n'est pas que j'aie l'intention de vous en demander pour à présent. Je suis prévoyant!... A l'occasion des fêtes de Noël et du Nouvel An, j'aimerais à revoir les miens. Vous serait-il possible à cette époque de m'accorder un congé?

— C'est ce que nous verrons! D'ici là, nous avons plusieurs semaines devant nous. J'y réfléchirai, et arrangerai les choses pour vous faciliter ce voyage. Dites?...

aurait-on le mal du pays? Est-il bien vrai que vous n'avez laissé aucun amour au Canada?...

— Je vous ai dit la vérité, M. McPherson.

— Alors, pourquoi ne voulez-vous pas faire aucune liaison, ici? Il ne manque pourtant pas de demoiselles qui vous admirent en silence. Je connais deux yeux noirs qui...

A cette évocation, le secrétaire ne comprend plus ce qu'on lui dit. Sa pensée rejoint aussitôt d'autres yeux noirs, veloutés et caressants. Il est chez Louise, au moment des adieux... Une seconde, il avait espéré avoir réveillé son amour, en la voyant si émue, toute tremblante. Il avait attendu un mot qui l'aurait retenu, mais il n'était pas venu ce mot... Depuis ce temps, que fait-elle la petite amie toujours chère à son cœur? A-t-elle parfois une pensée pour l'exilé, ou est-elle uniquement préoccupée de ce Montreuil qui lui est si inférieur du côté moral? Comment ne s'en est-elle pas aperçue?...

— M. Denis, avez-vous terminé la lettre pour Cass & Co.?

La voix du patron fait revenir Paul de son voyage imaginaire.

— Oui, Monsieur, elle attend votre signature.

— Parfait! Vous me donnerez tout votre travail complété. Aussitôt après, je m'absenterai pour la fin de la matinée... N'oubliez pas le "meeting" ce soir.

— N'ayez crainte, j'y serai.

— Et demain soir, le bal vous attend. Votre partenaire vous plaira, j'en suis sûr!

— Je me fie à votre choix, M. McPherson.

En effet, quand le lendemain, à la soirée, on le présente à la demoiselle qu'il accompagnera, il constate une fois de plus que son patron a bon œil, malgré ses soixante ans bien sonnés. La jeune fille est charmante, rieuse, jolie. Pour le danseur, c'est le vivant portrait d'une autre brunette... beauté canadienne, celle-là. La distance et la séparation n'ont pas atténué son amour pour Louise, il y pense ce soir, plus que jamais!

Un matin du commencement de décembre...

Le grand industriel pénètre dans son bureau un énigmatique sourire aux lèvres.

— Bonjour, M. Denis. Le travail va bien?... Vous êtes toujours décidé à aller passer la Noël chez vous?

— Evidemment!... Je n'attends que votre décision, patron...

— J'ai une grande nouvelle à vous annoncer, je crois qu'elle vous sera très agréable. Vous vous rappelez le dernier voyage que j'ai fait à Montréal, en septembre. Je vous avais dit que j'en aurais de grandes transactions immobilières. Bien... après beaucoup de démarches, j'en suis arrivé à ceci: au début de janvier, j'ouvrirai une succursale de ma manufacture dans votre ville. J'aurai besoin d'un représentant, c'est entendu. J'ai décidé que ce serait... vous.

La surprise d'abord, la joie ensuite paralysent le secrétaire qui regarde M. McPherson avec ahurissement, sans paraître comprendre. Se rendant compte de son ridicule mutisme, il se hâte à parler.

— Vous voulez dire que je serai la tête dirigeante de votre maison montréalaise. Mais la charge semble beaucoup trop lourde pour mes jeunes épaules!...

— Ayez confiance en vous, jeune homme. Je vous confie le poste en toute sécurité, je vous exposerai mes conditions, et si vous les trouvez acceptables, nous signerons le contrat d'engagement, immédiatement. Je resterai avec vous là-bas quelques semaines, pour vous initier complètement aux affaires, et je suis assuré de ne pas me repentir du choix que j'aurai fait.

Le secrétaire s'avance vers son bienfaiteur et lui tend la main, en le remerciant chaleureusement de tant de bienveillante protection.

La neige tombe à gros flocons, lentement, formant rideau entre ciel et terre. Louise, le front collé aux carreaux de sa chambre, regarde se déplacer dans l'air cette avalanche de duvets blancs.

En cette veille de Noël, elle se remémore l'autre si joyeuse, de l'an dernier. Paul avait passé la soirée avec elle, ensemble ils assistaient à la messe de minuit après laquelle, un délicieux réveillon les attendait chez des amis. Il avait été plus tendre que jamais, le cher ami, en cette nuit où l'on dirait que les âmes éprouvent plus qu'à l'ordinaire, le besoin d'aimer! Sans doute, parce que c'est l'anniversaire de l'heure sublime, où l'Amour Divin fut révélé au Monde.

(Suite à la page 38)

"RIEN COMME MURINE POUR LES YEUX FATIGUÉS!"



DIT UNE STENOGRAPHE DE TORONTO

"Je suis sténographe dans un bureau important où je travaille toute la journée à la lumière artificielle. Avant de découvrir Murine, il m'arrivait souvent de rentrer à la maison avec les yeux si fatigués que toute ma soirée en était gâtée.

"Je n'ai plus maintenant qu'à y appliquer quelques gouttes de Murine et mes yeux sont aussitôt reposés. Je les retrouve même plus clairs, plus brillants, plus vifs. Rien comme Murine pour les yeux fatigués!"

Des millions d'autres personnes font les mêmes éloges de Murine qui soulage les yeux en un rien de temps. Formule d'un grand spécialiste de la vue, Murine contient 10 ingrédients qui fortifient les yeux, les rendent plus clairs et plus brillants. Essayez-la!

MURINE

POUR VOS YEUX

FABRIQUE AU CANADA



Il est assez rare qu'un objet usuel soit vraiment nouveau et unique en son genre. C'est pourtant le cas de la petite éponge à nettoyer mise sur le marché par Old Dutch, laquelle répond à un besoin urgent. Elle est tout aussi attrayante qu'efficace dans la salle de bain et la cuisine où elle remplace avantageusement les chiffons.

COUPON D'ABONNEMENT

Le Samedi

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom _____
Adresse _____
Ville _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE,
975, rue de Bullon, Montréal, Can.

GRATIS

FORTIFIEZ VOTRE SANTE ET
EMBEILLISSEZ VOTRE
POITRINE

Toutes les femmes doivent être
belles et vigoureuses, et toutes
peuvent l'être grâce au Réfor-
mateur Myrriam Dubreuil



Vous pouvez avoir une santé solide, une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, enrichir votre sang avec le Réformateur Myrriam Dubreuil, approuvé par des sommités médicales. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses. Le

REFORMATEUR
MYRRIAM DUBREUIL

est un tonique reconstituant et possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que son action se combine les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Réformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

Engraissera rapidement les
personnes maigres

GRATIS. Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons GRATIS notre brochure illustrée de 32 pages, avec échantillon Myrriam Dubreuil. Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

Correspondance strictement
Confidentielle.

Les jours de bureau sont :

Jeu et Samedi, de 2 hrs à 5 hrs p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

Boîte Postale 2353 — Dépt. 2

5920, rue Durocher, près Bernard

Montréal, Canada.

Ne Souffrez Plus !



Le

Traitement Médical
F. GUY

C'est le meilleur remède connu contre toutes les maladies féminines, des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu les déplacements, inflammations, périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins et les aines, etc.

Envoyez 5 cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de trente-deux pages avec échantillon du Traitement Médical F. Guy.

Consultation :

Jeu et Samedi, de 2 heures à 5 heures p.m.

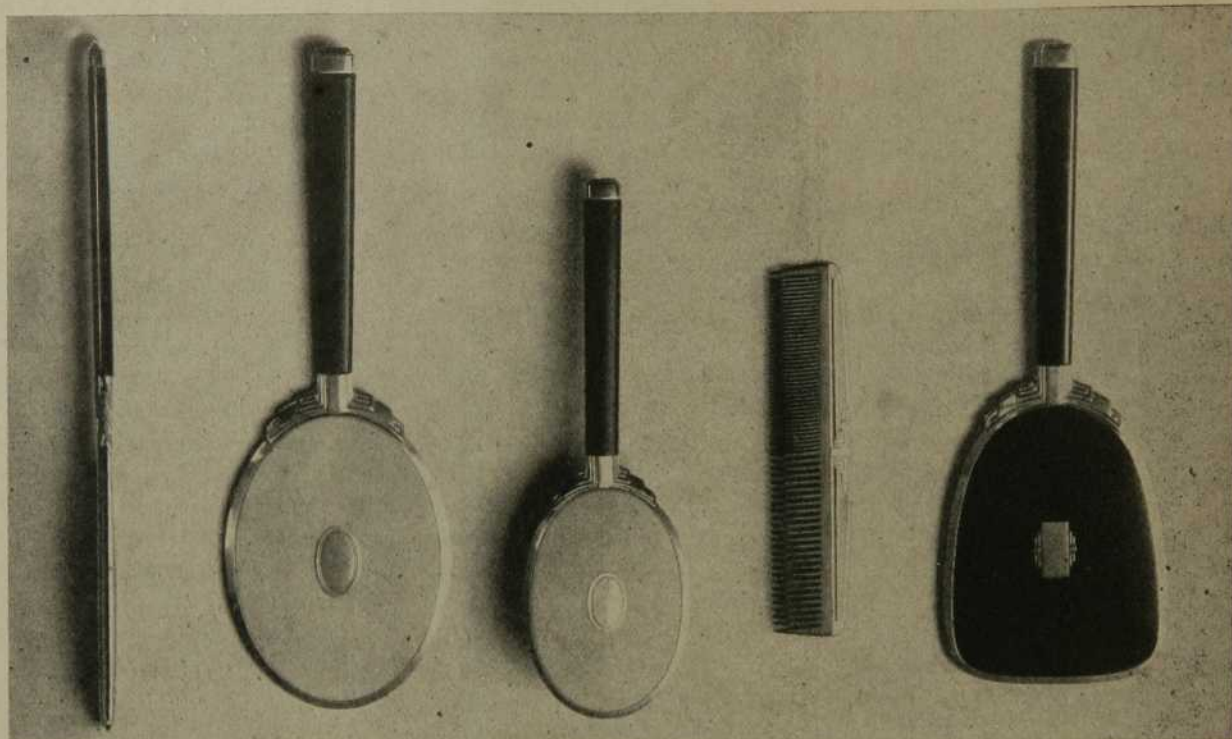
Boîte Postale 2353 — Dépt. 2

Mme MYRRIAM DUBREUIL

5920, rue Durocher, près Bernard

Montréal, Canada.

EXQUISES GARNITURES DE COIFFEUSE



Les nouvelles garnitures de coiffeuse "Adoration", de lignes élégantes et modernes, de couleurs variées et toutes agréables, possèdent une beauté et un charme irrésistibles. Avec ces garnitures de coiffeuse, la International Silver Company of Canada, Limited, présente quelque chose de vraiment différent, de vraiment original, à des prix à la portée de toutes les femmes. C'est si vrai que la demande pour les garnitures de coiffeuse "Adoration" fut très grande à l'époque des achats de cadeaux pour la Noël et la Nouvelle Année.

NOEL D'AMOUR

(Suite de la page 37)

Des nuages sombres s'amoncel-
lent dans le cerveau de Louise, au
rappel de ces deux souvenirs.
L'orage s'annonce par des larmes
qui perlent à ses cils. Une à une,
elles s'échappent sur ses joues, rou-
lent et se perdent dans les plis de
son corsage.

... Toc! toc!... on frappe à sa
porte.

— Mademoiselle Louise?...

— Que me voulez-vous?

— Un monsieur vous demande
au salon!

— A-t-il laissé son nom?

— Non... il a assuré que Mlle le
recevrait quand même.

— Bien, j'y vais.

La jeune fille tamponne ses yeux,
court à son miroir. Comment ap-
paraître devant quelqu'un dans un
état semblable!... Elle remédie tant
bien que mal à sa toilette. "Bah!
se dit-elle, c'est un indifférent qui
m'attend en bas, que m'importe
son impression bonne ou mauvai-
se."

Un dernier coup d'oeil à la gla-
ce, et elle sort de sa chambre. En
arrivant au bas de l'escalier, elle es-
saie d'entrevoir le visiteur, avant de
se présenter devant lui... le mur
pose un obstacle à sa curiosité.

Alors, d'un pas ferme, elle s'a-
vance et reste pétrifiée sur le seuil
du salon, devant l'image qui s'of-
fre à elle!... son sang se glace, sa
respiration devient difficile.

Est-elle hallucinée à ce point?...
ce n'est pas possible... La personne
qui est là, n'a rien de l'attitude
d'un revenant... elle lui ouvre les
bras et vient à sa rencontre...

D'un mouvement irraisonné, at-
tirée par un fluide magnétique,
Louise se jette sur cette poitrine qui
l'invite et deux bras vigoureux
l'enlacent amoureusement. Un souf-
fle chaud caresse ses cheveux... son
front. Levant les yeux, elle ren-
contre un regard brillant d'un éclat
inaccoutumé et scrutant le sien avec
avidité.

— Mon Paul!... mon chéri...
est-ce bien toi que je retrouve?...
Je suis tellement heureuse, que je
ne veux aucune explication main-
tenant, laisse-moi croire à mon
rêve!

— Mais, tu ne rêves pas, ma chère
amie... je suis là, en chair et en
os. Ai-je bien entendu tantôt!...
As-tu dit: "Mon Paul... mon ché-
ri?"

— Oui... tu as bien compris, tu
verras comme je saurai t'aimer,
maintenant.

Fou de bonheur, le jeune hom-
me serre plus étroitement sa com-
pagnie et un long baiser unit ces
deux êtres. Savourant leur félicité,
ils n'osent prononcer une parole.

Paul, dans sa hâte d'entendre
l'aveu ardemment désiré, se décide
à rompre le charme.

— Enfin!... petite amie, c'est
bien vrai que tu m'aimes?

— Pour la vie, mon chéri.

— Alors, que devient Guy Mon-
treuil dans tout ça?

— N'en parlons plus. Il y a
plusieurs mois que je ne l'ai vu...

— Je sais!... Je suis allée au bu-
reau ce matin, afin de saluer mes
anciens collègues. Adroitemment, j'ai
demandé de tes nouvelles à Mon-
treuil. A ses réponses évasives, j'ai
compris que tu ne le recevais plus.
Alors, je me suis senti tellement
heureux, que sans tarder j'ai vou-
lu me rendre compte, moi-même,
si mon souvenir n'était pas com-
plètement effacé de ta mémoire...

— Loin de là, mon cher ami, je
ne pensais qu'à toi, et priais pour
toi. J'étais rongée par le remords
de t'avoir méconnu, toi, le fidèle,
l'unique... J'ai reconnu que je t'ai-
mais... beaucoup... beaucoup.

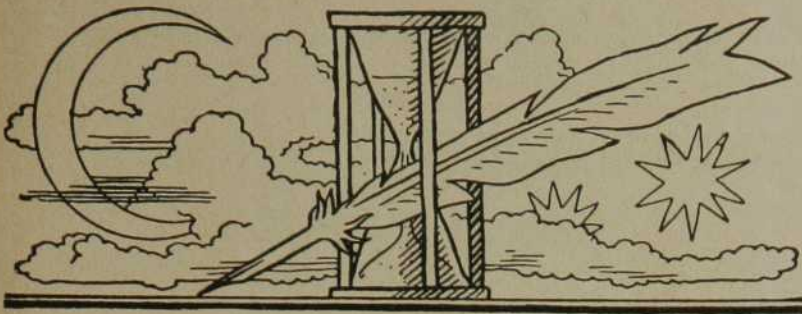
— Ma chère Louise, tu me fais
un royal cadeau de Noël... Que di-
rais-tu, si en retour, je passais à
ton doigt, au réveillon, l'anneau
des fiançailles?...

Pour toute réponse, il est enlacé
par deux bras caressants. Dans les
yeux aimés, levés vers lui, il aper-
çoit cette flamme amoureuse, rêvée
autrefois quand il échafaudait son
avenir.

— Tu veux alors, ma chérie, de-
venir mon amie de toujours?...

— Oui... de toujours!

MARIE-ROSE MEUNIER



NOTES ENCYCLOPÉDIQUES

L'ex-roi d'Espagne Alphonse XIII ne manque pas de prénoms; les voici dans l'ordre: Alfonso-Leon-Fernando-Maria-Santiago-Paschal-Marcian. Il préférerait sans doute le titre qu'il n'a plus à tous les prénoms qui lui restent.

* * *

Le roi Georges V possède une très importante collection de photos de bébés; il y en a, parmi ces photos, qui sont très comiques et ce sont celles qui lui plaisent le mieux.

* * *

Le célèbre ténor Caruso avait un sosie dans la personne d'un restaurateur de Londres; ce restaurateur qui était lui-même un assez bon ténor, mystifia un jour une audience à Monte-Carlo en interprétant une des chansons favorites de Caruso. Ce dernier qui fut avisé du fait ne fit d'ailleurs qu'en rire.

* * *

Dans l'île de Jersey il pousse une espèce de choux dont la tige très droite est extrêmement longue, elle atteint souvent jusqu'à dix pieds de hauteur. Cette tige séchée, sert à faire des cannes qui sont vendues aux touristes comme curiosités.

* * *

On peut dire que la science fait aujourd'hui réellement parler les morts; la voix du président Wilson qui a été enregistrée sur un disque sera reportée sur un film parlant actuellement en préparation. Comme on utilisera aussi des fragments de film représentant le président, on aura l'illusion complète d'un enregistrement de son vivant. Toutefois si la science réussit à faire parler les morts, elle est encore impuissante à les ressusciter.

* * *

A Margate City, dans le New Jersey, il y a une maison bâtie en forme d'éléphant. Elle contient six chambres bien meublées et vingt-deux fenêtres. Le corps de l'éléphant a trente-huit pieds de longueur; les yeux forment des petites fenêtres rondes de dix-huit pouces de diamètres. Il a fallu douze mille pieds carrés d'étain pour garnir extérieurement le corps de cet éléphant-maison.

Sur près de trente millions de familles aux Etats-Unis, quatorze millions au moins possèdent leur propre maison.

* * *

Un navire allemand est équipé avec un phare d'une puissance de trois millions de bougies, le plus puissant, paraît-il, qui existe dans le monde entier. D'après un astronome, ce phare pourrait être vu de la lune comme une étoile de sixième grandeur.

* * *

On fabrique maintenant des violons dont certaines parties sont faites avec du bois imprégné de caoutchouc. Serait-ce par hasard pour faire de la musique élastique.

* * *

Dans certains établissements de pisciculture on alimente les jeunes truites avec des parcelles de lait séché. C'est assurément plus facile que de leur donner le biberon.

* * *

Lors d'une exposition de chiens qui eut lieu il y a quelques années en Angleterre, on vit un de ces animaux avec quatre fausses dents en or et dans chacune desquelles était serti un diamant. Il y a vraiment des gens qui ne savent pas quoi faire de leur argent.

* * *

Deux officiers de l'armée italienne ont, paraît-il, inventé un "silencieux" que l'on peut adopter aux canons de marine. La détonation est ainsi supprimée ainsi que la fumée et le jet de flamme de départ du coup. L'art de tuer fait des progrès; ça promet pour l'avenir.

* * *

Le plus gros oeuf connu est celui d'une espèce d'oiseau maintenant disparue, l'Epyornis de Madagascar. Il existe un spécimen de cet oeuf au museum de New-York, il a une capacité de deux gallons et la coquille a un huitième de pouce d'épaisseur. Le plus gros oeuf d'oiseau dont l'espèce est encore vivante est celui de l'autruche qui est équivalent à trente-six oeufs de poule.

La Banque Royale du Canada

Bilan général



30 novembre 1932

PASSIF

Capital versé.....		\$35,000,000.00
Fonds de réserve.....	\$35,000,000.00	
Solde du compte Profits et Pertes.....	1,166,954.95	
	\$36,166,954.95	
Dividendes déclarés et impayés.....	14,996.29	
Dividende No. 181 (au taux de 10% l'an) payable le 1 décembre 1932.....	875,000.00	
		37,056,951.24
		\$72,056,951.24
Dépôts ne portant pas intérêt.....	\$128,983,165.53	
Dépôts portant intérêt, y compris l'intérêt couru jusqu'à la date du bilan.....	468,391,153.26	
Balances dues à d'autres banques au Canada.....	662,915.70	
Balances dues à des banques et des correspondants de banques ailleurs qu'au Canada.....	21,056,908.77	
		619,094,143.26
Billets de la Banque en circulation.....		28,733,752.74
Sommes dues aux termes de la loi des Finances.....		25,000,000.00
Billets payables.....		199,352.87
Passif non compris dans les articles qui précèdent.....		335,768.22
Lettres de crédit en cours.....		20,092,951.71
		\$765,512,920.14

ACTIF

Or et espèces monnayées en mains.....	\$28,168,913.49	
Billets du Dominion en mains.....	38,046,090.25	
Dépôt aux Réserves Centrales d'or.....	3,000,000.00	
Monnaies des Etats-Unis et autres monnaies étrangères.....	16,012,894.92	\$85,227,898.66
Billets d'autres banques canadiennes.....	2,087,242.18	
Chèques sur d'autres banques.....	18,667,993.61	
Balances dues par d'autres banques au Canada.....	2,232.25	
Balances dues par des banques et des correspondants de banques d'ailleurs qu'au Canada.....	58,645,357.92	79,402,825.96
Obligations du gouvernement fédéral et des gouvernements provinciaux du Canada (ne dépassant pas la valeur marchande).....		89,448,844.13
Obligations municipales canadiennes et obligations publiques britanniques, étrangères et coloniales, autres que celles du Canada (ne dépassant pas la valeur marchande).....		26,750,444.41
Obligations de chemins de fer, et autres obligations et actions (ne dépassant pas la valeur marchande).....		9,748,496.47
Prêts à demande et prêts à courte échéance (ne dépassant pas trente jours) au Canada sur nantissement d'obligations, débiteures, et actions et autres titres d'une valeur marchande suffisante pour couvrir les prêts.....		28,951,263.41
Prêts à demande et prêts à courte échéance (ne dépassant pas trente jours), ailleurs qu'au Canada, sur nantissement d'obligations, débiteures et actions et autres titres d'une valeur marchande suffisante pour couvrir les prêts.....		36,400,142.54
		\$355,929,915.58
Prêts courants et escomptes au Canada (déduction faite de l'intérêt non couru) après avoir pourvu pleinement aux créances mauvaises et douteuses.....	\$252,380,972.62	
Prêts courants et escomptes ailleurs qu'au Canada (déduction faite de l'intérêt non couru) après avoir pourvu pleinement aux créances mauvaises et douteuses.....	104,167,441.69	
Prêts non courants (provision faite pour pertes prévues).....	4,013,872.16	360,562,286.47
Immeubles de la Banque n'excédant pas le prix coûtant, déduction faite des amortissements.....		17,194,887.80
Immeubles autres que les bureaux de la Banque.....		2,431,601.64
Hypothèques sur des immeubles vendus par la Banque.....		870,947.78
Engagements des clients relativement aux lettres de crédit "as per contra".....		20,092,951.71
Actions de compagnies contrôlées par la Banque et prêts qui leur ont été faits.....		6,326,569.08
Dépôt entre les mains du Ministre des Finances en garantie de la circulation.....		1,600,000.00
Autre actif non compris dans les articles qui précèdent.....		508,760.08
		\$765,512,920.14

NOTE—La Banque Royale du Canada (France) a été constituée en corporation sous les lois de France, pour négocier les affaires de banque à Paris et l'actif et le passif de la Banque Royale du Canada (France) sont inclus dans ce bilan.

H. S. HOLT,
Président

M. W. WILSON,
Gérant Général

CERTIFICAT DES VERIFICATEURS

AUX ACTIONNAIRES DE LA BANQUE ROYALE DU CANADA:
Nous avons examiné le bilan ci-dessus du passif et de l'actif au 30 novembre 1932 de même que les livres et comptes de la Banque Royale au bureau-chef et les rapports certifiés des succursales. Nous avons vérifié les espèces et les valeurs qu'il y avait au bureau-chef à la fin de l'année fiscale de la Banque, et, au cours de l'année, nous avons compté et examiné les espèces et les valeurs de plusieurs des plus importantes succursales.
Nous avons obtenu toutes les informations et explications dont nous avons eu besoin et, dans notre opinion, les opérations de la Banque dont nous avons pris connaissance, étaient dans les attributions de la Banque. Le bilan ci-dessus, dans notre opinion donne, tel qu'il est, un exposé exact de la Banque à la date du 30 novembre 1932, tel qu'il apparaît aux livres de la Banque.

A. B. BRODIE, C.A.,
Price, Waterhouse & Co
JAS. G. ROSS, C.A.,
P. S. Ross & Sons.

comptables-
vérificateurs

Montréal, Canada, le 28 décembre 1932.

COMPTE DE PROFITS ET PERTES

Solde créditeur au compte de profits et pertes, au 30 novembre 1931.....	\$4,155,105.61	
Profits de l'exercice finissant le 30 novembre 1932.....	4,861,849.34	
		\$9,016,954.95
REPARTIS COMME SUIV:		
Dividende No. 178 au taux de 12% par année.....	1,050,000.00	
Dividende No. 179 au taux de 12% par année.....	1,050,000.00	
Dividende No. 180 au taux de 10% par année.....	875,000.00	
Dividende No. 181 au taux de 10% par année.....	875,000.00	
	\$3,850,000.00	
Contribution au Fonds de Pension du Personnel.....	200,000.00	
Provision pour les immeubles de la Banque.....	200,000.00	
Réserve pour les impôts fédéraux, y compris l'impôt sur les billets de la Banque en circulation.....	600,000.00	
Transfert à la réserve de dépréciation des placements.....	3,000,000.00	
Solde créditeur au compte de profits et pertes.....	1,166,954.95	
		\$9,016,954.95

H. S. HOLT,
Président
Montréal, le 28 décembre 1932.

M. W. WILSON,
Gérant Général

UNE ROBE QU'ON NE SAURAIT OUBLIER



4392—Toilette de mariée qui s'inspire des modèles d'autrefois. Pour 36 de buste (gr. 18), $5\frac{1}{4}$ verges de crêpe satin de 39. Pour 14 à 20; 32 à 42 de buste. 50 cents.

4409—Si vous enlevez la traine et le gilet vous avez une jolie robe du soir. Pour 36 de buste (gr. 18), $5\frac{3}{8}$ verges de satin de 39; $1\frac{7}{8}$ verge de dentelle de 35. Pour 14 à 20; 32 à 44 de buste. 50 cents.

4721—Très ajustée et sans ceinture cette toilette est d'un grand chic. Pour 36 de buste (gr. 18), $5\frac{1}{4}$ verges de crêpe de soie de 39. Pour 12 à 20; 30 à 42 de buste. 55 cents.

4677—Rien de plus charmant que cette jolie toilette pour la jeune mariée. Pour 36 de buste (gr. 18), $4\frac{1}{2}$ verges de velours de 35. Pour 12 à 20; 30 à 44 de buste. 55 cents.

4703—Le modèle Empire est un des jolis de la saison. Pour 36 de buste (gr. 18), $1\frac{5}{8}$ verge de lamé de 35. Pour 12 à 20; 30 à 38 de buste. 55 cents.

PATRONS BUTTERICK Si votre marchand ne peut vous les procurer, écrivez à : THE BUTTERICK COMPANY, 468 Wellington St. West, Toronto, Ont.

A NOS LECTRICES — Voyez ci-contre notre Certificat Butterick qui vous donne droit à cinq cents (5c.) sur le prix d'achat de tout patron Butterick.

TOILETTES CHARMANTES POUR LA DANSE



4635—Robe de deux couleurs qui ne manque pas de chic. Pour 36 de buste (gr. 18), $3\frac{7}{8}$ verges de velours léger de 39; 1 verge de satin de 39. Pour 12 à 20; 30 à 42 de buste. 55 cents.

4668—Le velours et la dentelle font un joli effet d'ensemble. Pour 36 de buste (gr. 18), $4\frac{1}{2}$ verges de velours de 35; $\frac{3}{4}$ verge de dentelle de 35. Pour 12 à 20; 30 à 42 de buste. 55 cents.

PATRONS BUTTERICK

Si votre marchand ne peut vous les procurer, écrivez à:

THE BUTTERICK COMPANY, 468 Wellington St. West, Toronto, Ont.

A NOS LECTRICES — Voyez ci-contre notre Certificat Butterick qui vous donne droit à cinq cents (5c.) sur le prix d'achat de tout patron Butterick.

DOLLFUS-MIEG & C^{IE}
SOCIÉTÉ ANONYME
MAISON FONDÉE EN 1746
MULHOUSE - BELFORT - PARIS



COTONS À BRODER D.M.C., COTONS PERLÉS... D.M.C.
COTONS À COUDRE D.M.C., COTON À TRICOTER D.M.C.
COTON À REPRISER D.M.C., CORDONNETS... D.M.C.
SOIE À BRODER... D.M.C., FILS DE LIN... D.M.C.
SOIE ARTIFICIELLE D.M.C., LACETS DE COTON D.M.C.

PUBLICATIONS POUR OUVRAGES DE DAMES

On peut se procurer les fils et lacets de la marque D.M.C. dans tous les magasins de mercerie et d'ouvrages de Dames

Maintenant...

toutes les Canadiennes acclament les
PATRONS BUTTERICK

Grâce au nouveau service français dont la Maison BUTTERICK a l'exclusivité, nos clientes de langue française trouvent un réel plaisir et plus de facilité à confectionner leurs toilettes.

Maintenant, chaque patron Butterick, à partir du numéro: 3756, est accompagné d'une traduction française complète et exacte des instructions en anglais du fameux Deltor... comprenant la manière de couper, rassembler et finir chaque dessin Butterick.

La couture devient un jeu avec l'aide des patrons Butterick. Rendez-vous-en compte par vous-même!

Profitez de cette offre spéciale de patrons, offerte à nos lectrices du "SAMEDI" seulement. Pour renseignements complémentaires, lisez le certificat ci-dessous. :: :: :: ::

CERTIFICAT BUTTERICK	
AVIS IMPORTANT	
Ce certificat tel que publié dans le présent numéro du "SAMEDI" donne droit à cinq cents (5c.) sur le prix d'achat de tout Patron Butterick, à condition d'être présenté complet, le ou avant le 21 janvier 1933, à tout marchand vendant les Patrons Butterick. Si votre marchand local ne peut vous fournir les Patrons Butterick ce certificat sera accepté si adressé complet par la poste, avec la balance du prix d'achat à:	
THE BUTTERICK PUBLISHING COMPANY, 468 Wellington Street West, ———— Toronto, Canada Tout certificat n'est bon que pour un seul patron	
COMMANDE DE LA CLIENTE	
Conformément aux conditions ci-dessus, veuillez m'envoyer le Patron Butterick	
No	Grandeur
Nom	
Adresse ou Casier Postal	
Localité	Province
CE CERTIFICAT EST VALIDE AU CANADA SEULEMENT COMPLET — veut dire découpé autour de la bordure de certificat.	
CERTIFICAT BUTTERICK	

\$5.00 A GAGNER CHAQUE SEMAINE

SOLUTION
du
PROBLEME
No 57
de
MOTS CROISES
PARU
dans
"LE SAMEDI"
de la
SEMAINE
DERNIERE

E	S	S	A	I	M		A	N	T	I	P	O	D	E
S	A	U	S	S	E	S		E	M	P	A	N		
C	U	L	T	E			I	N	D	E		M	E	
A	P	T	S	R	E			L	O	T	O	R		
R	O	A	R				T	R	O	C		B	O	E
M	I	N	I	E			A	N	O	N		R	I	
O	D	E		S	E	R	F		P	R	I	E		
U	R	S	E				I	T	E	M		A	G	
C	E		N	O	T	A			E	R	M	I	N	
H	E	C				A	R	A	S		H	A	N	
E		A	N	T	E			A	M	U	S	A	S	
S	U					U	V	E	E		A	M	S	I
	N	E	U	F				H	A	U	B	E	R	T
O					O	S	S	U		I	R	R	E	I
C	A	G	E				R	O		E	V	A	S	E

LE SAMEDI donne chaque semaine CINQ prix de \$1.00 chacun. Envoyez votre solution sur le carrelage ci-dessous avant le

21 janvier

Les bonnes solutions sont tirées au sort, chaque semaine, et les cinq premières sortantes gagnent les prix. Adressez. LES MOTS CROISES (Le Samedi), 975, rue de Bullion Montréal, - Canada.

Vous trouverez à la page 26 les noms des CINQ gagnants du Concours No 56, paru dans LE SAMEDI du 7 janvier.

LES MOTS CROISES DU "SAMEDI" — Problème No 58

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
1															
2															
3															
4															
5															
6															
7															
8															
9															
10															
11															
12															
13															
14															
15															

NOM _____

ADRESSE _____

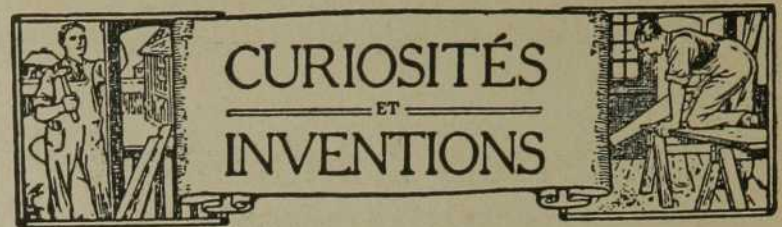
VILLE _____ PROVINCE _____

Horizontalement

- Partie du vêtement. — Lieux où les sénateurs s'assemblent.
- Rivière en langue étrangère. — Bâtimens où l'on met le grain. — Romancier français.
- Pronom. — Personnages légendaires. — Action. — Préfixe qui exprime ce qu'a été une personne ou une chose.
- Personnage biblique. — Arbrisseau.
- Bande de fer. — Préposition. — Diphtongue. — Prêtre du Bouddha.
- Religion des musulmans. — Pâtisserie faite avec du fromage.
- Calme (au figuré). — Conforme à la décence.
- De bonne heure.
- Membres de la plus haute noblesse d'Espagne. — Personne qui conduit, qui guide.
- Terminée en pointe. — Nom d'un livre, d'un chapitre.
- Vrai. — Considéré. — Symbole chimique du bayrum. — Combat.
- Indispensable à la vie. — Mot latin.
- Charpente. — Fleuve de Suède. — Le même. — Pronom.
- Pronom. — Exprimer. — Titre anglais.
- Fils ou fille. — Opiniâtre.

Verticalement

- Cris fréquents et importuns. — Petit cabaret.
- Ancienne forme de oui. — Appelé vulgairement étoile de mer. — Bruit.
- Lettre grecque — Méprisable. — Vieux (pluriel). — Arbre.
- Laique. — Sans valeur.
- Ancien nom de l'Archipel. — Deux consonnes. — Protège le doigt. — Mot hébreu qui signifie ainsi soit-il.
- Suspension d'hostilités. — Provient.
- Dieux de la mythologie scandinave. — Carbonate naturel de soude.
- Vase demi-sphérique.
- Massif montagneux du sud-ouest de l'Espagne. — Mâle de la chèvre.
- Terre qui reste à sec à la basse-mer. — Casque en fer.
- Illustre famille d'Italie. — Ile de l'Atlantique. — Conjonction. — Qui est au bon air.
- Etendue d'eau. — Habitation de certains animaux.
- Le premier dans son genre. — Temps précis où un événement a eu lieu. — Petite boîte. — Possessif.
- Passée sous silence. — Garniture dans laquelle est enchâssée une pierre précieuse. — Habitude ridicule.
- Instrument servant à mesurer les angles et les distances (Astr.). — Action de coudre ensemble les feuillets d'un livre et d'y mettre une couverture.



UN INGENIEUX MOYEN
POUR PERCER LE VERRE
SANS ACCIDENTS

UN PROTEGE-VUE PARFAIT
REALISE INSTANTANEMENT

Pour percer le verre sans accident, il faut placer sur le point où l'on désire faire un trou, un ingrédient qui facilite cette délicate opération. Nous allons vous donner la composition d'un liquide qui, certainement vous fera réussir le forage de verres plus ou moins épais. Ce mélange comprendra:

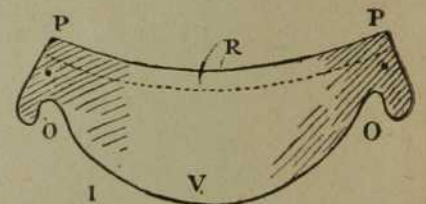
- 30 grammes d'essence de térébenthine;
- 60 grammes de sel d'oseille;
- 3 gousses d'ail.

Il faudra, d'abord incorporer le sel d'oseille, dans l'essence de térébenthine, puis vous ajouterez à cette solution les trois gousses d'ail coupées en tout petits morceaux, ou même hachées finement. On laisse macérer le tout, pendant huit jours en ayant soin d'agiter le flacon assez souvent.



Lorsque vous voudrez percer une plaque de verre, vous poserez d'abord cette dernière sur quelque chose de souple et de doux: du liège, plusieurs doubles de papier ou d'étoffe, etc. Du moins, on devra disposer ainsi le point qui doit être percé. Sur ce point, vous déposerez une forte goutte du mélange dont nous venons de donner la composition. Vous pouvez alors attaquer le verre avec une pointe ou autre instrument très dur bien affûté. Ayez soin d'entretenir la goutte d'ingrédient, pendant toute la durée de l'opération, autour de l'outil qui produit le trou dans la plaque. De cette façon, l'opération sera conduite adroitement avec un succès certain.

Découpons d'abord dans du carton souple, la forme OPRPO, avec la visière V et deux encoches assez larges arrondies avec prolongement en arrière pour passer derrière les oreilles, ce qui maintient le protège-vue en place et l'empêche de glisser ou de se porter trop en avant.



Tout en haut, de P en P (fig. 1) on rabat la partie supérieure pour former le rebord R. Ce doublage du carton consolide le haut de l'objet, l'empêche de descendre. Si vous voulez finir ou perfectionner le protège-vue, vous le doublerez en dessous, en collant du papier vert. Enfin, pour terminer, vous coupez le carton, pour le placer comme figure 2, sur votre front. C'est dire que vous avez pris vos mesures d'avance, pour exécuter les crans OO, dont la partie postérieure passe derrière les oreilles. Un caoutchouc C passera dans les trous faits au-dessus des oreilles. Sa longueur bien calculée, retiendra le protège-vue en place. Vous monterez ou descendrez ce dernier sur votre front, suivant que la lumière sera plus ou moins haute, car le véritable but du carton protecteur est d'empêcher les rayons lumineux de venir frapper directement vos yeux. Il vous permet d'apercevoir votre travail très éclairé, sans fatigue pour votre vue.

— Quel est le comble de l'habileté pour un médecin?

— C'est de rendre l'ouïe à une lanterne sourde.

UNE OFFRE EXTRAORDINAIRE POUR UN TEMPS LIMITÉ !

Afin de permettre à tout le monde, cet hiver, de se procurer de la lecture divertissante *au meilleur marché possible*, nous avons décidé de réduire, pour un temps limité, le prix de certains abonnements.

Pour \$ **2.00**

Vous recevrez pendant un an :

La Revue Populaire et Le Film

Pour \$ **4.00**

Vous recevrez pendant un an :

Le Samedi et Le Film

Pour \$ **4.50**

Vous recevrez pendant un an :

La Revue Populaire et Le Samedi

Pour \$ **5.00**

Vous recevrez pendant un an :

Le Samedi, La Revue Populaire
et Le Film

(Cette offre est pour le Canada seulement)

BULLETINS D'ABONNEMENT

POIRIER, BESSETTE & CIE, limitée
975, rue de Bullion, Montréal, P. Q.

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$2.00
(Canada seulement) pour un an d'abonnement
combiné à la REVUE POPULAIRE et au FILM.

Nom

Adresse

Ville Prov.

POIRIER, BESSETTE & CIE, limitée
975, rue de Bullion, Montréal, P. Q.

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$4.00
(Canada seulement) pour un an d'abonnement
combiné au SAMEDI et au FILM.

Nom

Adresse

Ville Prov.

POIRIER, BESSETTE & CIE, limitée
975, rue de Bullion, Montréal, P. Q.

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$4.50
(Canada seulement) pour un an d'abonnement
combiné à LA REVUE POPULAIRE et au
SAMEDI.

Nom

Adresse

Ville Prov.

POIRIER, BESSETTE & CIE, limitée
975, rue de Bullion, Montréal, P. Q.

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$5.00
(Canada seulement) pour un an d'abonnement
combiné au SAMEDI, à LA REVUE POPU-
LAIRE et au FILM.

Nom

Adresse

Ville Prov.



"Penses-tu que je pourrais apprendre à conduire!"

"Certainement que vous pourriez, maman, avec ce Chevrolet. Vous n'avez pas d'idée combien il est facile à conduire."



Les ingénieurs Chevrolet ont fait le Chevrolet Six tellement facile à conduire que cet élégant auto aurait pu être conçu spécialement pour les conducteurs inexpérimentés.

Vous éprouvez une confiance en vous-même du moment que vous prenez le volant. Le siège peut être ajusté en le disant à la position désirée, les pédales fonctionnent avec une facilité surprenante et le volant de direction mince et fort vous offre une prise ferme. Quand vous démarrez le moteur, vous ne vous trouvez pas déconcerté par le bruit et la vibration. Le Chevrolet Six Cylindres est souple et silencieux à toutes les vitesses.

Vient ensuite le changement des vitesses: une autre surprise agréable vous attend. Les engrenages s'engagent rapidement et silencieuse-

ment à la moindre touche, car le changement de vitesses d'un Chevrolet est presque automatique. Et quand viendra le temps d'arrêter l'auto, vous connaîtrez cette autre satisfaction de sentir les freins s'appliquer fermement et doucement aux quatre roues du Chevrolet.

En plus d'être aussi facile et aussi simple à conduire, le Chevrolet Six est digne de confiance, très puissant et son opération est très peu coûteuse. Chacun des nombreux modèles Chevrolet est spacieux, confortable et d'un style vraiment moderne. Et cependant, les prix et les paiements mensuels de Chevrolet sont très bas—les plus bas, en effet, auxquels vous puissiez acheter d'aussi beaux avantages que les carrosseries Fisher, la souplesse de six cylindres et la facilité de conduite conçue pour les dames.

CHEVROLET SIX

Produit au Canada

IL Y A UN DEPOSITAIRE CHEVROLET PRES DE CHEZ VOUS POUR VOUS SERVIR